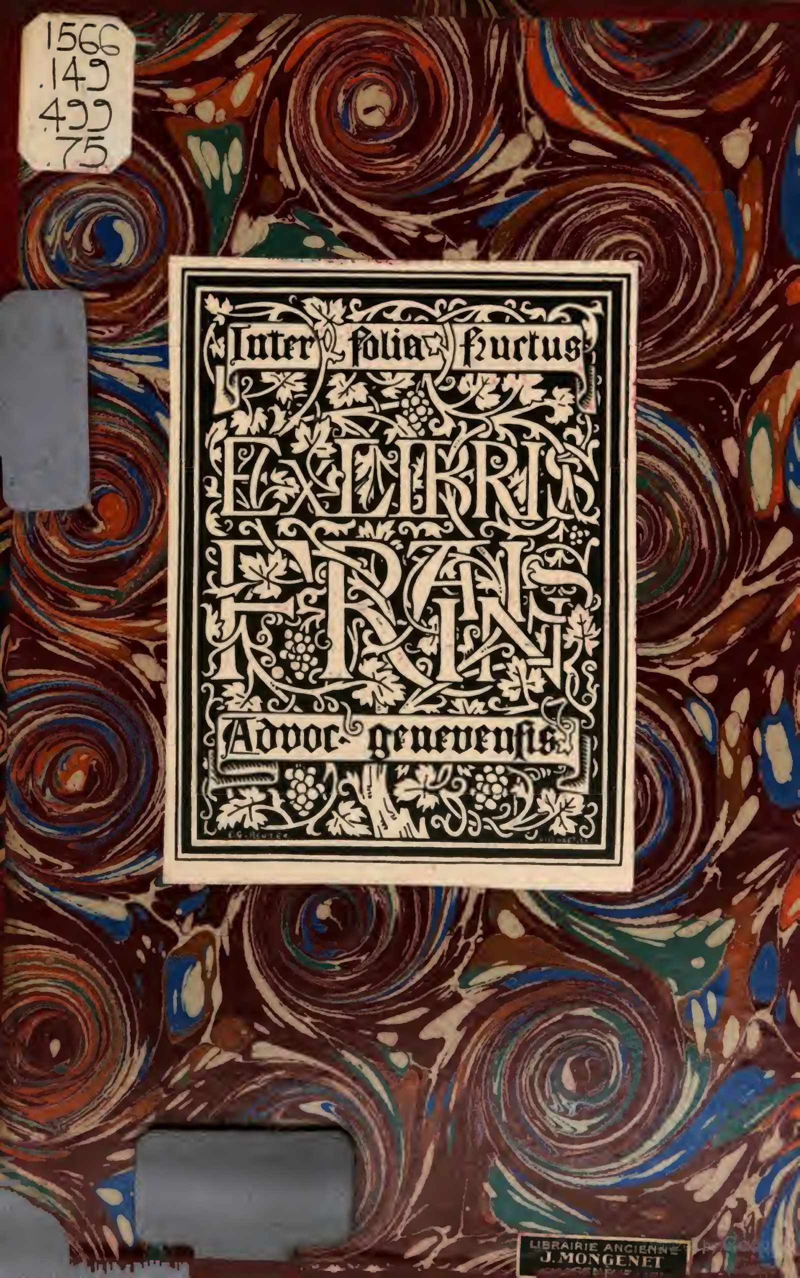
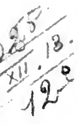

Princeton University Library
32101 074360783



1566
.149
.499
.75
Inter folia fructus
Ex Libris
Advoc. genevensis
LIBRAIRIE ANCIENNE
J. MONGENET




XII. 13.
12°

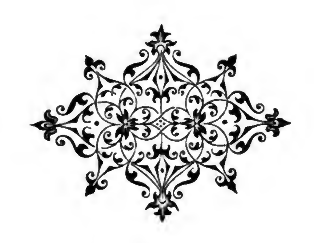
GEORGE IENATSCH

GEORGE IENATSCH

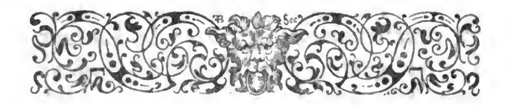
ou

LES GRISONS & LA SUISSE
pendant la Guerre de Trente ans.

ETUDE HISTORIQUE
par B. Reber, traduite de l'allemand par
Gustave Revilliod.



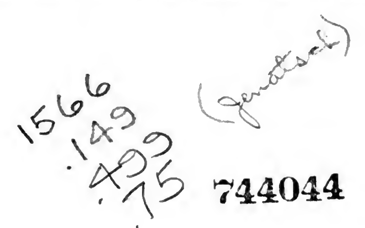
GENEVE
Imprimerie de Jules-G. Fick
rue du Puits Saint-Pierre, 4
*
1869



PREFACE

* *
*

LA période de l'hiſtoire de la Suiſſe correſpondant à la première moitié du dix-ſeptième ſiècle, époque de la guerre de Trente ans, fut pour un des cantons actuels, autrefois l'ancienne Rhétie, ſiége des trois Ligues, pays allié de la Confédération helvétique, une ère de troubles, de guerres, de malheurs preſque ſans pareille dans le cours des ſiècles. Ce fut en même temps l'occaſion pour certains caractères de ſe déployer en leur entier, de montrer leur énergie & leur verſatilité, leur amour pour leur pays natal &, faut-il ajouter, leur facilité à ſe laiſſer corrompre par l'or étranger. Celui qui domina les événements auſſi bien que



ses contemporains de toute la hauteur de son génie, fut Iénatsch, pasteur protestant, & homme d'armes plutôt qu'homme d'Eglise, qui ne recula devant aucun moyen, même de ceux que la conscience réprouve, pour rendre à son pays son indépendance & les possessions territoriales qu'on lui avoit injustement ravies. De tels caractères, indomptables dans l'adversité, prodigues & voluptueux dans la fortune, féconds en ressources en tout temps, sont rares dans l'histoire du monde; celui d'Iénatsch, dont un de nos amis a tracé l'an passé un portrait poétique,[1] méritoit d'être étudié & suivi avec soin; nous croyons que l'homme d'armes des Grisons a enfin trouvé son historien dans le savant professeur de Bâle, M. B. Reber, qui, mettant à profit toutes les sources que lui offroient les chroniqueurs, a présenté de la vie de son héros un tableau vivant & fidèle. Après une étude aussi conscien-

[1] *Iénatsch ou les Grisons pendant la Guerre de Trente ans*, drame historique en cinq actes en vers. Genève, 1868.

(par Théodore de Saussure)

cieuſe, que pouvions-nous, ſinon nous efforcer de ſuivre l'auteur pas à pas, de le ſerrer de près, de tendre ſuivant nos forces à garder à notre narration le tour original que donnent au texte allemand des citations nombreuſes. Le lecteur jugera juſqu'à quel point nous avons réuſſi.

Nous croyons devoir ajouter à cette préface le catalogue des ſources citées ou invoquées par le profeſſeur Reber ; les amateurs d'hiſtoire y trouveront matière à retourner aux documents mêmes où l'on a puiſé, afin de compléter ce qui auroit été omis ; peut-être aurions-nous dû, ſuivant la méthode adoptée par l'auteur allemand, renvoyer au bas de chaque page aux volumes cités ; ſi nous ne l'avons pas fait, c'eſt pour ne pas alanguir le récit.

GUSTAVE REVILLIOD



SOURCES:

Des Ritters *Fort. Sprecher von Bernegg*, Geschichte der Kriege & Unruhen in den drei Bünden Hohenrätiens. Nach dem Lateinischen bearbeitet von Conradin von Mohr. Chur, 1856 & 1857.

Sprechers von Bernegg, Fortsetzung der Kriege & Unruhen. Aus dem Lateinischen übersetzt von H.-L. Lehmann. Chur, 1780.

Denkwürdigkeiten des *Fortunat von Juvalta*, 1567 bis 1694. Aus dem Lateinischen übersetzt von Conradin von Mohr. Chur, 1848.

Des Marschalls *Ulysses von Salis-Marschlins*, Denkwürdigkeiten aus der ersten Hälfte des XVIIIten Jahrhunderts nach dem unedirten italienischen Original-Manuscript bearbeitet von Conradin von Mohr. Chur & Zürich, 1857 & 1858.

Vaterländische Bibliothek, Basel. Un volume intitulé: *Rhætica* contient toutes sortes de documents du temps relatifs aux Ligues.

Historia Reformationis Ecclesiarum Ræticarum a *Petro Dominico Rosio de Porta*, Jesu-Christi in Eccl. Scampf. ministro, &c. Tom. secundus & ultimus. Curiæ, 1777. (A Porta étoit pasteur à Scamfs dans la Haute-Engadine & vivoit dans le XVIII[e] siècle.)

Expédition du duc de Rohan en Valteline dans l'année 1635. Dresde, 1789. (Traduit du françois d'après l'ouvrage d'un général françois; ni l'auteur, ni le traducteur ne sont nommés.)

H. Zschokke, die drei ewigen Bünde im hohen Rhätien, 1798.

L. Vulliemin, continuateur de Jean de Müller, Histoire de la Suisse, tome IX.

Alfons von Fluggi, Georg Ienatsch, ein biographischer Versuch. (Bündnerisches Monatsblatt, september & october 1852, N[r] 9 & 10.)

Pour achever cette nomenclature, le traducteur dira que l'étude de M. Reber lui-même a paru dans la collection des documents sur l'histoire suisse publiés par la Société d'histoire de Bâle, tome VII; Bâle 1860, pages 180-300.



GEORGE IENATSCH



'ORAGE qui eut nom la *Guerre de Trente ans* & qui dura de 1618 à 1648, paſſa, on peut le dire, en épargnant preſque complétement la Suiſſe ; la foudre ne frappa au ſud-oueſt qu'un coin de notre terre, le canton des Griſons, diſpoſé, il eſt vrai, par la nature de manière à ſouffrir des atteintes de la tourmente autant qu'aucune des contrées les plus maltraitées d'outre-Rhin.

A côté des héros aux noms anciennement connus qui ſe diſtinguèrent dans la guerre des Ligues, à côté des Guler, des Juvalta, des Salis, des Sprecher, alloit ſurgir un nom nouveau, deſtiné à les ſurpaſſer tous, le nom de George Iénatſch. Pauvre miniſtre de village en 1618, alors que commencèrent les guerres des Ligues, vingt ans plus tard Iénatſch, connu comme un des premiers militaires de ſon temps, alloit tenir les deſtinées de ſon pays dans ſa main puiſſante.

Les Griſons, qui en 1512, dans le temps des guerres d'Italie, avoient pris au duc de Milan la

Valteline, ainſi que Bormio & Chiavenna, ne ſe doutoient guère quelle conquête dangereuſe ils venoient de faire là ; c'étoit la conquête d'une Hélène deſtinée à allumer une nouvelle guerre de Troie, ce coin de terre dont un chroniqueur rhétien du XVIe ſiècle, Campell, dit : « Pour décrire la Valteline comme elle le mérite, ma plume eſt impuiſſante. »

Cette vallée fertile, riche en vignobles, traverſée de l'eſt à l'oueſt par l'Adda, aboutiſſant par l'une de ſes extrémités au lac de Côme, eſt auſſi le paſſage le plus court pour ſe rendre d'Autriche à Milan. Les inquiétudes que les Griſons reſſentirent à l'endroit de leur conquête commencèrent dès que Milan fut devenu eſpagnol, car ſi l'Autriche & l'Eſpagne déſiroient également ſe garder ce paſſage ouvert, la France appuyée par Veniſe, l'ennemi le plus redoutable du coloſſe autrichien-eſpagnol, auroit voulu le ſavoir fermé.

De ce moment, les Griſons ne ceſſèrent d'être tiraillés en ſens inverſes par les ambaſſadeurs de ces quatre puiſſances. Les Griſons ne gouvernèrent en paix leur belle Valteline que dix-huit ans, & ce fut ſous l'empereur Charles-Quint, qui fit de Milan un Etat eſpagnol, que commença, par ce qu'on eſt convenu d'appeler le *Müſerkrieg*, l'ère de malheurs du pays ; pour la Valteline premières menaces (1531) qui ne firent qu'aller en augmentant juſqu'à la guerre de Trente ans, où les calamités de la contrée furent à leur comble. Pendant le temps qui ſépare ces deux dates, 1531

à 1618, les ambaſſadeurs autrichiens & eſpagnols, vénitiens & françois s'efforcèrent de ſe ménager dans les Griſons des influences favorables. A la tête du parti eſpagnol-autrichien ſe trouvoient les Planta en partie catholiques, à la tête du parti françois ſe trouvoient les Salis en partie réformés. Le colonel Hercule de Salis, vieillard de ſoixante-dix ans, quand lui parvint la nouvelle de l'affreuſe nuit de la Saint-Barthélemi, monta ſoudain à cheval & partit de ſon château de Soglio, à Bergell (ligue de la Maiſon-Dieu), pour ſe rendre incontinent à Coire auprès de l'ambaſſadeur françois; là, renonçant entre ſes mains à ſa penſion de ſix cents livres, il lui dit rudement « que pour lui, Salis, il ne vouloit pas reſter plus longtemps le penſionnaire d'un roi capable de faire aſſaſſiner tant de fidèles ſerviteurs de Chriſt. »

Dans cette lutte d'influences l'Eſpagne & l'Autriche demeuroient conſtamment les plus foibles; les Griſons concluoient alliance ſur alliance avec la France, aucune avec l'Eſpagne, ce qui pouvoit être conſidéré comme le réſultat de la foi réformée dominante parmi le peuple & de l'empire qu'exerçoient ſur lui les prédicants évangéliſtes. C'eſt ainſi qu'en 1602 les Griſons conclurent avec Henri IV une alliance bonne non-ſeulement pendant la vie du roi, mais encore pendant celle de ſon ſucceſſeur, qui devoit être ce Louis XIII dont le règne ſe prolongea juſqu'en 1643, tandis que neuf fois de ſuite en deux ans l'Eſpagne ſe vit repouſſée dans ſes demandes de traités. Voyant alors

qu'il ne pourroit aboutir à rien, le comte de Fuentes, gouverneur de Milan, fit élever en 1604 à l'entrée de la Valteline, du côté qui regarde l'Italie, à l'endroit où l'Adda sort d'entre les rochers pour se précipiter dans le lac de Côme, une forteresse effroyable à laquelle il donna fièrement son nom; les murs en étoient si solides qu'en 1796 les soldats du général françois Rambaud ne parvinrent pas à les faire sauter.

Aucun bourgeois des Ligues ne se rendoit plus en sûreté à Milan, tout commerce entre les deux pays avoit cessé, & le peuple avoit baptisé cette forteresse terrible du nom de *moulin à sang*. Aussi il arriva que du milieu du XVIe siècle au commencement du XVIIe, les habitants des Ligues, irrités surtout contre le parti espagnol, exercèrent plus d'une demi-douzaine de jugements sommaires; des bandes armées faisant partie des communes souveraines (« chez nous, dit un contemporain grison, l'homme ordinaire constitue la plus haute autorité ») se levoient d'elles-mêmes leur guidon en tête, se portant tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, nommant des juges qui condamnoient sans appel à la torture, à l'amende & à la mort ceux qui avoient eu le malheur de tomber sous la colère du peuple, & faisoient exécuter instantanément le patient; des jugements rhadamantiques (*judicia rhadamantia*), les appeloit le peuple à cause de leur sévérité; c'est ainsi qu'à Coire, en 1572, un Jean de Planta fut décapité comme chef du parti espagnol.

Toutefois

Toutefois ce que les juges préféroient, c'étoit de condamner les coupables à de fortes amendes, vu qu'avec l'argent on payoit les comptes d'hôtellerie ; auſſi les hôteliers pouſſoient-ils les juges le plus qu'ils pouvoient à la ſévérité. Le tribunal d'Ilans, en 1607, d'août à décembre prononça des amendes pour une ſomme de ſoixante mille couronnes, ce qui revient à cent cinquante mille francs de nos jours, & un juge prononça contre un accuſé nommé Florin la naïve ſentence que voici : « Je ne trouve à ſa charge aucune preuve capable de le faire condamner, mais comme il y a eu beaucoup de frais & que quelqu'un doit les payer, l'argent ne pouvant venir que de ceux qui en ont, je prononce que l'accuſé aura à payer tant & tant de couronnes. »

Les choſes en étoient arrivées à ce point extrême quand éclata la guerre de Trente ans !

Les Jéſuites, ces ſerpents, pionniers du catholiciſme à la fois ſi habiles & ſi perfides, avoient préparé le terrain à merveille, ſuivant leurs vues; en cinquante ans, ils avoient reconquis en Allemagne cinquante villes ; de plus, à la tête du monde catholique apparoiſſoit alors l'empereur Ferdinand II, qui avant que ſon règne eût commencé, s'étoit rendu comme archiduc d'Autriche à Lorette ; là, il avoit fait des vœux effroyables, nommant la vierge Marie généraliſſime de ſes armées. A côté de Ferdinand ſe plaçoit ſur la chaire de ſaint Pierre le pape Paul V, & le pontife, en ſa qualité de repréſentant de Dieu ſur la terre,

n'avoit pas craint de jeter le ban & l'interdit fur des Etats tout entiers, comme il venoit notamment de le faire, en 1606, pour Venife.

Ce fut fous de tels aufpices que s'engagea le dernier grand combat, lequel alloit décider de l'exiftence de la Réformation en Allemagne, fon principal foyer en Europe, comme elle avoit été fon premier berceau. Avec la Réformation en Allemagne alloit vivre ou mourir la Réformation dans le refte du monde; c'eft pourquoi toutes les nations prirent plus ou moins part à cette lutte gigantefque; la petite étincelle partie de la Bohême devoit allumer un incendie prefque univerfel. Dans cette lutte c'étoit furtout l'Autriche & l'Efpagne qui portoient au combat l'étendard de la catholicité.

L'antagonifme des puiffances cherchant à s'enlever la Valteline n'avoit été en quelque forte qu'une attaque d'avant-poftes; du moment que la guerre étoit déclarée, l'ouverture de ce paffage devenoit une néceffité abfolue.

En 1608 parut au ciel une grande comète qui remplit les populations d'une terreur prophétique. Les Anglois penfèrent qu'elle leur annonçoit de grands malheurs, parce qu'ils croyoient que leur roi Jacques Ier avoit l'intention de donner pour femme à fon fils, le prince de Galles, plus tard Charles Ier, une princeffe efpagnole; fur quoi le roi de s'efforcer, dans un poëme de vingt-huit vers, de calmer fes fujets : « L'aftre courroucé, difoit le royal poëte, peut bien annoncer l'arrivée

du dernier jour, mais il n'a rien à faire avec le mariage efpagnol. » En Suiffe, le pafteur Grafer raffura fes auditeurs effrayés au fujet de la comète, leur confeillant « de chercher leur refuge dans la divine pharmacie de l'ancienne & de la nouvelle Alliance, fans toutefois négliger les remèdes tirés du jardin odorant de l'hiftoire. » Et les Grifons, eux qui alloient fouffrir de la guerre d'une manière fi cruelle, eurent auffi leurs fignes avant-coureurs, terribles & effrayants.

En 1619, dans les eaux du lac Lunquart on pêcha des poiffons qui avoient, affuroit-on, de longues mouftaches, figne évident (dit un prédicateur qui fit fur-le-champ l'application de cette pêche miraculeufe) qu'on verroit des guerriers étrangers ornés de longues mouftaches faire irruption dans le pays. Mais pour les populations le principal fujet de terreur fut la deftruction foudaine de la belle & riche petite ville de Pleurs, dans la fouveraineté de Chiavenna. Ce fut le 4 feptembre 1618, au milieu des ténèbres d'une nuit fans orage, que Pleurs fe vit foudain enfevelie fous le tonnerre d'une avalanche de pierres tombée du mont Conti ; Pleurs difparut alors à jamais de la terre avec fes neuf cent trente habitants ; à fa place croiffent & verdiffent aujourd'hui des bois de châtaigniers. Une feule maifon eft reftée debout, on y peut voir la repréfentation du village quand il exiftoit; depuis 1859 l'on a commencé des fouilles & déjà l'on a retiré de la terre une belle cloche.

« Du 25 au 30 août, » dit le chroniqueur Sprecher, qui ſe trouvoit juſtement à Chiavenna, & qui lui, témoin oculaire, a laiſſé la deſcription de la cataſtrophe, « il n'avoit pas ceſſé de pleuvoir ; ce ne fut que le 4 ſeptembre, un mardi, que le temps recommença d'être ſerein ; l'après-dînée il tomba du mont Conti des coulées de terre & de gravier, leſquelles enſablèrent quelques vignes, mais les gens de Pleurs n'y firent guère attention, ayant vu déjà pluſieurs fois choſe ſemblable. A l'heure de l'*Ave Maria*, comme les catholiques étoient dans l'égliſe de St-Caſſien, & les évangéliques (il pouvoit bien y en avoir quarante) étoient réunis dans une maiſon à dire la prière du ſoir, le ciel étant ſans nuages, éclairé par la lune dans ſon premier quartier, le mont Conti chuta avec grande violence & craquement, dans un inſtant ; c'eſt, du moins, ce que rapporta une femme qui ſe trouvoit ſur une montagne du voiſinage ; il chuta juſque dans la vallée. Le tonnerre nous retentit à nous autres qui étions à Chiavenna, comme le bruit d'un grand nombre de canons. C'eſt ainſi que dans le village de Schilano, il y eut ſoixante-dix-huit maiſons, & dans la ville de Pleurs cent vingt-cinq maiſons enſevelies avec neuf cent trente perſonnes. Quand, à Chiavenna, j'entendis le craquement, je regardai vers Pleurs & je vis une fumée mêlée de ſoufre & de feu monter au ciel, & quand même Chiavenna eſt diſtante d'une demi-lieue de Pleurs, j'eus mon chapeau couvert du nuage de la pouſſière. L'effort

de la montagne en tombant fut ſi grand que la tour de l'égliſe Sainte-Marie fut tranſportée à travers l'air ſur l'autre rive de la Maira. L'avalanche s'étendit ſur une demi-lieue de longueur. Jean-Pierre Wertemann venoit de partir avec les ſiens pour la montagne, dans l'intention d'y couper le foin, quand il ſe rappela avoir laiſſé la porte de ſa maiſon ouverte ; il envoya ſa fille la fermer, elle trouva la mort. M'étant rendu moi-même le lendemain, un mercredi, avec d'autres hommes pour aider à déterrer les morts, nous trouvâmes le cadavre de Jean Scanderola, ſa ſerviette paſſée autour du cou, vu qu'il étoit occupé à ſouper, & quand on ſortit de terre la ſervante, elle tenoit encore un poulet plumé à la main & un pain ſous le bras. Par l'effet d'une diſpenſation de la Providence, il falloit que juſtement ce mardi-là bon nombre des habitants de Pleurs fuſſent rentrés chez eux pour aſſiſter à l'enterrement d'un des leurs; ainſi Nicolas Wertemann qui revenoit de la Haute-Engadine, de Saint-Moritz, où il avoit été boire l'eau ſalée; ainſi un de Roncaglio & d'autres de la Valteline qui revenoient de la foire de Bergame; tous rentroient chez eux après une abſence de pluſieurs ſemaines. Deux jours avant l'événement, toutes les abeilles du voiſinage s'étoient enfuies de leurs ruches. »

On le voit, l'Europe & les Griſons étoient dans l'attente de ce qui alloit ſe paſſer.

L'Eſpagne eſſaya encore une fois, dans les années 1616 & 1617, de renouer avec les Griſons,

afin d'obtenir le paſſage pour ſes troupes; Velaſco, le gouverneur de Milan, & Caſati, l'ambaſſadeur d'Eſpagne en Suiſſe, allèrent même juſqu'à offrir de l'argent en abondance.

En ce temps, le parti eſpagnol avoit pour chefs, dans les Griſons, deux hommes les plus puiſſants dans le pays qu'il eût peut-être jamais eus : les frères Rodolphe & Pompée Planta de Wildenberg. Rodolphe, beau de corps, impoſant de ſtature, étoit ſi fier, qu'en France où il avoit ſervi comme ſimple capitaine, il ne s'en laiſſoit pas impoſer même par Baſſompierre, maréchal de France, commandant de tous les régiments ſuiſſes à la ſolde du royaume. Rodolphe étoit juge au ſervice de l'Autriche, c'eſt-à-dire landammann au tribunal de la Baſſe-Engadine, dans la Ligue de la Maiſon-Dieu, où l'Autriche poſſédoit encore quelques droits de haute & baſſe juſtice; à quelque temps de là il ſe fit catholique. Pompée Planta, frère de Rodolphe, avoit été ſurnommé le violent, il faiſoit élever ſes fils dans la religion catholique.

Néanmoins la diète de Coire rejeta l'alliance avec l'Eſpagne, en mars 1617.

Le ruſé François Gueffier, l'éloquent Vénitien Padavino, unis à Hercule de Salis, avoient agi de tout leur pouvoir à l'encontre des intrigues de l'Eſpagne & de l'Autriche; toutefois s'ils avoient été ſeuls, ils n'auroient pas réuſſi. Mais une nouvelle puiſſance venoit d'entrer avec eux en lice ; nouvelle, elle ne l'étoit, car déjà elle avoit

combattu l'Efpagne avec bonheur; jamais elle n'avoit déployé autant d'énergie que dans cette circonftance ; cette puiffance, c'étoit les pafteurs évangéliques, « ces hommes pieux, droits, impartiaux, » difoient les ennemis de l'Efpagne, « ces papes, » difoient fes partifans.

A aucune époque le parti efpagnol n'avoit été auffi puiffant dans les Grifons que depuis qu'il avoit les frères Planta à fa tête, mais à aucune époque fes adverfaires n'avoient été auffi fermes que depuis qu'ils s'appuyoient fur les miniftres ou prédicants. Les chaires évangéliques retentiffoient du récit de toutes les intrigues des Planta en faveur de l'Efpagne, du danger que couroit la religion ; c'eft ainfi qu'à Zernetz, dans la Baffe-Engadine, où trônoit Rodolphe Planta, le prédicateur Toutfch ne craignit pas de fe déchaîner du haut de la chaire contre cet homme puiffant, alors même qu'il étoit dans l'églife; Toutfch ayant été appelé après au château, le feigneur l'accabla de reproches.

En mai 1618, il fe tint dans la Ligue de la Maifon-Dieu, à Bergun, un fynode agité & troublé comme les eaux de l'Albula qui traverfe la vallée. Si les pafteurs ifolés s'étoient fentis forts, quelle confiance plus grande dans leur caufe n'avoient-ils pas à préfent que, foutenus par l'efprit évangélique, ils avoient pour eux le fouffle populaire. Ils étoient réunis au nombre de cent; la fcélérateffe des Planta, les dangers de la religion, tels furent de nouveau les textes de leurs difcours,

& ce ne fut plus déformais contre l'Efpagne feulement qu'ils s'élevèrent, mais auffi contre les intrigues de tous les ambaffadeurs étrangers, qu'ils jurèrent de chaffer du pays. Les hommes des Ligues n'avoient plus qu'en Dieu feul à chercher leur refuge. C'eft dans ce fens que le fynode rédigea une déclaration deftinée à être lue le dimanche fuivant du haut de toutes les chaires.

De ce moment, l'agitation ne fit que redoubler dans les communes de la Maifon-Dieu; elles fe levèrent & portèrent, au commencement de juillet 1618, les guidons des deux Engadines à Zouz, dans la Haute-Engadine, d'où partirent des appels aux communes des trois Ligues lefquelles, quittant leurs montagnes, affluèrent à Zouz, leurs guidons en tête. « Planta! Planta! Qu'il comparoiffe à Coire devant un tribunal populaire pour y rendre compte de fes actions! » Tel étoit le cri univerfel. Les prédicants marchoient en tête. On fe rendit à Zernetz, dans la Baffe-Engadine, au château de Rodolphe de Planta. Les hommes des communes débouchèrent, le 18 juillet au foir, devant le village, où ils entrèrent en pouffant de grands cris. « Je n'irai pas avec ces brigands! » dit Planta en enfourchant fon cheval; & foudain il fe fauva par la montagne à Mals, en Tyrol, fi vite qu'il perdit en route fon chapeau & fon foulier. Son magnifique château fut pillé par les envahiffeurs; on affure que de vêtements feulement Planta perdit pour une valeur de fept mille florins.

Les

Les premiers à monter à l'affaut du château de Zernetz furent les miniftres George Iénatfch & Blaife-Alexandre Blech, fon fidèle Achate ; Iénatfch conduifoit les hommes de Samaden.

Ici nous devons noter comme une chofe fingulière de voir Iénatfch paroître le premier en tête de ce tumulte populaire, qui alloit ouvrir pour les Grifons un état de guerres interminables. Auffi, avant de continuer notre récit, nous arrêterons-nous un inftant à examiner la figure de cet homme qui alloit jouer un fi grand rôle dans les troubles de fon pays ; nous laifferons parler les trois chroniqueurs Sprecher, Juvalta & Salis, qui tous connurent perfonnellement Iénatfch.

« Le père & le grand-père de Iénatfch, de Samaden, étoient de pauvres eccléfiaftiques proteftants. Lui-même étudia à Zurich, où le Confeil paya pour lui une partie de fes études, puis à Bâle où il devint gouverneur des fils du colonel Baptifte de Salis. Il revint fort verfé dans la connoiffance du latin & du grec, auffi bien que familier avec les arts libéraux ; & comme Iénatfch s'étoit voué à la théologie, il remplit pendant trois ans fa place de pafteur dans les Grifons & en Valteline, admiré de tous pour la hardieffe de fon efprit & pour fon excellente mémoire. L'hiftoire a confervé le fouvenir de quelques-uns de fes actes ; il étoit prompt dans fes réfolutions, inventif, hardi dans fes deffeins, éloquent, paffé maître en diffimulation. Il menoit une vie joyeufe, défordonnée, même fouillée de luxure. Dans la

conduite de ſa fortune privée, qu'il s'efforçoit d'augmenter ſans ceſſe, il ſe montroit ſingulièrement habile autant que payeur régulier. »

D'autre part Juvalta : « Iénatſch étoit arrogant, dépenſier, plus homme de guerre qu'eccléſiaſtique. Il mépriſoit ſon métier, parce que ſes revenus, bien que non médiocres, ne ſuffiſoient pas à ſa dépenſe. Il commença par maltraiter fort ceux des miniſtres qui ſe mêloient de politique, obſervant peu de retenue dans ſes propos, & ayant la religion ſeulement ſur les lèvres. Peu de temps après, comme il fut appelé à Tuſis par un Salis qui y jouiſſoit d'un grand crédit à cauſe de ſes richeſſes, Iénatſch y trouva ſoudain de l'argent ; auſſi de piéton devenu cavalier, il tourna le dos à ſa paroiſſe, & ſe voua ſans peine au métier des armes, où il acquit de plus grandes richeſſes encore. »

Voici l'opinion de Salis : « Iénatſch poſſédoit beaucoup de qualités qui le recommandoient ; malheureuſement elles étoient ternies par des défauts, leſquels cadroient mal avec la carrière qu'il avoit embraſſée. Il étoit le fils d'un homme fort eſtimé de la Haute-Engadine. »

Le duc de Rohan, qui pour ſes péchés a connu Iénatſch, dit de lui : « Iénatſch, de Samaden dans l'Engadine, homme de peu de naiſſance, ſans parentage & ſans autres biens que ceux qu'il acquit par ſon induſtrie. Fatigué de prêcher, il paſſa dans l'état militaire. »

Enfin Porta, autre chroniqueur, après avoir

parlé des miniſtres griſons qui s'étoient jetés dans la politique, ajoute : « Pour Iénatſch de Samaden, il n'a pas beſoin qu'on l'excuſe, il n'étoit pas fait pour être miniſtre, & ne valoit rien que pour homme de guerre. »

Telles ſont les principales autorités contemporaines ſur cet homme étrange, nous n'avons nulle raiſon de douter de leur véracité ; ſi l'on veut les réſumer, voici le portrait qu'on en peut tirer : Iénatſch étudia la théologie moins par ſuite d'une vocation religieuſe que parce que c'étoit l'uſage dans ſa famille ; néanmoins il l'étudia avec conſtance & une grande énergie ; ambitieux juſqu'à la paſſion & plein de talents, il ſavoit qu'il n'avoit pas d'autre moyen d'arriver à la fortune. Après un examen brillant, il chercha à ſe diſtinguer dans ſa vocation par ſon zèle, blâmant hautement les menées politiques de ſes collègues & acquérant partout le renom d'un orateur à la parole abondante & hardie juſqu'à la dureté.

Mais cette veine de gloire fut bientôt épuiſée, & le regard pénétrant de Iénatſch ne tarda pas à découvrir que, dans cette voie, il n'iroit jamais au delà d'un point relativement limité, tandis qu'il étoit dans ſes viſées de monter & de monter toujours; non-ſeulement démeſurément ambitieux, mais d'une nature extrêmement voluptueuſe, force lui étoit de devenir riche pour contenter ſes appétits. Iénatſch s'étoit débattu pendant toute ſa jeuneſſe contre le beſoin, & avoit eſpéré, en ſe faiſant miniſtre, de trouver à ſe ſatisfaire ; tel ne fut pas

le cas, c'eſt alors que ſon œil d'aigle entrevit ſoudain dans les troubles qui envahiſſoient ſon pays une occaſion prochaine de ſe diſtinguer. Il monta dans ſon cœur le déſir de devenir un chef de parti à oppoſer aux Planta; un Salis, témoin de ſon audace & convaincu de ſes talents, le gagna à prix d'or.

Pour Iénatſch commença la vie de volupté qu'il avoit rêvée, le pouvoir l'appeloit, ſes talents étoient reconnus; dès lors il ſe lança dans le tumulte des partis, au ſein des agitations de la guerre, avec la même énergie qu'il avoit déployée dans la chaire chrétienne; le nouveau politique venoit de trouver ſon élément. Iénatſch étoit par excellence l'homme de ce monde agité, & le demeura juſqu'à ſa mort; c'eſt pourquoi, plus tard, paſſant devant la petite égliſe de ſa paroiſſe, il put dire avec un rire ſarcaſtique: « Là-dedans j'y ai bien menti. » Et en affirmant la choſe, il ne mentoit pas, car Iénatſch paſſoit généralement pour un athée, & de fait c'eſt en athée qu'il a ſouvent pourſuivi ſon but juſqu'à ſa dernière conſéquence avec rage & impiété.

Ici la rudeſſe des temps n'excuſe pas l'homme, vu que Iénatſch eut des compagnons, notamment les Guler, qui reſtèrent purs de taches ſemblables. Pourtant il y a dans la vie de cet homme extraordinaire un côté grand & noble qui impoſe; les circonſtances lui commandèrent peut-être des actions mauvaiſes, mais il fonda ſa gloire & ſa fortune ſur l'édifice reſtauré de ſa patrie mutilée

& déchirée ; en faiſant ſes affaires, il fit celles des Griſons, cela avec un courage tel, une habileté d'homme d'Etat ſi conſommée, qu'il demeurera à jamais un des premiers patriotes des Ligues griſes. Nous dirons de plus : Non, tout ne fut pas froid calcul d'égoïſme chez lui ; non, ſon vœu le plus ardent dut être le bonheur des Griſons ; autrement auroit-il tant de fois expoſé ſa vie aux dangers les plus preſſants pour combattre les ennemis de ſon pays ?

Cet homme énergique portoit ſur ſa perſonne une apparence pleine de puiſſance comme ſon caractère ; Sprecher en témoigne, & ſes portraits venus juſqu'à nous en font foi. Son corps étoit trapu, ſon regard hardi, dominateur & ruſé.

Iénatſch, revenu de Zurich & de Bâle, avoit été admis le 23 juin 1617 paſteur à Scharans, au cercle de Domleſch, dans la Ligue de la Maiſon-Dieu ; né en 1596, il n'avoit que vingt-deux ans. Ce fut trois ans plus tard, vers 1620, qu'il entra dans l'état militaire.

Rodolphe Planta avoit échappé, mais le tribunal ne l'épargna pas pour cela ; il le condamna d'une façon d'autant plus ſévère, ſa fuite n'indiquant que trop clairement ſa culpabilité & celle de ſon parti.

De Zernetz, dans la Baſſe-Engadine, les guidons ſe mirent en marche par la Haute-Engadine vers Tuſis. Arrivées à l'entrée de la Via Mala, les communes plantèrent leurs drapeaux, ce qui veut dire preſque tous ceux des Ligues, ſur une prai-

rie ; c'étoit en août 1618. On avoit appris que Coire ne vouloit pas qu'on exécutât le jugement. Les communes résolurent de choisir vingt-deux juges dans chacune des Ligues, en tout soixante-six, tous agréables aux ministres. On élut président du tribunal Jacques Ioder, de Casutt, qui s'étoit mis complétement à la disposition des communes, un homme habile dans ces sortes de pratiques ; de fait les principaux meneurs étoient les ministres eux-mêmes. On en adjoignit neuf aux juges, vu que le peuple se fioit davantage à leur zèle. Ils furent chargés d'entendre les témoins & d'interroger les accusés à la place des juges ; mais lors du prononcé des jugements, ils ne donnoient pas leurs voix, se contentant de mettre la main à l'exécution de la sentence, suivant le dire de Juvalta, à la place du bourreau, si bien que le bourreau de Coire se plaignit, comme dans les trois Ligues il n'y avoit plus rien à faire pour lui, tant il y avoit d'exécuteurs, qu'il ne lui restoit qu'à serrer sa valise & à s'en aller. En un mot, ces ministres à ce tribunal de Tusis, le plus affreux qu'aient jamais vu les Grisons, furent à la fois accusateurs, juges & bourreaux, & parmi ces neuf *tout-puissants*, comme les nomme Sprecher, le plus puissant encore c'étoit Iénatsch. Il étoit l'âme sanglante de Tusis & avoit son confident Blaise-Alexandre à ses côtés.

Le lieu où s'établit le tribunal étoit une vaste grange. Quand le peuple irrité eut remis ses droits aux mains des ministres plus irrités encore, les

guidons reprirent le chemin de leurs foyers; on n'en laiſſa que quelques-uns pour la protection du tribunal, avec quatre cents hommes pour les garder. De ce moment juſqu'à la fin de 1618, c'eſt-à-dire pendant l'eſpace de ſix mois, on tortura, on condamna au banniſſement & à la mort, à la confiſcation & à l'amende; le dimanche, les miniſtres ſe déchaînoient contre les accuſés, en place d'aller annoncer l'Evangile de grâce. Les deux miniſtres Iénatſch & Ianett (Blaiſe-Alexandre ne s'en mêloit pas) pourſuivoient d'un commun zèle tous ceux qu'ils regardoient comme mal penſants, s'efforçant de trouver contre eux quelque choſe à « pêcher » (*expiſcari*).

Juvalta raconte ce qu'étoient ces interrogatoires, car, comme ſuſpect de tenir le parti des Eſpagnols, il dut comparoître devant le tribunal. « On fit venir, dit Juvalta, de l'Engadine à Tuſis deux témoins pour dépoſer contre moi; l'un d'eux, quand il vint me trouver, me raconta qu'ayant répondu aux queſtions qu'on lui avoit faites ſur moi, il avoit demandé à celui qui avoit couché par écrit ſon témoignage, qui s'apprêtoit à enlever le papier, qu'il voulût bien me lire ce qu'il avoit écrit. « Il lut tout autre choſe que ce que j'avois « dit. Je répétai alors à voix claire ma dépoſition; « il fit ſemblant de changer quelque choſe à ce « qu'il avoit écrit, mais voulut auſſitôt cacher le « papier. J'exigeai une nouvelle lecture, & ayant « de nouveau trouvé que ce n'étoient pas là mes « paroles, je priai qu'on me donnât du papier &

« de l'encre & j'écrivis de ma propre main ma « dépoſition. C'eſt pourquoi je te prie inſtamment « de faire bien attention qu'on ne te liſe pas autre « choſe à la place de ce que j'ai écrit moi-même. » L'autre témoin m'avertit auſſi, il me dit : « Gar- « dez-vous de ces gens, ils vous veulent du mal; « s'ils ont écrit autre choſe que ce que je viens « de dire, reprenez-les hardiment & écrivez-m'en « bientôt, je viendrai & je répéterai ma dépoſition « devant le tribunal. »

« Appelé devant le tribunal, continue Juvalta, un témoin m'apoſtropha en m'appelant méchant Eſpagnol ; ſur quoi je fus accuſé non-ſeulement d'avoir conſeillé de bâtir la fortereſſe de Fuentes, mais encore d'avoir pouſſé à l'alliance avec l'Eſpagne, quand même 28 hommes des plus conſidérés de l'Engadine, que j'avois amenés avec moi, témoignèrent du contraire. Alors les gens du tribunal, pouſſant de grands cris, firent mine de ſe précipiter ſur moi ; j'eus peur & je me ſauvai dans la rue, car des neuf miniſtres, nos deux perſécuteurs étoient ſeuls auprès des juges, les autres étoient abſents. J'entendis de quelle façon ils m'accommodoient entre eux ; un des miniſtres crioit : « C'eſt avec des faux témoins qu'il ſe juſtifie ! » Mandé de nouveau à comparoître, je dis à celui qui venoit de parler de la ſorte, qu'il me nommât les faux témoins que j'avois amenés ; il nia avoir tenu un propos ſemblable, ſur quoi nous nous querellâmes juſqu'à la tombée de la nuit, où étant ſorti dans la rue, je rencontrai quelques mi-
niſtres

niſtres que je priai de vouloir bien m'accompagner devant le tribunal, afin de ne pas me laiſſer ſeul avec les deux miniſtres, mes accuſateurs. L'un d'eux me dit en mauvais latin : « Ces coquins veulent te perdre, mais je te protégerai ! » Ils entrèrent promptement & je fus condamné à une amende de 400 couronnes, ce qui équivaut à 1000 florins du Rhin. » Ainſi parle le chroniqueur Juvalta.

Le lecteur comprendra, d'après des faits pareils, que la plupart des accuſations & jugements étoient auſſi faux & dénués de fondement les uns que les autres. On commença par procéder contre les coupables qu'on tenoit ; ils étoient en petit nombre, la plupart & notamment les Planta s'étoient échappés, enſuite on procéda contre les innocents. Les accuſations portoient en général, comme pour Juvalta, ſur le fait d'avoir pouſſé à bâtir la forteresse de Fuentes & à conclure une alliance avec l'Eſpagne.

Jean-Baptiſte Zambra de Prévoſt (il ſe vantoit de deſcendre de la famille romaine des Fabius, c'eſt pourquoi ſon fils ſe nommoit Fabius), vieillard goutteux, fut mis quatre fois à la torture ; condamné à mort, ſon corps devoit être coupé en quatre quartiers, ſa maiſon à Bergell raſée, à la place on érigeroit deux colonnes infamantes, ſa fortune étoit confiſquée. Plus tard on lui fit grâce de la décollation, & le reſte du jugement fut auſſi adouci ; le pauvre homme mourut peu de temps après, en invoquant ſon Sauveur.

Nicolas Rufca, archiprêtre à Sondrio en Valteline, âgé de 50 ans, fouffrant de la fièvre, homme favant & d'agréable compagnie, fuivant Sprecher qui le connoiffoit bien, étoit accufé d'avoir fait pourfuivre par des affaffins le miniftre Calandrini de Sondrio, qui avoit réuffi à s'échapper. Craignant, à caufe de la foibleffe de fa conftitution, d'être mis à la torture, il dit aux miniftres de Tufis : « Si je vous fuis une fi grande gêne, banniffez-moi ou bien envoyez-moi en exil, mais ne me mettez pas à la torture. » Ce qui n'empêcha pas qu'on le mît à « l'épreuve de la vérité, » le dimanche trois fois, le lundi deux ; la dernière fois, on eut foin de lui couvrir la figure afin que perfonne ne pût lui faire le moindre figne ; il ne ceffa d'invoquer la miféricorde divine & humaine. Quand on le délia, il rendit l'âme ; fa langue étoit tranchée par fes dents jufqu'au vif. Son corps, enterré fous la potence de Tufis comme celui d'un malfaiteur, plus tard fut déterré & porté au couvent de Pfeffers comme le corps d'un martyr ; il y fit des miracles.

Contre Rodolphe & Pompée Planta, tous deux en fuite, les accufations étoient fans nombre ; on chargeoit Pompée furtout de fes crimes d'alliance avec l'Efpagnol, tandis qu'on reprochoit de plus à Rodolphe fa juftice fanglante au tribunal de la Baffe-Engadine, notamment d'avoir pourfuivi jufqu'à la mort des miniftres anti-efpagnols, pendant qu'à Zernetz il avoit fait élever un autel pour dire la meffe & caché des jéfuites. Le crime le plus

réel de Rodolphe Planta étoit d'avoir livré ses sujets à la torture pour leur extorquer leur argent; c'est ainsi que dans un procès de mince importance, à un témoin qui le déclara, il l'avoit menacé de lui faire couper la langue, sur quoi le pauvre homme en proie à la terreur abandonna à Planta 200 couronnes; un autre sujet de Planta ayant eu l'imprudence de dire à un voisin que, ne devant plus rien à son seigneur, il se croyoit dispensé de lui tirer désormais son chapeau, fut pour ce propos condamné à payer 100 couronnes.

La sentence frappant les deux frères Planta étoit la même : bannissement à vie des Grisons ; ils étoient hors la loi ; quiconque les livreroit vivants recevroit 1000 florins, morts 500; si on les prenoit vivants dans le pays, le bourreau auroit à les exécuter & à couper leurs corps en quatre quartiers que l'on cloueroit à des pieux fichés dans quatre carrefours. Leurs demeures, soit le château patrimonial de Wildenberg, près de Zernetz, devoient être rasées, des poteaux d'infamie plantés sur les décombres. Cependant la seule maison de Rodolphe fut rasée, celle de Pompée demeura debout. La fortune entière des deux frères fut confisquée.

L'évêque de Coire Jean V, un Flugi d'Aspermont, absent dans ce temps de son siége épiscopal, fut aussi condamné au bannissement; s'il reparoissoit dans les Grisons, il devoit avoir la tête tranchée. La ville de Coire qui, ayant repoussé le tribunal, penchoit conséquemment pour le parti espagnol, fut condamnée à payer 20,000 florins.

Outre ces jugements principaux, il y eut encore foule de tortures & de ſentences du même genre. Le cas du prêtre Ruſca de la Valteline, tourmenté juſqu'à la mort, fut celui qui fit le plus de bruit; pourtant les miniſtres ne pouvoient impoſer à leurs victimes des amendes ſuffiſantes pour couvrir les frais de leur juſtice.

« Ils ſe vantoient, dit Juvalta, qu'ils extermineroient tout le parti eſpagnol, & Iénatſch étoit l'âme de ces ſcènes d'horreur ; c'eſt pourquoi nous en parlons ſi longuement. » A la fin de 1618 le tribunal de Tuſis ſe ſépara ; il ſiégeoit depuis le mois d'août; auſſitôt les chanſons ſatiriques de pleuvoir contre ces *puiſſants* ſi *impuiſſants ;* ils y répondirent par une réfutation bien lourde, imprimée à Tuſis, intitulée : *Evénements ſurvenus dans les Griſons dès l'année* 1618. Cet écrit, évidemment ſorti de la plume d'un des miniſtres, ſe termine par ces mots : « Les coquins de Neithart diſent qu'une faction les pourſuit. C'eſt la faction qui demande à protéger l'homme de Dieu & ſa parole ; c'eſt la faction qui ne ſouffrira jamais de tels monſtres de ruſe & d'impiété dans ſa chère patrie ! »

Toutefois le parti eſpagnol n'étoit pas détruit, il ne ſe laiſſa guère effrayer par des chanſons ſatiriques. Les Planta ſurtout, les plus puiſſants parmi les exilés, remplirent du bruit de leurs plaintes la Suiſſe catholique, l'Autriche & Milan. Dans une des diètes de Bade en Argovie, Pompée Planta s'écria : « Malheur à la Rhétie, malheur,

malheur à elle! » Sur quoi, il chercha à ſoulever les communes en partie catholiques de la Ligue griſe ou ſupérieure; elles levèrent leurs guidons & partirent, Planta en tête, pour Coire y former un tribunal oppoſé à l'autre. C'étoit dans l'été de 1619. Les jugements portés à Tuſis furent caſſés, les Planta ſe virent rétablis dans leurs honneurs & dignités, mais ils ne recouvrèrent pas leur fortune, d'autant moins que la juſtice de Coire coûtoit cher. On fit leur procès aux miniſtres Iénatſch & Blaiſe-Alexandre, comme aux deux principaux coupables; ce dernier fut déclaré hors la loi, mais tous deux s'étoient enfuis, d'abord en Suiſſe d'où ils paſſèrent plus tard en Valteline. A ce moment, un ennemi nouveau, ſur lequel on ne comptoit pas, s'éleva de concert avec les Planta contre les meneurs de Tuſis; cet ennemi, c'étoit le ſynode réuni à Zouz dans la Haute-Engadine, qui, en vertu de ſes pouvoirs eccléſiaſtiques, ſuſpendit pour ſix mois de leurs fonctions Iénatſch & Blaiſe-Alexandre, à cauſe de leur conduite à Tuſis, les accuſant en outre d'avoir fait rouer de coups un fanatique catholique.

Le ſynode, ſourd à toute eſpèce de juſtification, demeura inébranlable; il dit : « Que ſuivant les commandements de Dieu, le miniſtre devoit être gardé non-ſeulement par la parole, mais par l'exemple, de tout déſordre; que ſuivant les traditions de l'Ancien Teſtament, les Lévites ſiégeoient dans le Sanhédrin; qu'Aaron, Elie, Samuel avoient été juges en Iſraël en même temps que grands prê-

tres & qu'on ne trouveroit pas dans les nouvelles Ecritures un ſeul paſſage qui enlevât aux eccléſiaſtiques ce privilége. » Le peuple réformé étant pour les miniſtres de Tuſis & pour leur tribunal, le vent eſpagnol qui ſouffloit de Coire ne tarda pas à s'abattre & à tomber.

Dans l'arrière-automne de 1619, l'Engadine & toutes les communes qui s'étoient rendues à Tuſis levèrent leurs guidons contre Coire & vinrent camper à Malans, proche de la ville. Alors le tribunal aux gages de l'Eſpagne ſe ſépara ſoudain; ſur quoi les guidons s'étant retirés à Davos, ſur le terrain des Dix Juridictions, y inſtallèrent un tribunal qui caſſa les arrêts de Coire & confirma ceux de Tuſis. Iénatſch & Blaiſe-Alexandre revinrent de leur exil, les Planta reprirent la fuite. Les arrêts de Coire furent caſſés & les amendes prononcées à Tuſis furent encore augmentées. Le tribunal ſiégea ſept mois, de la fin de 1619 à juin 1620. On frappa les accuſés de nouvelles peines, montant à une valeur de 104,000 florins; les frais de juſtice s'élevèrent à 40,000 florins, mais les amendes étant plus faciles à prononcer qu'à faire rentrer, les trois Ligues demeurèrent avec une ſomme de 20,000 florins à couvrir. C'étoit une excellente affaire pour la ville où ſiégeoit un tribunal pareil, excellente ſurtout pour les hôteliers; auſſi Davos avoit-elle demandé impérieuſement la préférence; la Ligue griſe avoit eu ſon tour, Tuſis & Coire le leur, la Ligue de la Maiſon-Dieu réclamoit le ſien.

Deux arrêtés du tribunal de Davos concernant l'étranger témoignèrent de sa part la plus étrange arrogance ; Gueffier, l'ambassadeur de France auprès des Ligues, tenoit depuis un certain temps une conduite assez équivoque, du reste comme la France elle-même qui, depuis la mort de Henri IV jusqu'à l'apparition de Richelieu, c'est-à-dire de 1610 à 1624, ne cessa d'incliner de plus en plus vers la faction catholique. Les juges de Davos, dans le but de blesser davantage l'ambassadeur de France, lui firent intimer l'ordre par un manant de Maienfeld, où il se trouvoit, de vider sur-le-champ le pays des Grisons. A cette nouvelle, Gueffier jeta son chapeau à terre, le foula aux pieds avec colère & courut à Soleure auprès de l'ambassadeur de France.

Voilà un des faits, voici l'autre : les protestants de Bohême ayant, concurremment avec l'empereur très-catholique Ferdinand II, élu pour leur roi le protestant Frédéric, électeur palatin, il pria la diète des Grisons de fermer la Valteline aux Espagnols se rendant de Milan en Autriche ; à quoi les juges de Davos, non-seulement rendirent une réponse favorable, mais envoyèrent à Prague deux pasteurs, Bonorand & Toutsch, qui mendièrent un subside de 4000 florins auprès de Frédéric pour mettre la Valteline en état de défense ; ce subside, messieurs les ministres le mirent dans leur poche, où il resta ; on le voit, les gens de leur état aux Grisons dans ce temps se permettoient des tours étranges. De Davos, Iénatsch & Blaise-Alexandre s'en retournèrent en Valteline.

C'eſt ainſi que le petit pays des Griſons, au commencement de la guerre de Trente ans, bravoit les deux plus grandes puiſſances d'alors, l'Eſpagne unie à l'Autriche, & les bravoit ſans appui derrière lui après avoir offenſé la France. Telle étoit la politique des miniſtres griſons dans ce temps de haines confeſſionnelles par excellence, & celui qui conſeilloit cette conduite en apparence ſi inſenſée, c'étoit Iénatſch.

L'Eſpagne & l'Autriche ſe voyoient dans l'obligation d'être maîtreſſes du paſſage à travers la Valteline; incapables plus que jamais de l'obtenir des Griſons par voie d'accommodement, elles s'en emparèrent par la force, & ce qui précéda l'occupation fut l'aſſaſſinat de tous les réformés valtelins; quant à la priſe de poſſeſſion de la vallée, elle devoit apparoître au reſte de l'Europe comme un acte de haute néceſſité, en vue de protéger le catholiciſme menacé par les ſeigneurs réformés des Griſons, car de même que de nos jours les ſoi-diſant droits politiques ſont mettre de côté tous les autres, au temps de la Réformation on en faiſoit de même en l'honneur des ſoi-diſant droits religieux. Aux yeux des dévots, les catholiques valtelins devoient chaſſer de chez eux non-ſeulement toutes les autorités griſonnes réformées, mais tous les réformés auſſi, après quoi les puiſſances catholiques paroîtroient en perſonne ſur le théâtre des événements pour prendre les Valtelins ſous leur haute protection. La Valteline comptoit dans ce temps environ 100,000 habitants, certains

tains disent seulement de 25 à 30,000, dont un dixième de réformés.

Des plans semblables étoient d'une exécution facile dans la Valteline. Le peuple en sa qualité de sujet haïssoit les seigneurs grisons, ses maîtres, & les haïssoit d'autant plus qu'ils étoient réformés & que dès le XVI[e] siècle les Valtelins avoient été sourdement excités de Milan par l'archevêque Borromée & par les Jésuites ; enfin la population de la Valteline avoit été profondément irritée par le meurtre cruel d'un prêtre qu'elle vénéroit, nommé Rusca, condamné à Tusis, & si elle avoit le désir de secouer le joug, elle en avoit aussi le moyen, possédant des chefs impétueux prêts à la sédition.

Les seigneurs grisons, pour s'enrichir plus vite, vu que la durée de leur gouvernement étoit courte, vendoient contre beaux écus comptants aux plus grands criminels l'impunité ; des parricides pouvoient se racheter, aussi les bandits italiens du voisinage venoient-ils chercher aide & protection chez leurs frères de la Valteline. Les magnifiques montagnes de la vallée fourmilloient de brigands qui devinrent des chefs précieux pour le soulèvement populaire. Jacques Robustello, un chevalier, un Valtelin, riche & de basse extraction, mais par sa femme allié aux Planta, distribua de l'or espagnol à tous ces bandits & les gagna à sa cause.

Le soulèvement, commencé le 20 juillet 1620, dura plusieurs jours, & comme le peuple n'avoit

été que trop bien préparé à la vengeance par ces aſſaſſins, ces empoiſonneurs, ces brigands, ces parjures, ainſi que les appelle Sprecher, l'expulſion des employés griſons & des réformés ſe transforma en un maſſacre, qui prit aux frontières du Tyrol pour ne finir que ſur les bords de l'Adda, près du lac de Côme. A Sondrio, le chef-lieu, on compta 140 cadavres, dont 40 de femmes, & c'eſt ici ſurtout que le peuple crioit : « Ceci eſt la vengeance pour le ſang de notre prêtre. » En tout on égorgea 600 perſonnes; les ſurvivants s'enfuirent par les montagnes aux Griſons & en Suiſſe, ſurtout à Zurich. « Dans ce meurtre atroce, s'écrie Sprecher, il faut voir la rage des aſſaillants encore plus que le nombre des victimes, lequel cependant laiſſe bien loin derrière lui toutes les cruautés des temps paſſés, les perſécutions des empereurs romains, oui, même le bain de ſang du ſiècle paſſé, la nuit de la Saint-Barthélemy. Dans la Valteline des ſujets aſſaſſinèrent leurs autorités les plus légitimes, des parents tuèrent leurs proches de la façon la plus barbare, & les habitants ne ſouillèrent de ſang pas ſeulement leurs maiſons & leurs villes, mais même les égliſes; ne regardant ni l'âge, ni le ſexe, ils n'épargnèrent pas l'enfant à la mamelle. Des catholiques eux-mêmes qui s'élevèrent contre ces actes abominables, payèrent leur audace de leur vie. Les cadavres des morts furent arrachés à la terre & jetés en pâture aux chiens & aux animaux ſauvages. »

A ce moment les Eſpagnols, ſortant de Milan,

pénétrèrent dans la Valteline par le midi & par l'oueſt, pendant que les Autrichiens venant du Tyrol envahirent la vallée de Münſter, dans la Ligue de la Maiſon-Dieu, qui eſt en communication avec la Valteline ſupérieure par Bormio. La Valteline dut prêter foi & hommage à l'Eſpagne & la vallée de Münſter à l'Autriche. Robuſtello, ce chef d'aſſaſſins, ce ſecond Judas Macchabée, ainſi que le nommoient les prêtres, fut fait capitaine général eſpagnol en Valteline. Avec ſes bandes revinrent auſſi les Planta qui, en favoriſant l'invaſion de l'Eſpagne-Autriche, avoient ſi puiſſamment aidé à ramener la Valteline ſous le joug catholique ; mais en dépit de leur vengeance ſatisfaite & de l'eſpoir qu'ils avoient de retrouver leur fortune qui leur avoit été ravie, ils n'en étoient pas moins conſcients de la trahiſon qu'ils commettoient envers la patrie. « Rodolphe Planta, dit Sprecher, après s'être expliqué ſur toutes ces choſes dans une hôtellerie de Milan, avoit pouſſé de profonds ſoupirs & fait des reproches à ſon frère Pompée. » On peut, en effet, difficilement admettre que les Planta euſſent déſiré le maſſacre de la Valteline, pas plus que l'Eſpagne & l'Autriche, vu que ce bain de ſang étoit inutile à leurs deſſeins à tous. Le « Malheur à la Rhétie! » prononcé par Pompée Planta n'avoit trouvé que trop tôt ſon application terrible.

Iénatſch & Blaiſe-Alexandre, réfugiés tous deux en Valteline à la ſuite des ſentences du tribunal de Davos, avoient trouvé moyen de s'en échap-

per heureufement; que de larmes amères n'auroient-ils pas dû répandre, car c'étoit le fupplice de Rufca & la politique folle pourfuivie par Iénatfch qui avoient amené le défaftre de la Valteline & l'entrée des Efpagnols, fruit non pas de la trahifon du miniftre grifon, mais de fon ambition fans bornes. Iénatfch toutefois étoit loin de foupirer; à Grüfch en Prættigau, dans les Dix Juridictions, où nos deux compagnons avoient tourné leurs pas, ils y étoient, dit Salis, de joyeufe humeur, & fi Iénatfch foupiroit, c'étoit après le moment de reprendre le combat contre les traîtres ennemis de la patrie & contre l'Efpagne-Autriche; il ne rêvoit qu'à foutenir l'épée à la main fes faits & geftes juridiques & politiques, & c'eft ainfi qu'il devint l'âme de cette affociation terrible compofée de 100 membres, connue fous le nom d'Affociation des cœurs généreux ou bien penfants, deftinée à combattre les méchants & les ennemis de la patrie & à leur oppofer partout la force du glaive, en un mot à les immoler. Voilà ce qui depuis les fcènes affreufes de la Valteline, au lieu de foupirs déformais inutiles, rempliffoit inceffamment l'âme bouillante d'Iénatfch. De ce moment le pafteur devint un homme de guerre; à la place de la Bible, il prit le glaive, & au lieu de monter en chaire, il enfourcha déformais un cheval de bataille.

Pendant l'été de 1620 la guerre s'alluma dans les Grifons qui vouloient reprendre la Valteline, & une guerre comme les Grifons n'en avoient

jamais vu une pareille, comme ils n'en devoient jamais revoir une ſi effroyable. Une première tentative, en juillet 1620, pour s'emparer de la Valteline, ne réuſſit pas; les hommes des Griſons étoient de beaucoup trop faibles. Une ſeconde irruption, tentée en août & ſeptembre de la même année, commença en apparence ſous des auſpices plus favorables. Berne & Zurich étoient venues au ſecours des Ligues, les Bernois conduits par Nicolas de Müllinen qui, ami ardent de l'Evangile, s'étoit déjà diſtingué dans les Pays-Bas contre les Eſpagnols ſous Maurice de Naſſau; depuis ſon retour en Suiſſe, on le regardoit comme n'ayant pas ſon pareil dans l'art de la guerre, mais il étoit hautain & préſomptueux; les hommes des Griſons marchoient ſous le vieux Jean Guler de Weinegg, le héros à la belle encolure, dont on diſoit qu'on chercheroit ſon ſemblable; il étoit «la gloire & le charme des Griſons,» aſſure Sprecher, ſon contemporain.

Arrivés à Bormio, les évangéliques s'emparèrent des vêtements ſacerdotaux des prêtres catholiques, dont ils firent des couvertures à leurs chevaux auxquels ils donnèrent à boire l'eau bénite des égliſes; ceci tranſporta d'indignation le vieux Guler qui, dans ſa colère, ſaiſit ſon chapeau ſur ſa tête & le jeta loin de lui. Les hommes des Ligues arrivèrent juſque devant Tirano en Valteline; là Müllinen à la tête de ſes Bernois s'étant avancé avec trop de précipitation («il étoit trop bouillant & trop ſoudain pour un Suiſſe,» dit un hiſtorien),

ſe trouva inopinément devant un mur de vigne haut de ſix pieds, d'où éclata contre lui un feu meurtrier. « Qu'il ſe rende ! » crièrent les Eſpagnols unis aux Valtelins ; mais Müllinen, le général aux formes athlétiques, de ſe porter toujours en avant en répondant en italien : « Je ſuis Müllinen & je mourrai en ſoldat, les armes à la main ! » Il tomba, en effet, frappé d'un coup de mouſquet; preſque tous les officiers bernois partagèrent ſon ſort. L'armée des évangéliques put enterrer ſes chefs, l'ennemi toutefois déterra le corps de Müllinen & le donna à manger aux chiens.

Les évangéliques furent contraints de céder au nombre ; ſans l'impétuoſité intempeſtive du général bernois, les choſes auroient tourné ſans doute différemment ; les catholiques attribuèrent leur victoire à l'intervention de l'archange Michel qui, ſuivant eux, perché ſur l'égliſe de la Madone, regardoit le combat & de ſa poſition élevée béniſſoit les combattants. Les prêtres, on le voit, avoient placé la ſtatue à temps.

La ſeconde tentative des Griſons pour reprendre la Valteline venoit d'échouer. De plus, la Suiſſe réformée étant venue de ſa perſonne ſoutenir les intérêts des réformés dans les Griſons, la Suiſſe catholique y envoya des ſecours aux catholiques ; les troupes campèrent proche de Reichenau, dans la Ligue griſe, ſous la conduite du colonel Beroldingen, d'Uri. En outre, la plus grande partie de la Ligue griſe, qui étoit catholique, ſe détacha des Griſons & s'allia à l'Eſpagne qui lui

promettoit qu'avec le temps la Valteline lui appartiendroit à elle ſeule tout entière. Enfin arriva la nouvelle de la victoire de l'empereur Ferdinand II, uni à Maximilien de Bavière, ſur les proteſtants de Bohême près de Prague, en novembre 1620.

Les nuages s'amaſſoient de plus en plus ſombres & menaçants au-deſſus des Griſons.

L'Eſpagne & l'Autriche, après les victoires qu'elles venoient de remporter, ſe donnoient les mains d'Italie en Allemagne à travers la vallée de l'Adda & ſe les tenoient ſi ſerrées, il le paroiſſoit du moins, qu'il ſembloit que rien ne dût rompre une telle chaîne ; mais l'homme des Griſons eſt d'une nature tenace & en aucun temps la population ne l'a mieux prouvé que dans les guerres de la Valteline, pendant que la lutte trentenaire ſéviſſoit en Allemagne. Les Bernois & les Zuricois battoient en retraite ; alors avec les périls redoubla chez les habitants des Ligues moins le courage que la rage ; ces traîtres au pays, les Planta, il falloit les exterminer, ce qui malheureuſement n'avoit pas eu lieu à Tuſis. « Le ciel ne nous ſourira pas juſqu'à ce que nous lui ayons immolé ces nouveaux Guiſes, » tel étoit le cri qui retentiſſoit de toutes parts. Là-deſſus on ſe déchaînoit contre les Suiſſes catholiques, contre la Ligue griſe, contre la Valteline. Alors les Griſons, ſeuls, abandonnés à eux-mêmes, ſe levèrent avec une puiſſance ſauvage bien plus grande que dans leurs deux premières tentatives ; Iénatſch prit les devants ; dans

les combats précédents il n'y étoit pas ou n'y avoit pas été remarqué ; de la guerre de 1621 il alloit en être le héros.

Pompée Planta, en ce temps, réſidoit ſolitaire dans ſon château de Rietberg, à Domleſchg, Ligue de la Maiſon-Dieu ; c'étoit lui ſurtout qui avoit contribué à amener les Autrichiens dans la vallée de Münſter ; au commencement de février 1621, dans le village d'Almens, il avoit fait enlever la chaire de l'égliſe évangélique, ordonnant de la précipiter dans les rochers ſur le Schindanger ; de plus, ſur l'autel, à la place de la Bible, il avoit fait poſer une corde ; il avoit ſurtout juré la mort d'Iénatſch & de ſes adhérents de Grüſch, connus ſous le nom de Compagnons au cœur généreux ; le projet étoit de les ſurprendre & de livrer le village aux flammes. Eux furent informés de tous ces plans, car ils avoient leurs eſpions partout, & les choſes en étoient venues à ce point qu'Iénatſch dut ſe dire : « C'eſt à mon ennemi ou à moi de mourir. » Les Planta, de plus, avoient été déclarés par le tribunal de Tuſis hors la loi, & l'extermination de ces ennemis de la patrie & de l'Egliſe ſembloit à Iénatſch une fin parfaitement légitime.

Pompée des deux étoit le plus déteſté, le plus craint, ſurtout depuis les malheurs de l'été 1620 ; dans la haine qu'il excitoit, il avoit encore dépaſſé ſon frère.

Pompée averti avoit, le 26 février 1621, commandé cent Suiſſes catholiques pour le garder, mais Iénatſch déjoua ces précautions. Prenant la reſponſabilité

refponfabilité de l'entreprife, il partit à cheval de Grüfch dans la nuit du 24 au 25 février 1621, avec fon *alter ego* Blaife-Alexandre, un miniftre de Hohenbalken, un porte-enfeigne nommé Gallus im Riedt & vingt foudards, tous armés jufqu'aux dents. Ils pafférent la Pleffur à gué audeffous de Coire, s'efquivèrent heureufement des Suiffes catholiques qui montoient la garde, & le 25 février 1621, un jeudi matin à 6 heures, ils étoient à la porte du château de Rietberg. Un des valets de Planta étoit à ce moment juftement occupé à brider les chevaux, fon maître devant partir pour Ilanz dans la Ligue grife y rejoindre fes amis avec qui il fe préparoit à furprendre Grüfch ; mais ce jour-là, c'étoit lui qui alloit être furpris.

Le valet dut livrer une hache aux affaillants pour brifer la porte; il dut de plus montrer à Iénatfch & à fes compagnons la chambre à coucher de fon maître. Planta, au bruit qui alloit croiffant, s'étoit mis à fuir & fucceffivement de chambre en chambre devant fes perfécuteurs ; il finit par fe réfugier dans une cheminée où on le faifit; il étoit enveloppé dans une grande robe de chambre qu'il avoit jetée à la hâte fur fes épaules, & tenoit à la main une épée dont il n'ofa pas faire ufage. Iénatfch & l'enfeigne Gallus im Riedt prirent Planta & le jetèrent violemment à terre ; après quoi Gallus alla chercher la hache qui avoit fervi à brifer la porte. Cependant Planta fupplioit qu'on l'emmenât prifonnier où l'on voudroit, mais qu'on lui laiffât la vie, jufqu'à ce que voyant fes

6

prières inutiles : « Eh bien ! rassasiez-vous de mon sang, chiens que vous êtes! » A ces mots, la hache vola & frappa le dos de Planta avec tant de violence, que le fer lui traversant le corps, le bout s'en arrêta dans le bois du plancher ; il reçut encore d'autres coups à la tête : «Jésus de Nazareth, ne m'abandonne pas ! » telles furent les dernières paroles de Pompée Planta avant de quitter la vie. Ici Salis fait la remarque : « Planta, qui devoit ce jour-là partir pour Ilanz, dut en place partir pour l'autre monde y rendre compte de ses actions ; puisse Dieu lui avoir été miséricordieux. »

Après cette «tragédie,» suivant l'expression de Salis, les conjurés partirent sans prendre autre chose que trois chevaux dans les écuries ; à ce moment, un valet s'alla pendre à la cloche du château & sonna l'alarme ; le tocsin retentit de clocher en clocher dans tout le Domleschg ; les paysans quittèrent en foule les villages pour courir à Rietberg. Mais les meurtriers ne s'effrayèrent nullement ; quand ils entendoient les paysans se demander avec angoisse ce qui s'étoit passé, ils leur disoient : «Sur l'ordre de Pompée Planta vous avez brisé la chaire d'Almens, en menaçant d'en faire autant dans toutes les églises évangéliques ; eh bien, allez-le chercher à présent votre Pompée, & puis brisez les chaires ! » Après quoi, pour prendre congé des paysans, on leur appliquoit des soufflets, puis on donnoit des éperons aux chevaux, passant ensuite au travers des sentinelles catholiques, au petit pas, comme pour les nar-

guer. Les conjurés traversèrent Coire en plein jour, comme on y sonnoit l'alarme & quand des messagers y accouroient à chaque instant porteurs de nouvelles effrayantes. Un acte aussi inouï avoit répandu partout une terreur telle, que ni les paysans ni les citadins n'osèrent arrêter Iénatsch & ses compagnons ; au contraire, la foule s'ouvroit devant eux avec crainte. C'est ainsi qu'ils arrivèrent heureusement à une heure du matin à Grüsch, toutefois on raconte qu'après le meurtre de Planta, Lucrèce, la fille de l'assassiné, releva la hache ensanglantée & la serra précieusement, dans le dessein de s'en servir un jour contre Iénatsch, preuve qu'elle regardoit celui-ci, sinon comme l'assassin de son père, au moins comme le chef de la conjuration qui lui avoit coûté la vie.

Iénatsch avec Blaise-Alexandre & les deux autres meurtriers de Pompée ne s'arrêtèrent guère à Grüsch, ils se hâtèrent de se rendre dans la Basse-Engadine où, profitant de la terreur qu'avoit inspirée leur forfait, ils assommèrent cinq partisans des Planta. L'effroi des populations étoit à son comble.

Le bruit de ces événements parcourut la Suisse & y répandit la joie dans les villes évangéliques. Zurich, Berne, Bâle & Schaffhouse avancèrent aux Grisons, en mai 1621, la somme de 22,900 florins, à la réserve de 800 florins, dit le contrat, que les quatre villes évangéliques envoient aux quatre Guillaume Tell qui ont délivré la patrie de la tyrannie de ses enfants infidèles, au grand péril de

leurs corps & de leurs vies. Les chefs grisons, moins persuadés que les villes évangéliques de la grandeur de tels hauts faits, déconseillèrent fort à Iénatsch d'accepter ces honoraires, & les 800 florins allèrent avec le reste de la somme dans la caisse de l'Etat.

Afin de ne pas laisser au parti espagnol frappé de terreur le temps de se reconnoître, les deux Engadines, auxquelles s'étoient jointes d'autres communes, se levèrent au mois de mars 1621 sous la conduite d'Iénatsch & de Blaise-Alexandre, & marchèrent contre les Suisses catholiques & contre la Ligue grise. Leurs troupes partirent pendant les ténèbres de la nuit, passant par les forêts le long des abîmes, au-dessus des flots grondants de l'Albula dont l'écume blanche leur servoit de fanal; elles passèrent le Schyn pour se rendre à Domleschg; deux hommes de l'Engadine y glissèrent dans le précipice. A Tusis, Iénatsch trouva la ville abandonnée, quelques feux de garde brûloient seuls sur la place du marché. On reprit sa route vers le Rhin, Iénatsch toujours le premier, le pistolet au poing. Il s'élança en poussant des cris de fureur sur les Suisses & sur les hommes des Ligues grises, dont il menaça de mort le capitaine, nommé Florin; mais son pistolet ayant refusé de partir, il coupa un doigt au capitaine Rochetto & fit pendre par les bras à des arbres les hommes de Calanca, dont on traversa le corps après à coups de mousquet. Iénatsch étoit dans une si grande rage de se battre, qu'il blessa un de ses propres hommes, un Engadinois, le sergent Christli.

A meſure que la troupe avançoit, à meſure augmentoit le nombre des vainqueurs; les hommes de la Maiſon-Dieu & des Dix Juridictions accouroient ſe joindre à elle en grand nombre. A Valendas, dans la partie la plus élevée de la Ligue griſe, il y eut un combat qui dura ſept heures; c'étoit pendant la nuit, les ſoldats avoient de la neige juſqu'aux hanches, on ſe battoit à la lueur des maiſons en flammes. Les Suiſſes de Beroldingen furent repouſſés par delà le couvent de Diſſentis juſque dans le canton d'Uri. Une dépouille des vainçus intéreſſante, laquelle tomba aux mains des vainqueurs, fut la grande épée à deux mains du lieutenant-colonel de Fleckenſtein, de Lucerne; il la faiſoit toujours porter derrière lui, afin, diſoit-il, de s'en ſervir pour envoyer au moins une demi-douzaine de prédicants réformés dans l'autre monde. Les vainqueurs vidèrent les caves du couvent de Diſſentis, & leurs cris de joie, leurs chants de triomphe retentirent juſque dans la montagne. La Ligue griſe à Ilanz dut renoncer à ſon alliance avec l'Eſpagne & jurer de nouveau fidélité aux Griſons. C'étoit en avril 1621. Les chanſons ne manquèrent pas pour célébrer la victoire remportée ſur les ennemis de la patrie; on en compoſa une en 1627, « une jolie chanſon griſonne, » dit le chroniqueur; elle eſt intitulée *le Balai griſon*, elle ſe chantoit ſur l'air de la bataille de Morat; les deux couplets ſuivants en donneront l'idée :

« Il y a une choſe que je ne puis cacher, comme ils ont pris la fuite; le colonel Beroldingen, il a

ôté une de ſes bottes dans la neige, vu qu'avec l'autre il lui falloit courir pour lutter de viteſſe avec le vent.

« Oui, on peut le croire s'il a dû courir, puiſque dans trois heures il eſt arrivé à Urſelen dans le pays d'Uri. N'eſt-ce pas une honte pour un colonel d'arriver avant ſon drapeau ? »

Les Griſons, après leurs expéditions malheureuſes de 1620, ſe relevoient maintenant & ſe relevoient ivres de leur victoire ; peut-être ſeroient-ils arrivés à occuper de nouveau la Valteline dans le cas où la choſe auroit été encore néceſſaire. Si en 1620 les Griſons, lors de leur première levée de boucliers en faveur de la Valteline, avoient obtenu le ſecours de la Suiſſe réformée, aujourd'hui après cette victoire ſignalée, ils alloient obtenir une aſſiſtance bien plus puiſſante encore, celle de la France qui, ſe réveillant à la fin de ſon ſommeil, reprit le cours de ſa vieille politique d'hoſtilité contre l'Eſpagne & l'Autriche. Baſſompierre, maréchal de France & colonel général des Suiſſes, reçut l'ordre de ſe rendre en toute hâte à Madrid avec la miſſion d'obtenir que le traité de Madrid du 25 avril 1621 fût rétabli ; on lui accorda que les choſes en reviendroient à l'état où elles étoient en 1617, c'eſt-à-dire que la Valteline ſeroit rendue à condition qu'on reviendroit ſur les arrêts de Tuſis & de Davos, leſquels condamnoient à mort les hommes du parti de Planta. Ce fut là tout à coup comme un pâle rayon éclairant les ténèbres qui couvroient les Griſons,

mais au fond toute cette combinaiſon n'étoit qu'une tromperie imaginée pour endormir la France & pour ſe donner le temps de ſe préparer en ſilence à une lutte d'extermination, laquelle empêcheroit les Griſons de penſer jamais à poſſéder de nouveau la Valteline.

La ruſe réuſſit à ſouhait & il s'amaſſa lentement au-deſſus du pays des Ligues le plus épouvantable de tous les orages. La Suiſſe étoit tenue à reconnoître le traité de Madrid, afin de pouvoir être appelée à ſervir de garant vis-à-vis des Griſons; les cantons réformés ſe déclarèrent prêts; les cantons catholiques naturellement demandèrent des délais, d'autant plus qu'eux n'avoient jamais cru à une négociation ſérieuſe ; l'Eſpagne par ſes ambaſſadeurs les maintint dans cette idée; de là de longs pourparlers en Suiſſe ; la France, penſant avoir fait des merveilles, s'endormit de nouveau ſur ſes lauriers & pendant ce temps l'Autriche & l'Eſpagne armoient en Tyrol. Voici quel prétexte elles trouvèrent pour frapper un grand coup.

Les Griſons, qui avoient accepté ſans héſitation le traité de Madrid, voyant qu'on en retardoit l'exécution, voulurent forcer la main aux parties contractantes en prenant les devants & en occupant la Valteline. La diète de Coire terroriſée par pluſieurs miniſtres (Iénatſch étoit certainement du nombre), car quiconque réſiſtoit étoit menacé de mauvais traitements, fit mettre ſous les armes douze mille hommes, & comme Joſeph de Capaul, un banni de l'Eſpagne-Autriche, s'oppoſoit

à l'invaſion de la Ligue griſe, Iénatſch à la tête de 150 hommes pris dans toutes les Ligues courut dans la Ligue griſe, fit fuſiller Capaul & d'autres de ſes adhérents, menaçant du même ſort ceux qui s'oppoſeroient à ſes deſſeins. Iénatſch & ſes 150 hommes mirent ſur pied la Ligue griſe ; des trois Ligues enſemble il ne vint pourtant en tout que 6000 hommes qui s'emparèrent de Bormio, mais les Eſpagnols ayant lancé des boulets rouges ſur Bormio, le réduiſirent en cendres ; les hommes des Griſons furent repouſſés.

A ce moment l'Autriche jeta un cri, comme ſi les Griſons, violant toutes les conventions, avoient fait traîtreuſement irruption dans ſa propriété la plus ſacrée ; Juvalta, dans ce temps en Tyrol à y négocier, fut accoſté de la ſorte par les conſeillers de l'Autriche : «Pouvez-vous bien encore demander qu'on traite avec vous ? Chez vous il n'y a que tromperie, mauvaiſe foi & trahiſon ! Si nous étions dans votre pays, quand l'un de nous auroit dix têtes, il n'en rapporteroit pas une ! » Auſſitôt (c'étoit en octobre 1621) 16,000 Autrichiens ſe jetèrent ſur l'Engadine & le Prættigau, & 8000 Eſpagnols ſur Chiavenna, ſouveraineté ſur laquelle les Eſpagnols avoient de tous temps élevé des prétentions. Les femmes mêmes & les jeunes filles ſe battirent vaillamment, ſurtout dans l'Engadine, mais rien n'égala la réſiſtance du Prættigau. Iénatſch & trois Sprecher à eux quatre tuèrent 207 Autrichiens, ſi bien qu'ils étoient, eux & leurs chevaux,

chevaux, dégouttants de ſang. Tant de traits d'héroïſme furent inutiles.

A l'ouïe de ces événements, la diète ſuiſſe ſe hâta de ſe raſſembler. Holzhalb, bourgmeſtre de Zurich, dit : «Si l'alliance qui nous oblige à prêter aſſiſtance aux Griſons n'eſt pas un menſonge, voici le moment de le prouver ; quand n'avons-nous pas été en néceſſité vis-à-vis de nos frères en alliance, ſi ce n'eſt à préſent?» On en reſta à des proteſtations. La Suiſſe envoya des ambaſſadeurs en France, en Autriche, à Milan, ce fut là tout. Féria, le gouverneur d'Eſpagne à Milan, reçut l'ambaſſadeur de la façon la plus aimable. « Je n'oublierai jamais un tel honneur, » dit-il aux Suiſſes, à qui il fit préparer un repas magnifique. Les Suiſſes de leur côté burent d'abondantes raſades à la ſanté de Philippe IV d'Eſpagne ; aux Eſpagnols, qui étoient plus ſobres, le feſtin parut plus long & moins agréable ; les chaînes d'or auxquelles pendoit le portrait du roi, les doublons, les promeſſes couronnèrent le tout ; après quoi le fier Eſpagnol congédia les ambaſſadeurs des cantons avec la plus gracieuſe poignée de main.

A peine les Suiſſes avoient quitté Milan que Féria & l'ambaſſadeur autrichien à Milan dictoient aux Griſons la paix ſuivante : alliance entre l'Eſpagne & les Griſons ; en aucun temps on ne refuſera le paſſage aux troupes ; les Griſons abandonneront la Valteline & Bormio ; ils céderont à l'Autriche huit diſtricts des Dix Juridictions, plus la Baſſe-Engadine ; la religion catholique eſt dé-

clarée libre ſur tout le territoire des Griſons ; on réparera le tort fait aux Planta par les jugements du tribunal de Davos ; de plus, l'Autriche occupera Coire & Maienfeld pendant douze ans. Cette convention que l'ambaſſadeur d'Autriche, à cauſe de la peine qu'elle lui avoit donnée à formuler, appeloit « un travail de chien, » fut propoſée à l'adoption des communes ; les habitants des Griſons, comme un an auparavant abandonnés de tout le monde, mais aujourd'hui ce qui étoit pis, s'abandonnant eux-mêmes, ſe ſoumirent. Ceci ſe paſſoit dans les premiers mois de 1622.

Près de deux mille habitants des Griſons s'enfuirent en Suiſſe, Zurich ſeule en reçut 800 ; les jeunes hommes ſe rendirent en Allemagne pour ſervir ſous Mannsfeld contre l'empereur, leur ennemi mortel ; c'eſt ce que fit Iénatſch. En novembre 1621, il s'étoit ſauvé avec Blaiſe-Alexandre & d'autres miniſtres par le paſſage du Kreuzli ou de Panix à Glaris. Sur le chemin les fugitifs eurent à ſouffrir cruellement du froid & des tourbillons de neige ; ils furent, de plus, pourſuivis par des payſans catholiques, partiſans de l'Eſpagne-Autriche. Iénatſch échappa, mais le miniſtre Toutſch fut tué & Blaiſe-Alexandre, qui traînoit après lui un cheval autrichien dont il s'étoit emparé, fut pris & conduit à Maienfeld devant le général autrichien Baldiron. Rodolphe Planta, qui étoit préſent, jeta au viſage de Blaiſe-Alexandre qu'il n'étoit qu'un brigand & un aſſaſſin ; celui-ci, en revanche, appela Planta un traître. Blaiſe-Alexan-

dre avoit eu les pieds gelés en paſſant la montagne; ſur les dix doigts on dut lui en amputer ſept; après quoi on le tranſporta à Innſpruck dans un cachot. Appelé devant le tribunal & accuſé ſurtout du meurtre de Pompée Planta, Blaiſe déclara, comme il l'avoit fait précédemment à Grütſch, qu'il n'en acceptoit pas la reſponſabilité ; il dit que le meurtre, ſi tant eſt qu'on voulût lui donner ce nom, avoit été commis à la ſuite d'un arrêt du tribunal de Tuſis. Blaiſe à Innſpruck auroit pu ſauver ſa vie en reniant la foi réformée ; il y demeura fidèle & fortifioit ſon âme en compoſant des cantiques latins. Au mois de décembre 1622, au bout d'une année de captivité, il fut condamné à être décapité, après avoir eu la main droite coupée, ce qui eut lieu ; ſur quoi, Blaiſe-Alexandre préſenta la main gauche au bourreau, qui la repouſſa en diſant que la couper n'étoit pas dans le jugement. Blaiſe-Alexandre mourut en glorifiant le nom de Jéſus-Chriſt, ſi bien que la foule catholique qui aſſiſtoit à ſon ſupplice ne put s'empêcher de l'admirer. Il mourut à l'âge de 32 ans, « plus vrai martyr que Ruſca, » dit Porta. Blaiſe-Alexandre avoit étudié à Bâle &, bien que plus âgé qu'Iénatſch, ils paroiſſent avoir été camarades à l'univerſité. Iénatſch perdit dans Blaiſe-Alexandre ſon fidèle Achate.

Les exilés qui avoient trouvé un aſile en Suiſſe y furent pourſuivis par leurs ennemis. A la fin de l'année 1621, l'Autriche envoya à Zurich la liſte de cinquante des principaux réfugiés, de-

mandant qu'ils lui fussent livrés ; Iénatsch étoit du nombre. Zurich & la Suisse mirent la liste au rebut, mais les hommes des Ligues n'en étoient pas pour cela plus chaleureusement accueillis, crainte de l'Autriche. Voici comment Salis décrit son voyage à travers la Suisse pour se rendre au camp de Mannsfeld :

« L'aspect de ce grand nombre de proscrits qui ne savoient en vérité où reposer leur tête, étoit à fendre le cœur. Le capitaine Ruinelli & moi allâmes pour nous distraire passer quelques jours à Saint-Gall. Un délégué de la ville parut aussitôt, non pas pour plaindre notre malheur, nous offrir de nous aider, nous présenter le vin d'honneur ou nous faire société, mais pour nous intimer l'ordre de quitter la ville sans retard, autrement qu'on seroit dans la nécessité de nous livrer à l'Autriche. Telle étoit l'humanité de ce grand Conseil de Saint-Gall si vanté. Nous partîmes donc sans délai après cette première épreuve de l'amabilité des évangéliques envers nous autres proscrits. A Zurich aussi, les bourgeois ne consentirent à nous recevoir que quand nous aurions promis de payer tout ce qu'ils nous demanderoient. Le Conseil nous témoigna bien quelque intérêt, mais nous montra en même temps combien il craignoit de se brouiller à cause de nous avec l'Autriche ; il insinua même aux vieillards & aux estropiés qui étoient parmi nous de rester quelques jours au logis sans se laisser voir dans les rues, afin qu'on pût dire qu'il ne restoit plus un homme des Gri-

ſons dans la ville. Même les capitaines du régiment ci-devant en garniſon aux Griſons, qui avoient été traités par nous avec tout plein d'honnêteté, nous tournoient le dos quand ils nous rencontroient. Il n'y eut que le colonel Steiner qui nous viſita une fois, il nous envoya un bocal de vin ; ce fut là toute l'hoſpitalité que nous trouvâmes à Zurich. Quelques-uns alors vouloient ſe rendre à Berne, mais le Conſeil les en empêcha, diſant que vu le malheur de Girano, les bourgeois pleuroient encore beaucoup la mort des leurs, comme ſi à nous en étoit la faute & non pas à leur imprudence ; néanmoins quelques-uns des nôtres trouvèrent à Berne bon accueil, mais là où nous fûmes le mieux reçus, ce fut en Appenzell. Dans ce temps, Ruinelli & moi nous réſolûmes de nous rendre à l'armée du comte de Mannsfeld qui, campé dans le Bas-Palatinat, venoit dernièrement de s'avancer juſqu'à Hagenau. Nous allâmes à Bâle, mais les Autrichiens étoient trop proches & nous dûmes attendre. Au bout de trois jours apparut devant nous un membre du Conſeil, nous apportant, il eſt vrai, le vin d'honneur, mais en même temps le même ordre qu'à Saint-Gall. Nous nous plaignîmes amèrement au bourgmeſtre Lux Iſelin, qui obtint du Conſeil que nous pourrions reſter, ſeulement il falloit bannir toute eſpèce de diſcours contre l'Autriche.

« Apprenant ſur ces entrefaites que par Schaffhouſe & le Wurtemberg il y auroit moyen pour nous d'arriver plus ſûrement dans le Palatinat,

nous enfourchâmes de nouveau nos montures ; mais à peine débarqués à Schaffhouſe, un huiſſier vint nous trouver de la part du Conſeil & nous intima de quitter la ville ſur-le-champ. Je ne parle de tous ces traitements que pour montrer la pitié chrétienne qu'avoient les principales villes évangéliques, des épreuves qu'il avoit plu à Dieu de nous envoyer. On nous donna pourtant un jour pour nous repoſer. Nous prîmes alors un guide éprouvé, vu qu'entre Schaffhouſe & Stuttgart il y avoit à traverſer bien des terres autrichiennes.

« Après un dîner avalé fort à la hâte dans le village autrichien de Weigen, comme nous paſſions par une vaſte plaine nommée Heuberg, le chien de Ruinelli, un chien corſe, ſe mit à donner la chaſſe à deux moutons ; le berger fit du tapage, on ſonna le tocſin dans les villages ; nous penſions que ce fût pour les deux moutons étranglés, mais à Weigen un chaſſeur nous avoit reconnus ; il avoit été autrefois au ſervice de Veniſe ; il alla nous dénoncer au premier ſeigneur autrichien. Nous donnâmes les éperons à nos montures & atteignîmes la frontière du Wurtemberg ; là, en nous retournant, nous aperçûmes derrière nous 300 payſans ſur une hauteur.

« Nous paſſâmes la nuit à Bahlingen & je dois dire que de ma vie je n'ai été traité mieux ni à meilleur marché que dans cette petite ville. Le lendemain, quand je demandai le compte pour nous, nos valets, le guide & les chevaux, il ſe

montoit à 8 florins; ſur un écu d'Empire que je donnai, je reçus 3 florins, ce qui revient à dire que les écus dans ce temps valoient 11 florins. Nous paſſâmes par Tubingen & arrivâmes à Stuttgart, où le duc nous accueillit avec amitié & nous invita à ſa table; de là nous allâmes par Durlach & Germersheim chez le comte Erneſt de Mannsfeld qui nous fit l'accueil le plus gracieux, nous recommandant à Jérôme Beck, de Bâle, qui commandoit un eſcadron de cavalerie; il nous reçut comme deux nouveaux capitaines. »

Iénatſch, qui avoit trouvé ſon chemin, mais par une autre voie, juſque dans le Palatinat auprès de Mannsfeld, recommença là à faire la guerre avec autant d'emportement que dans les Griſons. « Il commit neuf meurtres, dit Sprecher, ſemblables aux meurtres de Pompée Planta & de Joſeph de Capaul, » obſervation de laquelle nous pouvons inférer que ce furent neuf hommes, neuf Autrichiens ſans doute, qui tombèrent ſous la main d'Iénatſch, non pas ſuivant les lois de la guerre, mais qui furent égorgés.

Dans les Griſons, les parties cédées à l'Autriche, du Prættigau ce qui étoit dans les Dix Juridictions, & de la Baſſe-Engadine ce qui étoit dans la Maiſon-Dieu, eurent pendant l'hiver 1621 à 1622 horriblement à ſouffrir. Baldiron, le général autrichien, ivre de ſon triomphe, régnoit là en véritable Holopherne; c'eſt ainſi que le peuple le nommoit. Quand on eut enlevé aux gens du Prættigau leurs armes & leurs drapeaux, on

les cerna & les Autrichiens les ayant obligés à se mettre à genoux se firent jurer fidélité, ce qui n'empêcha pas que les malheureux habitants, depuis le premier jusqu'au dernier, furent tous pillés. Dans la Basse-Engadine, à trois villages seuls on prit dans un jour 1400 vaches pour les vendre aux Tyroliens qui suivoient par bandes l'armée autrichienne. Au plus pauvre même on enleva sa chèvre, & les paysans durent travailler de leurs personnes comme des bêtes de somme à la construction des forteresses élevées pour éterniser leur esclavage, Frackstein dans le Prættigau, Pontalto dans l'Engadine, aujourd'hui de misérables ruines.

On raconte même que Thalhammer, enseigne dans la compagnie du cruel Boniface Berthold, ayant rencontré un jour Etienne Ruedi de Dalvatz en Prættigau, lui sauta sur le dos &, le piquant de sa lance, le contraignit à monter ainsi les flancs rapides de la colline jusqu'à Luzein, en lui criant: « Voilà la vraie manière de dompter les paysans du Prættigau ! » Les paysans se nourrissoient, à l'instar du bétail, de l'herbe des champs; ajoutez à cela les capucins qui tomboient partout comme un déluge. En tous lieux les Bibles brûlées, les ministres chassés, les églises désertes; les souffrances du pays faisoient la joie des prêtres; c'étoit la lance des Autrichiens au poing que les capucins poussoient les paysans au prône catholique. Un employé du Prættigau, nommé Michel, devoit être décapité comme hérétique; les
épaules

épaules nues, il attendoit ſon ſort, ne demandant qu'un moment de répit pour pouvoir réciter encore une fois Notre Père : « Que ta volonté ſoit faite dans le ciel comme ſur la terre ! » dit le patient. « Non, » s'écria un ſoldat de Baldiron qui aſſiſtoit, pris de vin, aux apprêts du ſupplice, « non, que ce ne ſoit pas la volonté de Dieu qui ſoit faite, mais la nôtre. » Sur quoi les ſoldats de Baldiron de rire. Un Griſon, partiſan de l'Autriche, nommé Travers, ſollicita la grâce de la victime.

Un état de choſes pareil à la longue n'étoit pas tenable ; les populations ſe ſentoient pouſſées au déſeſpoir, les Griſons opprimés comme ils ne l'avoient encore jamais été, ne pouvant raiſonnablement compter ſur autres que ſur eux-mêmes, alloient ſe lever plus énergiques qu'en aucun temps, & Dieu fut avec les habitants des Ligues, comme il l'avoit été en 1621, plus encore peut-être, car alors il ne s'agiſſoit de chaſſer du pays que Beroldingen & ſes Suiſſes catholiques.

Les habitants des Griſons ſe levèrent avec la rage que donne le déſeſpoir, laquelle les pouſſa à cette guerre épouvantable connue ſous le nom de la Guerre des maſſues ou caſſe-têtes. Sous la direction de Thüring Enderlin, de Maienfeld, les hommes coururent aux forêts s'y couper des maſſues ; on leur avoit enlevé leurs armes, ils coupèrent des branches d'arbres qu'ils garnirent de clous, à la manière des morgenſterns des anciens Suiſſes (on voit encore de ces armes à Davos dans

l'hôtel de ville). Les femmes aidèrent les hommes, se fiant au Dieu d'Israël qui avoit béni la fronde de David. « Sur quoi, dit un témoin oculaire, la troupe partit pour Sass en invoquant le nom de Dieu; c'étoit le 4 avril, le dimanche des rameaux. Les hommes du Prættigau ayant ouvert l'église que les Autrichiens avoient fermée, on y prêcha; puis les assistants ayant adressé avec ferveur leur prière à l'Eternel, le Dieu des armées, on vit entrer dans l'église comme par hasard un petit mouton aussi blanc que la neige, ce qui fut regardé comme un signe particulier de la protection divine. »

De l'église on courut au combat; une femme nommée Salomé Lienhard à elle seule tua sept Autrichiens à coups de massue. Le père Fidelis, supérieur des capucins, trouva la mort; il étoit le convertisseur, le tourmenteur né des habitants du Prættigau; quand ils refusoient d'aller à confesse, il avoit coutume de secouer du haut de sa chaire la poussière de ses sandales sur leurs têtes hérétiques. Ce fut un enfant qui le tua. Son crâne, conservé dans l'église de Feldkirch, a été adoré par les fidèles comme celui d'un saint; le pape a canonisé Fidelis en 1729 & l'évêque de Coire célébra cette cérémonie à grand renfort de coups de canon.

Les flots ensanglantés de la Landquart roulèrent des cadavres jusqu'au Rhin; Kastel, la forteresse du Prættigau, se rendit. « Saint, saint, saint est l'Eternel des armées! » crioient les guerriers

du Prættigau en brandiſſant leurs maſſues ; la garniſon autrichienne dut jurer de ne jamais porter les armes contre les pays des Ligues, ſerment que naturellement elle ne tint pas ; la forteresſe ne fut démolie qu'en partie, ſes ruines témoignent encore de la victoire remportée par les Griſons.

Le Prættigau étoit délivré de la préſence des Autrichiens ; les guerriers des Ligues marchèrent au ſiége de Maienfeld ; de toutes les vallées on accourut à leur ſecours ; de toutes les parties de la Suiſſe ainſi que du camp de Mannsfeld les fugitifs revinrent, Uliſſe de Salis le chroniqueur, ſon frère Rodolphe, Guler ; de l'argent arriva des cantons réformés, de Veniſe & de Hollande. Reitnauer (on l'appeloit Goliath à cauſe de ſa ſtature athlétique, comme on appeloit Baldiron Holopherne à cauſe de ſon habitude de s'enivrer) quitta Luzienſteig dans l'intention de délivrer Maienfeld ; les porteurs de maſſues le ſurprirent, ils étendirent 300 Autrichiens ſur le carreau, le crâne briſé, & en ayant reconnu du nombre pluſieurs de la capitulation de Kaſtel, ils les enterrèrent le bras droit hors de terre, trois doigts levés vers le ciel, en ſigne de parjure.

Maienfeld tomba ; on partit alors pour Coire où étoit Baldiron ; il perdit l'appétit, il eſt vrai que dans Coire aſſiégée il y avoit peu de vivres. Baldiron ſe mit à pouſſer des imprécations contre les porteurs de maſſues : « Ce ne ſont pas des hommes, crioit-il, ce ſont des diables ! » Les Autrichiens & les Eſpagnols avoient une terreur

extrême de ces hommes du Prættigau avec leurs casse-têtes ; en revanche, les gens des Grisons disoient : « Le diable est l'exécuteur des hautes-œuvres de Dieu & il nous est venu aider. » Ils faisoient aussi l'éloge de leurs massues en un autre sens en disant : « Plus d'un brave soldat qui par un tour du diable a été gelé, grâce à une bonne volée de bois vert a été dégelé. » Les Espagnols surtout avoient la vie singulièrement dure ; on raconte qu'au siége de Coire un soldat condamné à mort pour un meurtre qu'il avoit commis dans la ville, comme il alloit à la potence, usa du crucifix qu'il tenoit entre ses mains liées pour en frapper rudement à la tête le ministre qui l'accompagnoit ; notre homme hissé au gibet, la corde rompit ; il tomba par terre, le voilà sur ses jambes à courir au loin ; rependu à nouveau, il reçut vingt-quatre coups de mousquet & ne vouloit pas mourir ; ce ne fut qu'avec de grands efforts que le bourreau parvint enfin à l'étrangler.

Au mois de juin 1622 Coire tomba à son tour ; Baldiron se sauva du milieu d'une forêt de massues ensanglantées. La Ligue grise, obligée une seconde fois de se détacher de l'Espagne, jura de nouveau fidélité aux deux autres Ligues. A la fin de juin 1622 il y eut à Coire une diète des trois Ligues, qui durent s'engager à mettre chacune sur pied douze cents hommes pour débarrasser complétement les Grisons des ennemis qui l'occupoient ; Rodolphe de Salis, le frère du chroniqueur, reçut le commandement de toutes ces forces réunies.

Pendant les combats qui s'étoient livrés dans le Prættigau, les habitants des Grisons prétendoient avoir vu trois soleils au ciel, le soleil ordinaire & deux autres ses satellites, ce qui leur étoit un signe infaillible que les trois Ligues alloient de nouveau être unies ; la chose, du reste, s'accomplissoit d'elle-même. Le général en chef chassa complétement les Autrichiens du pays, il les chassa même de la Basse-Engadine ; c'étoit en juillet 1622.

Ici l'on vit de nouveau apparoître Iénatsch qui, ayant su gagner promptement le grade de capitaine dans l'armée de Mannsfeld, revenoit au combat à la tête de cinquante mousquetaires à cheval. La Guerre des massues avoit délivré entièrement les Grisons, à la réserve toutefois de la vallée de Münster & des seigneuries de la Valteline, objets perpétuellement en litige, cause & but du combat. A ce moment les Grisons auroient pu s'en emparer par un coup de main, ils n'auroient eu même pour cela qu'à étendre les bras avec leurs épouvantables massues ; l'effroi étoit partout, bien plus même encore que l'année précédente après le meurtre de Pompée Planta ; mais l'heure de la délivrance finale des Grisons n'avoit pas sonné, & de même qu'après les premiers triomphes & les premiers jours de joie, voici revenir une invasion nouvelle de l'ennemi, malheur pire que le précédent, car il précipita le pays dans un abîme de misères plus grand que l'autre ; des efforts comme ceux de 1622 n'ayant pas

abouti, il sembloit que les ténèbres qui couvroient les Grisons dussent être éternelles & sans compensation.

Le protestantisme terrassé en Bohême fut dans le reste de l'Allemagne vaincu par les troupes sous les ordres de Tilly ; les Etats de Frédéric, ce roi protestant de la Bohême, le Palatinat du Rhin étoient sous le joug du parti catholique & c'est de là que les hordes sauvages de la soldatesque impériale remontèrent le Rhin & se jetèrent sur les Grisons, en juillet 1622. La Basse-Engadine fut la première reprise ; le général Rodolphe de Salis opposa cependant une résistance vigoureuse ; Iénatsch étoit partout, allant de l'Engadine dans les Dix Juridictions, levant des troupes, passant des Grisons en Suisse, tant qu'à la fin il tomba malade de fatigue. Les ennemis victorieux quittèrent l'Engadine pour se jeter sur le Prættigau : « L'archiduc Léopold, disoient les impériaux, nous a donné à chacun une maison ; si nous étions des escargots, nous l'emporterions sur notre dos ; comme nous sommes des soldats, nous y mettons le feu. » C'est ainsi qu'ils avançoient pillant, brûlant, mettant à mort vieillards, femmes, enfants, tous ceux qu'ils ne pouvoient pas emmener avec eux, jetant sur les fumiers des provisions énormes de beurre & de fromage. A Davos, avec le drapeau de Jules II, un cadeau de ce pape aux Grisons, ils se firent des jarretières. Dans le Prættigau, sur les hauteurs d'Aquasana, proche de Raschnals, on en vint, le 5 septembre 1622, à

une bataille décisive. Iénatsch, à la tête des hommes du Prættigau, fit les plus grands efforts; son porte-enseigne Walser tomba à ses côtés; on voyoit ces montagnards, lestes comme des chamois, sauter de rocher en rocher, frappant autour d'eux avec leurs massues; à la fin trente d'entre eux se précipitèrent tête baissée au milieu des ennemis & y périrent jusqu'au dernier. La guerre du Prættigau avoit commencé avec des massues, elle finissoit par des massacres. Maienfeld fut brûlé.

Les ambassadeurs grisons qui s'étoient rendus à Lindau reçurent au nom de la Suisse, du bourgmestre de Zurich Holzhalb, la réponse suivante : « Mes chers amis, en ce qui concerne les secours que nous pourrions vous accorder, n'y comptez pas; pour le moment nous avons assez à faire chez nous. » Plus triste encore que l'année 1621, l'année présente ne laissoit absolument plus de place à l'espérance; il y avoit des soldats de l'Espagne-Autriche jusqu'à Lindau & les Grisons durent se soumettre à la convention humiliante suivante : les Grisons dans leur entier seront ouverts au passage des troupes; ils seront soumis au recrutement, à l'exception des seigneuries de la Valteline; on cédoit aux deux puissances la Basse-Engadine & les Dix Juridictions; Coire & Maienfeld étoient occupées par les troupes de l'Espagne-Autriche.

Les chefs principaux quittèrent les Grisons & s'enfuirent en Suisse, tandis que sur leur patrie

s'abattoient, hélas! toutes les calamités de l'hiver de 1622 à 1623, plus cruel encore que celui de 1621. Le joug que les catholiques faisoient peser sur le pays étoit plus dur encore. L'évêque de Coire reparut le premier avec de très-anciennes prétentions ; il vouloit la restitution de toutes les églises & de tous les couvents depuis 1524, avec la totalité de leurs biens & le dixième en sus, enfin avec une compensation pour tout le temps où l'on n'avoit pas payé les dîmes dans les différentes juridictions. Il étoit soutenu dans ses prétentions par Scapi, le nonce du pape, cet homme si violent & si terrible dans sa colère. Juvalta, qui appartenoit pourtant au parti espagnol, appelle le nonce un âne, & les capucins de la canaille en robes crasseuses ; il rapporte en avoir entendu un soutenir dans un sermon, entre autres choses incroyables, qu'un âne est capable de voler par les airs. Salis, lui, appelle les capucins des loups dévorants. A tant de maux vint s'ajouter la peste qui commençoit par un grand mal de tête ; on la nommoit la maladie hongroise ; trois mille soldats autrichiens en moururent dans l'hiver. Elle n'épargna pas la Suisse & sévit surtout en Thurgovie où elle enleva 34,000 personnes, la moitié de la population, en huit mois. Enfin, à la dévastation des campagnes succéda une disette affreuse, si bien qu'aujourd'hui encore l'hiver de 1623 n'est connu que sous le nom du « grand hiver de la faim. »

Un rayon d'espérance finit cependant par éclairer ce

rer ce ciel ſi ſombre. Faire quelque choſe à eux ſeuls contre l'Eſpagne unie à l'Autriche, c'étoit de la part des Griſons folie ſeulement que d'y penſer; la diſproportion des forces étoit trop grande; la Suiſſe, à cauſe de ſes diviſions confeſſionnelles, refuſoit de venir en aide aux Griſons opprimés; il n'y avoit qu'une ſeule puiſſance capable, ſi elle le vouloit, de tenir tête à l'Eſpagne-Autriche, c'étoit la France, qui en 1623 ſembloit incliner à prendre ce parti. On venoit à la cour de France de mettre de côté des médiocrités comme Ancre & Luynes, & une étoile politique de première grandeur commençoit à briller au ciel; cette étoile, c'étoit Richelieu. Depuis le 26 avril 1624 il étoit entré dans le Conſeil d'Etat qu'il dirigeoit déjà avant par ſon influence; dès lors Richelieu ſe remit à guider le vaiſſeau de l'Etat de la France, ſuivant les grandes maximes politiques qui avoient inſpiré Louis XI & Henri IV, à l'intérieur ménager la puiſſance au roi en anéantiſſant ce qui reſtoit de la féodalité, en général ce qui pouvoit porter ombrage au pouvoir royal, à l'extérieur établir la prédominance de la France par la deſtruction de l'alliance de l'Eſpagne avec l'Autriche.

Juſqu'à Richelieu, le plus grand homme d'Etat peut-être qu'ait jamais eu la France, aucun politique n'avoit vu comme lui la néceſſité de cette politique à double face, ſuivant qu'on avoit à faire à l'intérieur ou à l'extérieur. Auſſi, à peine Richelieu eut-il commencé à décider des deſtinées

de la France, que les proteſtants d'Allemagne, Mannsfeld en particulier, & le Danemark furent vigoureuſement ſoutenus contre l'empereur & le catholiciſme allemand; on tendit la main à la Hollande, à l'Angleterre, à la Hongrie, on ſouleva les Turcs contre l'Autriche. De tous les coins du monde des milliers de bras, mus comme par une force inviſible, s'élevèrent contre les deux puiſſances unies, mais c'étoit ſurtout ſur le petit canton des Griſons ſi cruellement opprimé que ſe fixoit l'œil d'aigle de Richelieu.

A Madrid auſſi bien qu'à Vienne, on ſomma l'Eſpagne & l'Autriche de tenir les articles du traité de Madrid de 1617, de rendre aux Griſons leur indépendance & de leur reſtituer la Valteline; en même temps on invitoit la Suiſſe à ſe joindre à la France dans ſes réclamations en faveur des Griſons; ceci ſe paſſoit en 1623.

Le contre-coup de la politique françoiſe ne ſe fit pas longtemps attendre.

L'Eſpagne & l'Autriche, quelque fortes qu'elles fuſſent, n'étoient pas préparées à répondre à la fois & ſans retard à un pareil déploiement d'influences. Dans leur embarras & pour ſe conſerver la Valteline en paralyſant pendant un temps les efforts de la France, elles eurent recours à la ſeule puiſſance influente parmi les puiſſances catholiques, à la ſeule, ſembloit-il, à laquelle la France n'oſeroit pas toucher : elles s'adreſſèrent au pape Urbain VIII & lui remirent la Valteline; de ce moment des troupes papales occupèrent la vallée.

Les bons catholiques valtelins, ſous la protection de leur père ſpirituel, ſe crurent pour le moins dans le ſein d'Abraham; mais Richelieu ne ſe laiſſa pas tromper, il en reſta à ſon dire : l'exécution du traité de Madrid; ſur quoi, la France ſe mit à faire ſes préparatifs ſans délai.

« Il ſe raſſemble une armée françoiſe en Bourgogne, » tel eſt le bruit qui courut dans les Griſons en 1624, & le bruit étoit fondé. En même temps on vit apparoître à la diète de Soleure, comme ambaſſadeur extraordinaire du roi Louis XIII, François-Annibal d'Eſtrées, marquis de Cœuvres, frère de la belle Gabrielle, les poches largement garnies d'or; ce fut le moment pour Iénatſch de ſe montrer. A Soleure, comme il l'avoit déjà fait à Zurich, il ſe diſtingua parmi les exilés griſons par ſon zèle à ſolliciter le ſecours de la France & à la pouſſer à faire en avant un pas déciſif. Il fut chargé ſpécialement par Cœuvres de lui élaborer un plan d'attaque de la Valteline & de lui remettre ſon travail écrit; il parvint à obtenir de l'ambaſſadeur de France qu'au lieu de deux on levât trois régiments griſons à la ſolde de la France, & il entra avec le grade de capitaine dans le régiment de Rodolphe de Salis.

La Suiſſe réformée ſe leva de nouveau en faveur des Griſons & cette fois plus vigoureuſement même qu'en 1610, parce que la France la ſoutenoit de ſes troupes & de ſon argent. 2000 François ſe joignirent aux 4000 Suiſſes, les hommes des Griſons formoient l'avant-garde. Tous marchèrent

enſemble vers le pays des Griſons, le général de Cœuvres en tête; c'étoit dans l'arrière-automne de 1624. Ce fut pendant une ſombre nuit d'octobre que l'avant-garde traverſa la ſouveraineté catholique de Sargans, les ſoldats allumoient des grands feux pour éclairer leur route, partout derrière eux les catholiques ſonnoient le tocſin. Les hommes des Griſons gagnèrent Ragatz ſans bruit, mais une fois la frontière paſſée, les tambours battirent, les enſeignes déployées flottèrent au vent, le jour parut, un jour de joie & de ſalut pour le pauvre pays des Griſons. Les Autrichiens plièrent bagage en toute hâte, partout le général de Cœuvres étoit reçu par les habitants comme un ange envoyé de Dieu; les pays délivrés étoient dans la joie, les gens du Prættigau ſurtout; hommes & femmes tomboient à genoux en verſant des larmes. Des Griſons on paſſa dans la Valteline; ceci avoit lieu dans l'hiver de 1624 à 1625.

Le pape ne ſe ſeroit jamais attendu à une telle audace de la part des François, vis-à-vis d'un pays dépendant du ſaint-ſiége, & le frère du pape, Charles, dit une lettre de Rome de décembre 1624, « vit entre ſes quatre murailles auſſi tranquillement que ſi le diable ne lui avoit rien pu. » Les choſes marchèrent ſi rapidement qu'un peu de temps après, la conquête de la Valteline & des ſeigneuries fut une choſe accomplie. Les ſoldats papaux fuyoient en déſordre, pendant que leurs chefs, comme le diſoient les ſoldats en ſe lamentant, « ſuoient du ſang, » implorant de Rome d'un ton déſeſpéré un

prompt ſecours. Le commandant papal de Bormio mourut de chagrin. Pour prendre ce château qui s'étoit déjà rendu, Cœuvres y vint de ſa perſonne «comme d'habitude, dit Salis, afin que le chef pût s'attribuer la gloire de la conquête.» Iénatſch particulièrement donna grande beſogne aux papalins dans ces combats. Le château de Chiavenna tint plus longtemps qu'on avoit cru; on n'avoit pour commencer que deux canons de bois cerclés de fer qui ſautèrent au troiſième coup; alors on amena de la bonne artillerie de la Valteline, en franchiſſant les neiges de la Bernina, les lacs gelés de la Haute-Engadine, le long de précipices profonds à vous donner le vertige; les François éclatèrent en imprécations contre les gens des Griſons qui les avoient amenés dans d'auſſi effroyables chemins. Chiavenna tomba, & comme la place qui entoure le château ſe nomme le Paradis, les François diſoient en riant qu'ils avoient chaſſé du Paradis le gouverneur de Dieu. Dans les premiers mois de 1625, la Valteline & ſes dépendances étoient repriſes; auſſi, comme les habitants des Griſons, qui depuis 1620 n'avoient pas remis le pied dans la vallée, leur appartenance, durent trouver le vin de la Valteline bon! Il eſt vrai qu'en revanche ils étoient quelque peu refroidis ſur les qualités angéliques des François: «Un François, diſoient-ils, mange dans un jour autant qu'un habitant des Griſons dans un mois.» On trouvoit que les François aimoient à faire graſſe matinée; quand il y avoit quelque entrepriſe importante, on ne pou-

voit pas venir à bout de les tirer de leurs lits. Ce qui aigrissoit surtout les gens des Grisons, c'étoit de voir les François traiter les papalins avec trop d'égards dans les capitulations. « Tant que nous avons mangé du pain françois, dit Salis, il ne nous est resté qu'à le digérer avec nos peines. »

Cependant Richelieu se tenoit toujours ferme. Le monde s'émerveilloit, de mémoire d'homme la France ne s'étoit montrée ainsi; Urbain VIII, toutefois, loin de s'émerveiller, envoya en hâte son neveu le cardinal Barberini demander au roi de France satisfaction de la prise de la Valteline. Barberini fut reçu avec le plus grand éclat; le duc d'Anjou, frère du roi, lui tint la bride de sa monture, & Louis XIII le reçut absolument comme il auroit reçu un monarque; pendant trois jours de suite il y eut des fêtes, chaque soir Paris fut illuminé! Mais Richelieu ne s'en tint pas moins au traité de Madrid & garda la Valteline. Le cardinal s'en retourna furieux; sur quoi le pape fit sonner l'alarme dans toutes les cours catholiques : « Les catholiques, disoit-il, ne *peuvent* pas être placés sous une autorité protestante. » « Le pape, remarque Juvalta, auroit préféré voir en Valteline le coran ou bien une synagogue. » Aux Suisses catholiques le délégué de Dieu écrivit la lettre d'amour suivante : « *Maudit soit celui qui fera l'œuvre de l'Eternel frauduleusement, & maudit soit celui qui gardera son épée de répandre le sang.* » (Jérémie, XLVIII, 10.) Sur quoi la guerre se ralluma de plus belle en Valteline; elle dura du printemps de 1625 à 1626.

Le combat qui alloit s'engager fut bien autrement grave que l'avoit été la chaſſe qu'on venoit de faire aux papalins. Les Eſpagnols & les Autrichiens apparurent dans les Griſons ſous le commandement de celui qui devoit ſe rendre ſi célèbre comme comte Godefroy de Pappenheim. La lutte engagée, les habitants des Griſons ſe firent remarquer ſurtout par leur adreſſe à lancer le long des flancs des montagnes d'énormes pierres ; c'eſt ainſi qu'ils réuſſirent dans une rencontre à écraſer onze ennemis d'un ſeul coup. Ce fut ici le moment pour Iénatſch de montrer toute ſa bravoure; il ſe battit, diſent les auteurs du temps, comme un lion, mais lors des derniers combats de la Valteline Iénatſch n'étoit plus capitaine dans le régiment de Rodolphe de Salis; ce dernier étant mort & ayant été remplacé par ſon frère Ulyſſe, le chroniqueur, Iénatſch avoit paſſé dans le régiment aux ordres de Ruinelli, qui eut auſſi ſa part de ſanglants triomphes. On raconte que les habitants de Piantido en Valteline ayant refuſé de livrer du foin aux François, dont ils chaſſèrent même les envoyés en ſe moquant d'eux, Ruinelli, ſur un ordre de Cœuvres, paſſa les habitants du village au fil de l'épée & mit le feu aux maiſons; huit hommes & une femme y perdirent la vie.

Dans le régiment de Ruinelli, Iénatſch devint promptement major, puis lieutenant-colonel ; ſes hauts faits en Valteline avoient dû le faire remarquer ; il avoit 30 ans & ce n'étoit que depuis quatre ans qu'il étoit entré dans un ſervice régu-

lier. Cœuvres se maintint en Valteline contre les troupes de Pappenheim de 1625 à 1626, & les Grisons, dont les soldats avoient pour une si bonne part contribué au succès de la lutte, attendoient avec une impatience croissante que la France, suivant les stipulations du traité de Madrid en l'honneur duquel Richelieu venoit de prendre les armes avec tant de chaleur, leur rendît la Valteline & les autres seigneuries, quand tout à coup arriva la nouvelle que la France ayant conclu la paix avec l'Espagne, le 5 mai 1626 les deux puissances avoient signé à Monzone en Aragon un nouveau traité dont la teneur étoit la suivante : « Dans toute la Valteline il n'y aura qu'une seule religion, la religion catholique; les seigneuries se choisiront elles-mêmes leurs autorités, qui seront catholiques, parmi leurs ressortissants ou parmi les catholiques des Grisons, qui les confirmeront; le choix sans cela ne seroit pas moins valable; en retour, la Valteline paiera aux Grisons par an la somme de 25,000 florins, dont les Grisons toutefois ne pourront eux-mêmes poursuivre le recouvrement, ils laisseront ce soin aux rois de France & d'Espagne; le pape occupera la Valteline pour la protéger contre les Grisons.

Ceci n'étoit plus le traité de Madrid, c'étoit une reculade de la part de la France devant l'Espagne-Autriche, car bien que ces deux puissances par le traité de Monzone eussent abandonné un privilége important, le passage pour leurs troupes, en revanche, suivant les idées du temps, elles avoient obtenu

obtenu une compenſation notable, le maintien du pur catholiciſme en Valteline ; le paſſage des troupes, on ne perdoit pas l'eſpoir de le reconquérir un jour quand on auroit éloigné la France du théâtre du combat ; ainſi la France pour un avantage conteſtable abandonnoit à ſon ſort le canton des Griſons ſi vaillamment ſoutenu par Richelieu. D'où venoit cette défaite au milieu même de la victoire ? Le voici :

Les réformés de France, depuis la mort de Henri IV, de plus en plus circonſcrits dans leurs droits par Richelieu qui au dehors favoriſoit de toutes les manières le triomphe de la Réforme, finirent par ſe lever ſous le commandement de leur excellent chef le duc de Rohan ; mais ſi Richelieu combattoit chez l'étranger en faveur de la Réforme, c'étoit par des motifs politiques, parce qu'il déſiroit étendre au dehors l'influence de la France, tandis qu'au dedans il s'efforçoit d'agrandir ſans réſerves la puiſſance royale ; auſſi, craignant l'appui que les réformés du royaume auroient pu recevoir du dehors, Richelieu réſolut de leur enlever toutes les places fortes en leur garantiſſant néanmoins la liberté de leur culte, plan qui n'étoit exécutable qu'en tant que Richelieu auroit au dehors joué avec les puiſſances belligérantes le rôle de généreux ; de là vint que ſes efforts guerriers tout à coup ſe relâchèrent & qu'un beau jour il abandonna les Griſons, leſquels, livrés à eux-mêmes, ne pouvoient faire autre choſe que ſe ſoumettre en ſilence à ce que les contemporains

nomment *l'infâme traité* de Monzone ; n'avoit-on pas dû depuis des années se soumettre sans trop murmurer à des choses pires encore ? L'intervention de Richelieu avoit eu pourtant un résultat heureux, la délivrance des Grisons eux-mêmes, mais depuis Monzone les sujets des Grisons étoient déclarés indépendants, de là une colère sans bornes ; aujourd'hui le malheur ne paroîtroit pas si grand ; au XVII[e] siècle les idées étoient différentes.

Au commencement de 1627 les troupes papales, se fondant sur les stipulations du traité, occupèrent de nouveau la Valteline ; elles poursuivirent même de leurs quolibets les François qui se retiroient ; les papalins leur crioient : «Voici le gouverneur de Dieu qui revient prendre possession du paradis ! » Lors de ce retour des papalins l'on vit arriver, en qualité d'un de leurs capitaines, un nommé Jules Mazarin, le même qui devoit être un jour le successeur de Richelieu sous le nom du cardinal Mazarin. Les François passèrent au mois de mars 1627 la Bernina, plusieurs de leurs hommes eurent dans ce passage les mains & les pieds gelés, 42 y périrent. Les habitants des Grisons disoient : «En 1624, quand ils sont venus, notre hiver leur a été doux & clément, personne d'eux n'a péri ; à présent, parce qu'ils ne nous ont pas rendu la Valteline, notre hiver leur montre sa colère. » Cœuvres, lui, ne périt pas ; au contraire, de retour dans son pays on le fit maréchal, & il est connu dans l'histoire sous le nom du maréchal d'Estrées. Les régiments grisons furent dissous.

Les Grifons demeurèrent dans cet état heureux comparativement à leur condition précédente, jufqu'en 1635, neuf années pendant lefquelles il n'y eut en 1629 qu'un feul orage, mais il fut paffager.

C'eft au moment où nous fommes arrivés que fur le grand théâtre de la guerre en Allemagne apparurent les deux figures impofantes de Wallenftein & de Guftave-Adolphe, lefquelles alloient dominer toutes les autres; c'eft l'époque auffi où la tourmente foufflant avec une violence redoublée, les dernières vagues de la tempête ébranlèrent jufqu'à la Suiffe au fein de fes montagnes; mais, contrafte à remarquer, ce fut auffi là un intervalle de repos pour les Grifons, qui ne reffentirent le contre-coup de la lutte qu'au commencement & à la fin, avant que les plus grandes perfonnalités guerrières euffent paru ou quand elles n'étoient déjà plus fur le théâtre du combat.

Pendant la première partie de cette période d'une tranquillité relative, vient fe placer dans la vie d'Iénatfch un événement bizarre, aventure où il fe trouva compromis malgré lui. C'étoit le 16 mars 1627, on s'occupoit à licencier les régiments grifons à la folde de la France ; trois jours après le départ du maréchal d'Eftrées pour Paris, un mardi, le colonel Ruinelli, le lieutenant-colonel Iénatfch, le capitaine Zeggin, de Bâle, & le capitaine Tifs, étant entrés à cheval dans Coire, fe rendirent à l'auberge du *Sauvage* pour y dîner. Zeggin, de Bâle, avoit renverfé dans la rue un en-

fant avec son cheval, & pendant que nos reîtres étoient à table parut un officier de la justice pour réclamer des dommages & intérêts. Ruinelli & Zeggin reçurent le représentant de la loi avec des injures, en revanche Iénatsch le soutint; alors la colère des deux autres se tourna soudain contre lui. Ruinelli étoit un bon soldat, instruit mais jeune, hargneux & querelleur, surtout quand il avoit bu : « S'il est vraiment un soldat, cria-t-il à Iénatsch, qu'il vienne hors de la porte de la ville & qu'il se défende ! » « Il ne se bat pas contre son colonel, mais contre l'ennemi, » lui répondit Iénatsch. Ruinelli devint de plus en plus pressant, de plus en plus insolent, si bien qu'Iénatsch, pour ne pas paroître un lâche, dut finir par céder.

Ce fut au milieu d'un grand concours de bourgeois qu'on se rendit hors de la porte du côté de Trimmiss. Iénatsch étoit dans un singulier accoutrement. « Il s'étoit, dit son historien, ce jour-là fait couper un cor; aussi avoit-il un pied dans une pantoufle & l'autre pied & l'autre jambe dans une botte qui lui montoit jusqu'à la cuisse. » C'est dans cet équipage qu'il avoit fait le matin son entrée dans la ville. Arrivés devant la porte, Zeggin, de Bâle, tira son grand sabre de miséricorde & fondit sur Iénatsch qui demandoit à se soumettre à l'arbitrage d'un tribunal d'honneur, lequel décideroit s'il avoit offensé son compagnon; mais Zeggin n'ayant voulu entendre à rien, le capitaine Tiss se jeta entre les combattants & força Zeggin à mettre bas son arme. Alors Ruinelli se saisit du

grand ſabre ; Iénatſch lui aſſura n'avoir jamais eu l'intention d'injurier perſonne & lui conſeilla d'attendre au moins que la nuit eût paſſé ſur la querelle ; il eſpéroit que les fumées du vin ſeroient diſſipées. Ruinelli rentra le ſabre dans le fourreau, mais pour l'en reſſortir auſſitôt : « C'eſt le moment, à préſent en garde ou tu n'es qu'un chien, qu'un .... » Iénatſch à ſon tour mit flamberge au vent, Ruinelli frappa d'eſtoc & de taille. Iénatſch au commencement parvint à parer les coups de ſon adverſaire ſans le bleſſer, mais Ruinelli s'étant échauffé, Iénatſch fut forcé d'y aller bon jeu, bon argent. Ruinelli, touché, tomba par terre ; Iénatſch s'arrêta auſſitôt. On tranſporta le bleſſé dans la maiſon Scheerer pour l'y panſer ; il rendit l'âme en arrivant. Le colonel Ruinelli de Baldenſtein étoit le dernier de cette famille noble.

« Iénatſch, dit Salis, vint le ſoir même chez moi dans le Prættigau, où il paſſa la nuit, ſingulièrement affligé de cet événement. » Il alla de là à Davos où la campagne lui avoit fait don de la bourgeoiſie d'honneur ; il s'y rendit auprès de ſa femme & de ſes enfants, vu qu'il avoit épouſé une Anna de Buol. Les héritiers de Ruinelli menacèrent Iénatſch de porter contre lui une plainte pour cauſe de meurtre, ſur quoi il demanda lui-même à être jugé par un tribunal devant lequel il donneroit la preuve qu'il n'avoit fait que ſe défendre. Les juges déclarèrent ſon action « une mort donnée dans des conditions honnêtes, pour laquelle mort ni Iénatſch ni les ſiens ne pourroient

être recherchés.» Mais pour avoir enfreint les lois ſur le duel, il fut condamné à payer à la ville de Coire 300 couronnes (la couronne valant environ 4 francs de notre monnoie), plus, à 100 couronnes de frais de juſtice, à 100 couronnes à payer aux héritiers de Ruinelli dont il étoit tenu d'éviter la rencontre pendant un an ; mais eux recherchèrent Iénatſch afin de ſe venger ſur ſa perſonne, car dans ce temps exiſtoit encore la loi du talion, comme le prouve le jugement contre la famille Meiden.

Iénatſch ſe trouvant quelques mois après l'événement, dans l'été de 1627, aux bains de Fideris, la ſœur de Ruinelli y vint avec ſon mari Stoffel Roſenroll, de Tuſis, accompagné d'un bravo à ſes gages, tous deux bien pourvus de mouſquets. La ſœur de Ruinelli, comme lui tenant de plus près, ſe réſerva d'exercer la première la vengeance ; elle deſcendit à la cuiſine où ſe tenoit Iénatſch en robe de nuit fourrée, vu que le jour tomboit ; les meurtriers avoient choiſi cette heure-là comme la plus favorable pour leur permettre d'échapper. La ſœur de Ruinelli s'élance ſur Iénatſch par derrière, le ſaiſit, le jette par terre en lui criant : « Eſt-ce toi qui as tué mon frère le colonel ? » Elle tire un poignard qu'elle tenoit caché dans ſa poitrine, elle veut frapper Iénatſch qui s'étoit relevé & avoit fait un ſaut en arrière, le poignard lui effleure ſeulement la peau du ventre. Iénatſch court à l'eſcalier où il trouve le bravo de M. Stoffel qui ſort un piſtolet de ſes chauſſes ; le coup

manque ; Stoffel Rofenroll qui fe tenoit auffi embufqué effaie à fon tour de tirer, le piftolet ne part pas; dans fa précipitation, Stoffel avoit oublié de l'armer.

Iénatfch par l'efcalier regagne fa chambre, enfonce fa porte, s'arme d'une arquebufe, fe précipite fur les pas de Stoffel en lui criant : « Tu m'as manqué, eh bien ! moi, je ne te manquerai pas. » Des gens accourus fe jettent entre eux & les féparent. «Iénatfch, dit Salis, boucla fa valife & partit pour Davos. » Iénatfch, par la mort de Ruinelli, avoit foulevé contre lui des inimitiés profondes; aux ennemis qu'il s'étoit faits par le meurtre de Planta & par celui de Capaul, venoient s'ajouter ceux que venoit de lui fufciter la mort de Ruinelli. Fideris vient de nous montrer ce qu'ils furent ; pourtant comme hiftorien nous devons relever la conduite d'Iénatfch ; dans fon duel avec Ruinelli, elle eft remarquable chez un homme doué d'une nature auffi ardente, auffi rancuneufe.

Iénatfch, on le voit, étoit deftiné à ne goûter aucun repos même pendant que les Grifons étoient tranquilles, fon caractère lui commandoit une activité fans bornes, c'étoit une excitation inceffante ; auffi, à peine avoit-il quitté le fervice de France, qu'il entra à celui de Venife & leva dans les Grifons, pour le compte de cette république, un régiment de 12,000 hommes. Venife éleva le ci-devant lieutenant-colonel au rang de colonel ; Iénatfch avoit 32 ans ; il refta, paroît-il, à la folde de la république vénitienne jufqu'en 1630.

Dès 1629 l'orage dont nous avons parlé plus haut étoit venu fondre ſur les Griſons. Wallenſtein, ayant écraſé les proteſtants allemands, les avoit par là réduits à ſubir l'autorité de l'empereur; ſur quoi Ferdinand II promulgua en 1629 ſon fameux édit de reſtitution : 2 archevêchés, 12 évêchés, une foule d'autres fondations, des abbayes, des couvents qui, depuis le traité de Paſſau, avoient par la converſion au proteſtantiſme de leurs détenteurs paſſé en mains proteſtantes, durent faire retour à l'empereur & furent rendus au catholiciſme; c'eſt à cette époque que l'évêque de Bâle eut l'effronterie de réclamer la cathédrale de Bâle que ſes prédéceſſeurs avoient perdue bien avant le traité de Paſſau, & qui leur avoit été en outre payée à beaux deniers comptants. Le proteſtantiſme en 1629 ſe voyoit bien plus profondément abattu par les victoires de Wallenſtein qu'il ne l'avoit été quelques années auparavant par celles de Tilly. Richelieu dans ce temps s'étoit levé pour combattre l'Eſpagne-Autriche; il alloit ſe lever pour la ſeconde fois en 1629.

En briſant par la conquête de la Rochelle la puiſſance du parti réformé, le miniſtre avoit anéanti ce que ne pouvoit ſupporter ſon eſprit hautain, un Etat dans l'Etat; de ce moment il n'y avoit plus en France qu'une religion réformée tolérée, il n'y avoit plus d'organiſation militaire protégeant le parti réformé; le chef du parti de la religion, le duc de Rohan, après ſa défaite s'étoit retiré à Veniſe. La Rochelle tombée au pouvoir

voir de Richelieu en 1628, l'Eſpagne ſi fanatique avoit offert aux réformés françois 600,000 ducats; c'eſt en murmurant que les grands du royaume s'étoient vus contraints de ſervir leur ennemi mortel : « Je crois que nous ſerons aſſez fous pour prendre la Rochelle ! » écrivoit Baſſompierre ; l'eſprit monarchique du ſiècle favoriſoit les plans de Richelieu.

Le miniſtre, dans ſon deſſein d'affoiblir l'Eſpagne & l'Autriche, ne jeta ſes regards ni vers l'Eſt comme en 1629, ni vers l'Allemagne comme en 1624 : il les jeta vers l'Italie. La famille des Gonzague, ducs de Mantoue, s'étoit éteinte en 1628, & l'héritier le plus proche du dernier duc étoit un François, un duc de Nevers ; l'Eſpagne, décidée à ne ſouffrir l'autorité d'aucun François en Italie, s'oppoſa à la priſe de poſſeſſion de cet héritage. Des armées françoiſes entroient en Italie en 1629 pendant que les armées de l'Eſpagne-Autriche, pour ſe rendre en Allemagne, franchiſſoient la Valteline &, afin d'éviter que les Griſons ne ſe remuaſſent à la ſuite de cette rupture du traité de Monzone, les deux puiſſances inondèrent de leurs cohortes la Baſſe-Engadine & les Dix Juridic[illegible]ons ; c'eſt ainſi que les Griſons retombèrent en [illegible]29 dans tout leur ancien malheur ; ce devoit ê[illegible] pour la dernière fois. 40,000 hommes paſſère[illegible]par les Griſons & la Valteline ; Juvalta dit qu[illegible]nt reçu chez lui le comte de Lauenbourg, celu[illegible] lui racontoit le plus ſimplement du monde comm[illegible]t il avoit été fait priſonnier trois fois, ajou-

tant : « Par la raifon que celui qui fe fauve au commencement de la bataille n'eft jamais pris ; ce n'eft que celui qui fe bat vaillamment à qui une chofe pareille arrive. » Les troupes qui occupèrent les Grifons étoient de celles de Wallenftein, lefquelles avoient été annoncées par une lettre du généraliffime de l'empereur & fe trouvoient fous le commandement du comte Collalto. Les Grifons virent paffer les généraux les plus célèbres de la guerre de Trente ans : Octave Piccolomini, dont les troupes dévaftèrent la Valteline, Ifolani avec fes Croates, Terzky ; c'eft ainfi que les Grifons eurent le privilége de voir pendant cette époque malheureufe de 1625 à 1626 les foldats les plus redoutés, ceux de Pappenheim, & de 1629 à 1631 ceux de Wallenftein.

Ce fut en vain que Richelieu chercha à foulever la Suiffe en faveur des Grifons, elle fouffroit trop des maux que lui infligeoit la guerre pour prêter l'oreille même aux follicitations d'un Richelieu ; la Suiffe vivoit dans la crainte de l'édit de reftitution, fans compter d'autres misères, telles que l'affluence des réfugiés allemands (on en comptoit plus de 5000 dans la feule ville de Bâle) & la difette ; des pays ravagés par la guerre ne venoit plus ni blé, ni vin ; la mauvaife monnoie, on l'apportoit en abondance d'Allemagne dans les cantons où les Juifs s'efforçoient de la faire paffer pour du bon argent ; auffi, quand on attrapoit un Juif à faire ce commerce illicite, la mort étoit fa punition, ce qui n'empêchoit pas fes coreligion-

naires de se charger de répandre le butin fait par les soldats. A tant de maux ajoutez encore les bandes de brigands qui fondirent de l'Allemagne sur la Suisse; dans le canton d'Unterwalden, en deux ans on exécuta 120 brigands; dans la petite ville de Bremgarten, en une seule année 236; enfin vint la peste qui sévit avec plus de violence encore en 1629 qu'en 1622 & 1623. A Glaris on enterra 900 personnes; le pasteur de Kirenzen, quand il eut inscrit presque toutes ses ouailles sur le livre des morts, s'y inscrivit lui-même: il étoit mortellement atteint. Dans le canton de Schaffhouse on déposa 1400 couronnes uniquement sur des tombes de jeunes filles; à Berne, l'avoyer d'Erlach vit mourir 9 enfants; les Grisons perdirent 20,000 personnes. Les brigands y pulluloient; l'hôte de Riva, dans la seigneurie de Chiavenna, se tenoit trois bandits à sa solde pour assassiner les voyageurs; on trouva 16 cadavres dans son hôtellerie & plusieurs dans le lac qui est proche; on vit, en outre, arriver des bandes de loups; en deux mois les loups dévorèrent dans la seigneurie de Chiavenna 35 femmes & 2 enfants; on y tua 33 loups.

Mais la Suisse se sentoit avant tout le besoin de réunir la totalité de ses forces pour défendre sa neutralité à la frontière; dès 1615 à 1618, au début de la guerre, elle avoit choisi cette politique de neutralité, salut du peuple helvétique; à mesure que la guerre s'étendit, vint pour la Suisse le temps de l'épreuve à laquelle toutefois le pays ne succomba pas, & c'est là peut-être un des faits

les plus mémorables de ſon hiſtoire que d'avoir vu la Suiſſe défendre ſa neutralité pendant tout le temps de la guerre de Trente ans ; mais pour la défendre efficacement il fallut s'armer, c'eſt ce que comprirent les hommes d'Etat qui guidoient le vaiſſeau de la Confédération. Les choſes en étoient à ce point quand Richelieu vint de nouveau ſolliciter la Suiſſe en faveur des Griſons. La France obtint en 1630 quelques milliers de Suiſſes qui furent pour la plupart employés en Italie où ſe trouvoit dans ce temps tranſporté le principal théâtre de la guerre, & la victoire de Richelieu en Italie, il la dut en grande partie à ces Suiſſes. Lors de la paix de Chieraſco, en avril 1631, la ſucceſſion de Mantoue fut réglée ſuivant les déſirs de la France, mais une victoire plus importante pour Richelieu fut celle qu'il remporta ſur l'empereur dans la diète de Ratisbonne, en juin 1630. Le terrible Wallenſtein fut renvoyé ; derrière les cris de terreur des princes allemands, même des princes catholiques, on diſtinguoit la voix du grand politique françois, & à peine Wallenſtein étoit renvoyé qu'abordoit en Allemagne Guſtave-Adolphe, ce héros du proteſtantiſme, le 4 juillet 1630 ; ici encore l'on ſentoit l'influence de Richelieu.

Il donnoit de ſubſides au roi de Suède par année 300,000 écus. « Voici que nous allons avoir encore un autre ennemi ſur les bras, » diſoit Ferdinand à Tilly à la diète de Ratisbonne en apprenant le débarquement de Guſtave. Le vent qui avoit

ſoufflé juſqu'alors changea ſubitement; la Réformation conſtamment battue en Allemagne & près de ſuccomber alloit ſe relever par de nombreuſes & ſoudaines victoires. Richelieu, qui en 1629 avoit commencé de brandir la grande épée de la France contre l'Eſpagne & l'Autriche, la remit une ſeconde fois dans le fourreau après l'arrivée du roi de Suède; la France ſe retira au ſecond plan. La paix de Chieraſco, en 1631, replaça les Griſons ſur le même pied où ils étoient par le fait du traité de Monzone : les Griſons, c'eſt-à-dire la Baſſe-Engadine & les huit diſtricts des Dix Juridictions étoient débarraſſés de la préſence des impériaux ; la Valteline avoit retrouvé ſon exiſtence propre; le pape, fatigué de tous ces troubles & de toutes ces guerres, avoit renoncé à en être le gardien; depuis le traité de Chieraſco ce furent quelques milliers de régiments à la ſolde de la France, ſous les ordres de Rohan, qui remplacèrent les papalins & défendirent la Valteline contre l'Eſpagne-Autriche. Richelieu, avec une habileté rare, avoit ſu gagner ſon ancien ennemi à ſervir le roi en faveur de la Suiſſe & des Griſons. Rohan arriva de Veniſe à Coire en décembre 1631; puis, quand il eut pris les meſures néceſſaires, il repartit pour Paris cette même année.

Les habitants des Griſons ne furent guère plus contents du ſéjour des François cette fois qu'ils l'avoient été l'autre; ils s'étoient plaints alors de leur gloutonnerie, de leur amour de dormir, ils ſe plaignirent à préſent de leur licence, diſant qu'aucune

femme n'étoit en sûreté avec eux ; les villages, quand ils devoient recevoir des François en logement, s'oppoſoient les armes à la main & ne cédoient qu'à la force. Le colonel Iénatſch, dans les régiments ſoldés par la France, n'eut plus un régiment entier ſous ſes ordres ; il n'eut qu'une compagnie, mais indépendante, une compagnie franche.

Dans ce temps il fut permis aux Griſons de reſpirer, de 1629 à 1631, pendant un entr'acte, s'il eſt permis d'ainſi parler de ce drame terrible ; juſqu'à l'année 1635 les Griſons goûtèrent quelque repos.

Dans les années qui venoient de s'écouler, un ami d'Iénatſch étoit mort de ſa main ; dans celles qui ſuivirent ſon ennemi mortel, Rodolphe de Planta, mourut d'une mort naturelle. La conduite de Planta envers les Griſons, depuis le maſſacre de la Valteline, avoit été inexcuſable ; que dans le commencement il eût regardé pour ſon pays l'alliance avec l'Eſpagne & l'Autriche comme un acte plus ſage que ſe faire de ces deux grandes puiſſances des ennemis, voilà ce que des hommes au ſens droit penſèrent comme lui, entre autres Juvalta ; mais le crime dont on ne lavera jamais la mémoire de Planta fut de nourrir les rancunes de l'Autriche & de l'Eſpagne contre ſa patrie & de les exciter à y commettre des cruautés ; quand elles y firent des invaſions, il marcha un des premiers, & dans la guerre de 1629 il remplit dans la Baſſe-Engadine le rôle d'un commiſſaire autri-

chien, emprifonnant les évangéliques, les livrant à la torture ; ce fut là, du refte, le terme de fes hauts faits & la paix de Chierafco, en 1631, mit fin à fa carrière ; l'Autriche elle-même le repouffa. Il avoit par des prêts fucceffifs avancé à l'archiduc Léopold, réfidant en Tyrol, la fomme de 90,000 florins ; le petit créancier finit par devenir importun à fon puiffant débiteur, fi bien que Planta s'eftima heureux que certains hommes des Grifons qu'il avoit perfécutés, entre autres Ulyffe de Salis, l'hiftorien, l'aidaffent en 1631, grâce à la protection de Rohan, à quitter le Tyrol dont l'habitation lui étoit devenue infupportable, & lui permiffent de fe fixer dans la Baffe-Engadine ; mais là encore le puiffant d'autrefois, aujourd'hui tombé, fe trouva encore plus mal vu que dans le Tyrol où il fe hâta de retourner pour y mourir de chagrin à Méran, dans l'année 1633. Bien que mort d'une mort naturelle, Rodolphe Planta quitta ce monde traître à fon pays, méprifé de tous &, chofe pire, fe méprifant lui-même.

C'eft dans l'intervalle qui fépare 1635 de 1639 que fe terminèrent les combats des Grifons dans le but de reprendre la Valteline; les orages qui éclatèrent dès lors ne furent plus de ceux qui devoient rendre le pays entier malheureux, la guerre alloit fe localifer autour de la vallée & de fes feigneuries, époque où la carrière d'Iénatfch atteignit fon apogée & trouva fon terme. Nous n'avons pas befoin de dire les fentiments de la Suiffe réformée & des Grifons en apprenant les

triomphes de Gustave-Adolphe ; Berne célébra sa victoire sur Tilly par des actions de grâces publiques. Mais alors arriva pour notre patrie un moment de tentation & de péril extrêmes. Gustave-Adolphe ayant fait offrir à la Suisse, par son gentilhomme, le chevalier Rasche, de contracter avec lui une alliance, il ne manqua pas de gens qui pensèrent qu'on devoit s'unir à ce Gédéon de l'Eternel. Des officiers suisses revenus récemment de l'armée de Gustave-Adolphe parloient avec ravissement du héros ; toutefois dans une conférence tenue par les réformés à Königsfelden en Argovie, l'antistès Breitinger de Zurich, l'une des meilleures têtes du parti réformé, déclara nettement qu'une alliance pareille seroit la guerre civile & entraîneroit après elle la dissolution de la Confédération. Rasche n'en porta pas moins l'offre de l'alliance à la diète générale devant laquelle il tint un discours latin où il parla fort éloquemment de l'origine commune des Suédois & des Suisses & de la mission divine de Gustave-Adolphe que Dieu avoit couronné de gloire. Rasche ayant terminé sa harangue, les députés se jetèrent mutuellement des coups d'œil significatifs & menaçants. Zurich & Berne prirent alors la parole pour repousser une alliance de tous points fort honorable, mais contraire aux serments de la fédération suisse; les députés catholiques, au comble de la joie, jurèrent de nouveau à leurs collègues le maintien d'une neutralité qui seule jusque là avoit pu sauver la patrie.

Cependant

Cependant les auxiliaires accouroient en ſi grand nombre ſe ranger ſous les drapeaux de Guſtave-Adolphe, qu'on forma deux régiments ſuiſſes aux ordres des colonels Eſcher de Zurich & Weiſs de Berne, quand ſoudain ſe répandit un deuil immenſe ſur le monde proteſtant : le héros ſuédois venoit de trouver la mort dans les champs de Lutzen ; Wallenſtein, ſon ſombre antagoniſte, reſſorti de ſa retraite à des conditions humiliantes pour l'empereur, avoit pour ſon premier fait d'armes couché à ſes pieds le corps ſanglant du vainqueur. Dieu n'avoit-il pas veillé avec amour ſur la Suiſſe réformée en l'empêchant de ſuccomber à la tentation de cette alliance! Il eſt vrai que depuis ce moment Wallenſtein ne nuiſit plus eſſentiellement au proteſtantiſme, il ne penſa qu'à ſe faire récompenſer par l'empereur & à ſe ſaiſir de la couronne de Bohême, entrepriſe où il trouva la mort, tandis que l'eſprit guerrier de Guſtave continua de vivre dans ſes généraux ; en 1629, après les premières victoires de Wallenſtein, les affaires des proteſtants étoient bien plus déſeſpérées qu'après la mort du roi de Suède ; pour la Suiſſe, toutefois, ce furent de véritables années d'épreuves. Impériaux & Suédois, attirés par le bien-être comparatif dont jouiſſoit notre patrie, la ſerrèrent de plus en plus près. Altringer, général impérial, pilla & brûla dans le Schaffhouſois le village de Beggingen : « L'injuſtice ne ſe fait jamais vieille, » diſoit-on alors ; peu de temps après, Altringer ſe noya à Landshut dans l'Iſar. Les Suédois affoiblis preſ-

ſoient d'autant la Suiſſe réformée de contracter avec eux une alliance, ce qui excitoit à un haut degré la défiance de la Suiſſe catholique, quand voici que le général ſuédois Horn s'enhardit juſqu'à faire paſſer ſon armée par Stein ſur le Rhin, dans ce temps une appartenance de Zurich, & par le canton de Thurgovie pour attaquer Conſtance, ſans que les troupes zuricoiſes, ſous le commandement de Kilian Keſſelring, puſſent empêcher cette violation de la neutralité; ſur quoi les catholiques s'emparèrent de Keſſelring & le mirent à la torture, tant qu'il en reſta impotent; ceci ſe paſſoit de 1633 à 1634. Choſe plus grave encore, dans ſa colère la Suiſſe catholique conclut une alliance avec l'Eſpagne pour lui accorder le paſſage des troupes & la liberté du recrutement; la neutralité ſuiſſe n'étoit plus qu'un vain mot; il ne reſtoit aux proteſtants, pour ſauver leur religion, qu'à ſe jeter dans les bras de la Suède; les ſombres prévisions de Breitinger menaçoient de devenir une réalité, la guerre civile éclatoit, le ſol de la patrie alloit être envahi par les armées étrangères, quand tout à coup la grande défaite des Suédois à Nordlingen, en ſeptembre 1634, ſauva la Suiſſe.

L'heure déciſive pour Richelieu venoit de ſonner; deux fois il avoit reculé; il ſe leva pour la troiſième fois, plus puiſſant que jamais, & pour ne plus reculer. Après la bataille de Nordlingen, il conclut ouvertement une alliance avec les proteſtants allemands & avec les Suédois. Ainſi, en

dépit de l'alliance de la Suiſſe catholique avec l'Eſpagne, la Réforme étoit ſauvée pour nos pères ſur notre ſol.

Le duc de Rohan reçut à la fin de 1634 l'ordre de Richelieu de ſe rendre en grande hâte dans les Griſons & d'avoir à y déployer tous ſes talents. La campagne de 1635 a créé à Rohan, comme capitaine, une réputation immortelle. Il étoit un ami de la guerre & un ennemi de tous les plaiſirs qui auroient pu l'en diſtraire; capable de travailler 40 heures de ſuite, à côté de cela ſingulièrement affable dans ſes manières, les gens des Griſons le nommoient le bon duc de Rohan. Il paroît qu'il étoit chauve, ce qui faiſoit dire à ſes ennemis qu'en cela peu ſemblable à la fortune, on ne pouvoit pas même le prendre par le toupet. Ce fut un véritable tour de force que la manière dont Rohan, au commencement d'avril 1635, réuſſit à conduire une armée françoiſe forte de 5000 hommes, à l'eſcamoter, pour ainſi parler, de l'Alſace par Bâle au travers des cantons de Berne, d'Argovie, de Zurich & de St-Gall juſque dans les Griſons, ſans que les cantons catholiques l'appriſſent & euſſent le temps de ſe mettre en poſition de l'empêcher. Rohan étoit déjà dans la Valteline qu'on ne ſavoit pas encore comment il avoit fait pour y arriver! Rohan ſe hâta de faire une déclaration, diſant qu'il étoit venu pour rendre la Valteline & ſes ſeigneuries aux Griſons, mais ayant ſoin d'ajouter qu'il agiſſoit en ſon nom particulier & qu'il ne prenoit d'engagement ni

pour le roi, ni pour Richelieu. Rohan prit position à Tirano, au centre de la Valteline, afin de tenir en échec à la fois les Autrichiens & les Espagnols qui le menaçoient du Tyrol & du lac de Côme, avec deux armées du double plus fortes que la sienne; il vouloit pouvoir se jeter sur l'une ou sur l'autre si le besoin s'en faisoit sentir. Rohan, on le comprend, outre les troupes françoises qu'il avoit amenées, avoit aussi sous ses ordres des hommes des Grisons & plus de mille Suisses réformés. Le colonel Iénatsch, à la tête de sa compagnie franche, recevant la paie de la France, fut employé d'abord au nord-est, contre le Tyrol & contre Bormio, puis, en mai, contre la Basse-Engadine, ayant la mission d'observer les Autrichiens. Iénatsch se montra ingénieur habile; ayant fait élever près de Süss de forts retranchements, il alla sous un feu violent de mousqueterie incendier le pont de St-Martin qui sépare la Suisse du Tyrol; on raconte même qu'un des hommes d'Iénatsch eut assez d'audace pour traverser le pont sur une poutre demeurée seule afin de porter la flamme jusque sur l'autre côté de la rivière. Quoi qu'il en soit, les dispositions habiles d'Iénatsch arrêtèrent les impériaux; sur quoi, le colonel Wolkenstein ne put s'empêcher, de la rive tyrolienne, de lui crier avec colère : «Va, l'un des deux saura bien retrouver l'autre.» Rohan, ayant appris à connoître l'activité d'Iénatsch, le nomma colonel d'un régiment qu'il fit lever & organiser par lui & qu'il destina à garder la Basse-Engadine;

ceci ſe paſſoit en juin 1635. Mais les Autrichiens firent irruption dans la Valteline par un autre chemin, par la vallée de Münſter ; comme dans les guerres précédentes, ils commirent des cruautés affreuſes. La plus terrible étoit la torture nouvelle impoſée par les Suédois, que pour cette raiſon on avoit baptiſée le coup du Suédois : aux malheureux payſans on ingurgitoit de l'eau juſqu'à ce qu'ils euſſent découvert à leurs bourreaux le lieu où ils avoient caché leur argent. A meſure que la guerre ſe prolongeoit, les ſoldats devenoient de plus en plus féroces ; les Eſpagnols même demeurèrent plus humains dans leurs brutalités, ſe contentant, ſuivant un chroniqueur, de faire aux gens des Griſons, à l'inſtar de Méphiſtophélès, un geſte malſéant.

Rohan tint à Zuz, dans la Haute-Engadine, un conſeil de guerre auquel aſſiſta Iénatſch & où, contre l'opinion d'autres colonels, il inſiſta ſur la néceſſité d'attaquer, & d'attaquer ſans délai. Rohan, à ce moment, adreſſa à ſes troupes une courte harangue comparable aux plus belles des Romains: « Nous avons paſſé, leur dit-il, des lieux preſque inacceſſibles pour venir dans cette vallée ; nous y ſommes enfermés de tous côtés. Voilà l'armée impériale qui ſe met en bataille devant nous ; les Griſons ſont derrière qui n'attendent que l'événement de cette journée pour nous charger ſi nous tournons le dos. Les Valtelins ne ſont pas moins diſpoſés à achever ce qui reſtera de nous. De penſer à la retraite, vous n'avez qu'à lever les yeux

pour en voir l'impoſſibilité ; ce ne ſont, de tous côtés, que précipices inſurmontables, de ſorte que notre ſalut dépend de notre ſeul courage. Pour Dieu ! mes amis, tandis que les armes de notre roi triomphent partout avec tant d'éclat, ne ſouffrons pas qu'elles périſſent entre nos mains ; faiſons, par une généreuſe réſolution, que ce petit vallon, preſque inconnu au monde, devienne conſidérable à la poſtérité, & ſoit aujourd'hui le théâtre de notre gloire. » Sur quoi Rohan, ayant Iénatſch à ſes côtés, s'élança ſur les Autrichiens commandés par le comte de Fernamond, & les battit une première fois dans le Val Livigno, dans la ſeigneurie de Bormio, une ſeconde fois à Mazzo, bourg de la Haute-Engadine, en juillet 1635 : à un coup de trompette, ſignal convenu avec le duc de Rohan, Iénatſch s'étant jeté impétueuſement ſur l'ennemi, contribua pour une bonne part à la victoire.

Les Eſpagnols qui ſe trouvoient dans la partie occidentale de la Baſſe-Engadine, ſous le commandement du comte Serbelloni, auroient dû venir à Mazzo au ſecours des Autrichiens ; mais la lettre de Ferdinand à Serbelloni ne donnoit à celui-ci que le titre d'*Illuſtriſſime* au lieu du titre d'*Excellence ;* le fier Caſtillan ne daigna pas même ouvrir la lettre, & en apprenant la défaite du comte allemand, ne laiſſa pas que de ſe frotter les mains. L'Allemand ne tarda pas à trouver une occaſion de rendre à l'Eſpagnol la monnoie de ſa pièce, car Rohan, après la bataille de Mazzo, ayant

paſſé ſubitement en Valteline, en chaſſa les Eſpagnols preſque ſans combat, puis ſe retira à Tirano. Les Autrichiens & les Eſpagnols revinrent en octobre avec des forces plus grandes; ſur quoi Rohan s'étant porté au nord-eſt à l'encontre des Autrichiens, les battit pour la troiſième fois, le 31 octobre, à Val-Fræle; ce fut dans cette affaire qu'Iénatſch cueillit ſes plus brillants lauriers, & Rohan, dans ſon rapport au Conſeil des Griſons, loua la valeur du colonel Iénatſch & de ſes capitaines, donnant aux hommes de ſon régiment des éloges plus qu'à aucune autre troupe griſonne.

Ce devoit être là auſſi la plus belle victoire de Rohan : « Nous n'avons pas, écrit-il à Ulyſſe de Salis, l'hiſtorien, nommé par Rohan au commandement de la ſeigneurie de Chiavenna, nous n'avons pas perdu 6 hommes & l'ennemi a 1500 morts. » Rohan redeſcendant rapidement la Valteline ſe porta à Morbegno, ſur les Eſpagnols qui, cette fois, étoient ſi menaçants que Rohan (& cette circonſtance ne ſe repréſenta plus) crut devoir faire mettre ſon armée genou en terre avant la bataille : « Ils invoquèrent à genoux, dit Sprecher, la protection du Tout-Puiſſant; Philippe Druſe, l'aumônier de Rohan, récita la prière aux proteſtants, pendant que Céſar, le grand-aumônier des catholiques, les exhortoit au nom de Dieu & les béniſſoit en faiſant le ſigne de la croix. » Les Eſpagnols furent battus à Morbegno comme les Autrichiens l'avoient été à Val-Fræle; Serbelloni échappa à grand'peine, enveloppé

dans une méchante robe à capuchon; il avoit une balle dans le bras & un coup de lance à la hanche. On ne nomme pas Iénatſch dans ce combat. Les Autrichiens repouſſés du Tyrol, les Eſpagnols refoulés juſqu'à Milan, la Valteline tout entière au pouvoir de Rohan, de toutes parts retentit dans la vallée le chant ambroſien *Te Deum laudamus ;* le colonel des impériaux Spagna, fait priſonnier, écrivoit après la bataille de Morbegno à Fernamond : « Cette année l'air de la Valteline ne convient pas mieux aux Eſpagnols qu'aux Allemands. » Mais, à ces jours de victoire, alloient ſuccéder pour Rohan des temps ſingulièrement difficiles.

Les habitants, ſe fondant ſur les promeſſes formelles de Rohan avant la guerre, réclamèrent de la France la Valteline comme leur propriété ; ils avoient, diſoient-ils, dans toutes les occaſions & particulièrement dans celle-ci, aidé de toutes leurs forces à reconquérir la vallée. Rohan répondit : « Ceci regarde le roi. » Ce qu'il n'avoit pas oſé dire avant la guerre, de peur de décourager les Griſons, il l'avouoit à préſent ouvertement. Mais Rohan ſavoit bien ce que vouloient le roi & Richelieu : ils auroient, étant ſurtout alors en guerre ouverte depuis 1634 avec l'Eſpagne & l'Autriche, volontiers rendu aux Griſons leurs pays ſujets, mais à la condition d'y mettre un corps françois pour garder les paſſages de la Valteline juſqu'à la concluſion de la paix.

Rohan, le tout premier, auroit donné les mains à cet

à cet arrangement, ſeulement la France, par des motifs religieux, n'avoit pas le moyen d'agir ſi librement. Les ſecours qu'elle accordoit aux proteſtants allemands étoient exploités contre elle avec une ardeur extrême par l'Eſpagne & par l'Autriche ; ces puiſſances ne ceſſoient d'accuſer ceux qui gouvernoient la France d'héréſie, & ces accuſations répétées auroient pu finir par ſoulever contre le roi ſes propres ſujets. En outre, Richelieu ne vouloit pas offenſer le pape davantage, car il prévoyoit qu'il auroit beſoin de ſon intervention à Milan. Enfin, ſi la France rendoit ſans condition aux Griſons réformés la Valteline qu'on avoit ſi heureuſement tirée des griffes de l'héréſie, la catholicité & le pape lui-même tomberoient dans le diſcrédit de l'Europe. C'eſt pourquoi la France, qui penſoit ne pas avoir à redouter grand'choſe du petit canton des Griſons, aima mieux faire le bon apôtre devant l'Europe, auprès des puiſſances, que de remplir ſes engagements, & déclara qu'elle ne donneroit la Valteline aux Griſons qu'aux conditions ſtipulées dans les traités de Monzone & de Chieraſko. C'étoit en termes plus clairs dire que les Griſons ne recouvreroient pas la Valteline. Rohan, afin de s'éviter le déſagrément d'un refus, avoit préalablement mis la reſponſabilité de la choſe ſur le dos du roi ; chargé par ſa cour de dorer de ſon mieux la pilule aux Griſons, il ne devoit pour le moment pas parler du traité de Monzone, mais en propoſer un nou-

veau qui de fait en feroit à peu près l'équivalent.

Pour venir à bout d'une affaire auffi délicate, de beaucoup plus difficile à mener à bien que la conquête de la Valteline, Rohan chercha des yeux un homme capable de manier des têtes dures comme celles des hommes des Grifons, & fon choix tomba fur le colonel Iénatfch qui, dans la guerre de la Valteline, venoit de lui rendre les fervices les plus fignalés. Iénatfch, & Rohan le vit bien vite, tenoit dans fa main les perfonnages les plus influents du pays ; mais ici Rohan fe trompa complétement, fon choix étoit le pire qu'il pût faire, car depuis des années déjà Iénatfch avoit fecrètement abandonné la politique de la France pour fe tourner du côté de l'Efpagne-Autriche. Ici peut-être commence le moment le plus important de la vie de l'ancien pafteur grifon ; examinons d'abord quelles étoient les caufes qui pouvoient avoir motivé chez Iénatfch ce changement de front.

Dès après le traité de Monzone, en 1626 & 1627, Iénatfch & d'autres (Iénatfch étoit perfonnellement à la tête de l'entreprife) avoient commencé à traiter avec l'Efpagne-Autriche; même en 1630, temps de calme pour les Grifons, Iénatfch, au fervice de la république de Venife, ayant été furpris à entretenir des relations fecrètes avec l'envoyé de l'Empire, fut appréhendé au corps & mis en prifon; il y demeura cinq mois & ce fut le maréchal d'Eftrées, ci-devant général

de Cœuvres, qui ayant appris à connoître Iénatſch dans la guerre de la Valteline, le fit délivrer des cachots de Veniſe. En 1632, Rohan, lors de ſon premier ſéjour dans les Griſons, s'aperçut lui auſſi après la paix de Chieraſco des menées d'Iénatſch. En 1634, Iénatſch négocia à Milan avec quelques-uns des principaux aſſaſſins valtelins. Même pendant cette dernière guerre de 1635, ſi glorieuſe pour lui, Iénatſch étoit en relations conſtantes avec les généraux ennemis, juſqu'au point, dit Rohan, que pendant toute la guerre c'étoit Iénatſch qui rapportoit les événements les plus ſecrets & recevoit les réponſes. Les François remarquèrent cette conduite plus qu'ils ne l'avoient fait encore, ſi bien que le général Landé, un vieux roué, en dépit des précautions dont s'entouroit Iénatſch, mettoit le duc de Rohan au courant de toutes ces bottes ſecrètes.

Enfin Iénatſch, dont les relations avec l'Eſpagne & l'Autriche augmentoient ſans ceſſe, afin d'inſpirer aux deux puiſſances une confiance plus abſolue, ſe convertit au catholiciſme en 1635. Que la converſion d'Iénatſch n'ait pas été ſincère, il n'eſt pas beſoin de le demander ; ce qui achève du reſte de le prouver, c'eſt que ſa femme & ſes enfants reſtèrent proteſtants ; en outre, dans la Baſſe-Engadine, où parmi 3000 réformés on ne comptoit que 40 catholiques & où les capucins continuoient à jouer un rôle ſi blâmable, Iénatſch, avec le conſentement de l'Autriche, fit plus pour les réformés que n'auroit jamais fait aucun paſteur évangélique.

Quels étoient les motifs d'Iénatſch pour tenir une conduite ſi étrange, que de jeter le parti réformé extrême dans les bras de l'Eſpagne-Autriche ? Voici, ſuivant nous, quels ils durent être. Dès après le traité de Monzone, le regard pénétrant & rapide d'Iénatſch ne tarda pas à voir clairement que jamais les Griſons ne rentreroient de par le fait de la France dans la poſſeſſion de la Valteline ; Chieraſko lui montra la juſteſſe de ſon jugement, & Iénatſch, en 1635, après les promeſſes de Rohan & leur abandon, acheva de pénétrer complétement les plans de la France. Iénatſch, en 1620, fauteur principal de la politique des Griſons, chef du parti réformé après le maſſacre de la Valteline, étoit l'un des plus ardents parmi ceux qui déſiroient reconquérir cette province à tout prix, même en omettant le côté religieux de la queſtion. La choſe ne pouvant s'obtenir par le moyen de la France, Iénatſch ſe tourna vers les deux puiſſances qui, elles, ayant fait l'expérience qu'il ne leur étoit pas poſſible de conquérir ſur les Griſons le paſſage qu'elles convoitoient, voulurent eſſayer de le gagner par accommodement.

La reſtitution pleine & entière de la Valteline aux Griſons, tel fut le prix du traité auquel l'Eſpagne & l'Autriche conſentirent ; on dit même qu'Iénatſch dans ſon eſprit étoit allé plus loin encore : il avoit reconnu que la France n'étant pas capable de conſerver la Valteline, il y auroit, ſi l'on en obtenoit la reſtitution par cette

voie, moins de troubles à redouter pour les Grifons de la part des deux puiffances, fes voifines, que dans l'autre cas. Le changement de politique d'Iénatfch ne fut donc pas un acte d'entraînement fpontané, ce fut un acte de mûre réflexion; la politique de l'homme fait condamnoit de tous points celle du jeune homme. Le fage Juvalta dit : « Si l'on avoit fuivi cette politique depuis le commencement, il n'y auroit point eu de maffacre dans la Valteline avec les vingt-deux années de mifère qui le fuivirent. O Dieu, que tes décrets font myftérieux, quelles ténèbres entourent les confeils des hommes & que notre vue eft courte quand elle regarde l'avenir. »

Voilà, fuivant nous, ce qu'on peut induire des motifs de la converfion d'Iénatfch ; patriotiques, ils étoient plutôt honorables ; peu compris par fes contemporains, ils furent appréciés plus juftement par fes defcendants, mais nous devons ajouter que jamais Iénatfch ne fit rien uniquement par patriotifme ; dans le parti qu'il venoit de prendre il comptoit retrouver amplement fon compte. « La Valteline ou on ne l'aura jamais, ne ceffoit-on de répéter autour d'Iénatfch; tout à préfent ou la ruine! »

La France, aux fix régiments grifons payés par elle, devoit fept mois de folde, un million de livres; les François eux-mêmes étoient dans une pofition guère meilleure; quelques foldats voulant fe payer tentèrent de piller la caiffe, on les prit, on les pendit; toutes les fupplications de Rohan à la cour pour

obtenir de l'argent & des conditions plus acceptables en faveur de la Valteline ne furent point écoutées ; qu'on se représente ce que devoit être la position des officiers grisons : suivant la coutume suisse observée dans les capitulations avec les pays étrangers, la fortune de l'officier répondoit de la paie du soldat, si bien que Rohan dut écrire à sa cour : « Les officiers confédérés sont ruinés. » Le goût des richesses, propres à lui faire mener une vie de voluptés, étoit avec l'amour de la gloire les deux passions se partageant l'âme d'Iénatsch, & voici qu'ayant atteint à force d'efforts & au péril de ses jours le but suprême de ses désirs, il se voyoit soldat glorieux, criblé de dettes & obligé de se retirer. Plus qu'à tout autre, cette perspective dut être insupportable à Iénatsch.

A ce moment l'or de l'Espagne & de l'Autriche parut sur le théâtre des événements & fit son effet. On sait comment ces deux puissances offrirent à Ulysse de Salis, le partisan de la France, 12,000 ducats qu'il refusa; la même offre dut être faite à Iénatsch, mais lui ne la refusa pas. « Les Espagnols sèment l'or à pleines mains, » disoit Rohan ; là-dessus plaintes naïves du débiteur d'un million de livres à l'endroit de ses créanciers fraudés & malheureux. D'autres distinctions auroient pu venir trouver Iénatsch & de ces distinctions faites pour flatter son ambition ; le colonel Salis, l'historien, avoit reçu du roi une lettre pleine de compliments, où l'on louoit ses hauts faits, plus une chaîne d'or ; deux lieutenants-colonels eurent

chacun une médaille avec le portrait du roi ; Iénatſch, lui, n'eut rien qu'une lettre du roi, où le monarque cite aſſez honorablement la conduite du colonel griſon.

Ainſi Iénatſch avoit lieu de ſe dire froiſſé par la France dans ſes ſentiments de patriote autant que léſé dans ſa fortune & déçu dans ſon ambition; en revanche, l'Eſpagne & l'Autriche lui préſentoient les plus belles eſpérances, ſi bien que le bourreau de Tuſis alloit devenir celui qui mettroit ſous voiles le navire de l'Etat pour le faire aborder au port des deux puiſſances unies ; « tous les autres, dit Salis, n'étoient que les matelots, mais Iénatſch étoit le pilote. » Rohan à ce ſujet dit : « Le ſeul Griſon capable de mener une telle affaire étoit le colonel George Iénatſch. » Les Planta eux-mêmes, s'ils avoient été encore en vie, malgré tout leur zèle pour l'Eſpagne, auroient été comme ardeur dépaſſés encore par Iénatſch.

Rohan raconte comment Iénatſch travailla ſes ſoldats griſons en faveur de l'Eſpagne, leur alléguant tous les motifs qui l'avoient décidé lui-même : l'impoſſibilité de recouvrer la Valteline par l'entremiſe de la France, en revanche la facilité d'y parvenir par le moyen de l'Autriche & de l'Eſpagne, leur montrant, dans le cas même où les Griſons retrouveroient la poſſeſſion de la Valteline, l'inſécurité du pays, & dans le cas contraire ſa ſécurité complète. Aux officiers il repréſenta leur pauvreté due à la France en regard des emplois & des richeſſes qui les attendoient, même

en Italie, avec l'Efpagne & l'Autriche, fi bien qu'ils feroient libres alors de glofer des Salis qui fe pavanoient en parlant de la protection de la France & en France fe faifoient paffer pour des princes. Il leurra les marchands de l'efpoir de voir leurs affaires augmenter rapidement, fi bien que les paffages des Grifons dameroient bientôt le pion au Saint-Gothard ; enfin il affura aux miniftres qu'on réintroduiroit facilement la religion réformée dans la Valteline, l'Efpagne & l'Autriche n'éprouvant pas plus de fcrupules fur ce point que la France à foutenir les proteftants en Allemagne ; au peuple des communes il repréfenta ce que feroit l'afferviffement des Grifons fous le joug de la France, leur montrant que les François tenoient toutes les places fortes, non-feulement dans les feigneuries, mais dans les Ligues, que les gens des Grifons, fous ce régime, étoient en un pire état que des efclaves, & que tant que les François feroient leurs maîtres, ils ne cefferoient pas d'être la rifée de tous leurs voifins.

C'eft ainfi qu'Iénatfch avoit pour chacun un mot en faveur de l'Efpagne-Autriche, mot qu'il appuyoit, s'il le falloit, d'efpèces fonnantes. Mais ce qu'il recommandoit par-deffus tout, c'étoit de faire hâte & de ne fe pas laiffer furprendre par la conclufion de la paix après cette guerre générale; il eft vrai qu'alors, difoit-il, on feroit débarraffé des François fans courir de grands dangers, mais auffi l'Efpagne & l'Autriche ne rendroient plus la Valteline que fuivant leur bon plaifir, &

maîtreffes

maîtresses de la position, elles imposeroient des conditions d'autant plus dures. C'est ainsi qu'Iénatsch ne cessoit de persuader son monde.

Les plus difficiles à entraîner furent les ministres, bien qu'à leur endroit Iénatsch se donnât une peine infinie ; ils connaissoient de longue date leur influence sur la population, & la tolérance de l'Espagne & de l'Autriche dans la Valteline ne leur sourioit guère ; selon eux aussi, les deux puissances unies n'étoient pas de celles qu'on gagne si aisément ; aussi beaucoup parmi les réformés ne se fioient pas à toutes ces belles paroles, parce que leurs pasteurs ne s'y fioient pas non plus.

Salis, dans cette occasion, reproche aux Grisons, c'est-à-dire à Iénatsch & à sa bande, une ingratitude noire envers la France ; les Grisons, il faut le dire, ne devoient pas grand'chose à leur grande protectrice en ce qui regardoit la Valteline, mais ils lui devoient beaucoup pour les avoir délivrés dès 1624 de la dure occupation de l'Espagne-Autriche. Que la France, dans cette occasion, eût agi dans son intérêt personnel plutôt que par grandeur d'âme & par générosité, ceci ne regardoit pas les Grisons qui recueilloient les fruits d'un bienfait, & la maxime de nos jours que « la reconnoissance est un vain mot absent du dictionnaire de la politique » est radicalement fausse ; les peuples comme les individus, selon nous, sont tenus à la reconnoissance. Toutefois ce ne fut que depuis 1635 que l'on se rendit bien compte du

but de la France qui, évidemment, ne vouloit garder la Valteline & les Grisons jusqu'à la conclusion de la paix que pour ne pas être troublée dans la possession des seigneuries; dès lors, elle n'avoit fait que se substituer à la position arbitraire & violente de l'Espagne & de l'Autriche. Il est vrai que le joug de la France paroissoit peut-être un peu moins lourd que les chaînes des puissances unies, mais en fin de compte être pillés par des brigands autrichiens & espagnols ou tondus par des courtisans françois, pour les pauvres habitants des Grisons revenoit à peu près au même; dès lors, où pouvoit résider la reconnoissance? en tout cas, il n'en étoit plus question, mais l'air étoit trouble & il se préparoit de grands événements.

Iénatsch, ici homme d'Etat plutôt que militaire, venoit de comprendre quelle étoit la meilleure politique à suivre pour son pays, & cette voie une fois entrevue, il alloit s'y maintenir avec énergie. Si c'étoit là un premier pas important, ce qui restoit à faire l'étoit bien plus encore. Les François devoient être éconduits du pays doucement, assez doucement même pour que les deux autres puissances n'eussent pas la tentation d'entrer après eux; en évitant ainsi que les Grisons devinssent le théâtre de nouveaux combats, ils ne seroient pas privés du seul avantage réel pour eux de rester les maîtres de la situation. Pour arriver à une telle fin, Iénatsch eut plus que jamais besoin d'user de toutes les ressources de son esprit &

d'unir la rufe de l'homme d'Etat à la froide intrépidité du foldat. Il eft vrai que les fautes nombreufes que commit la France, en particulier la bienveillance que ne ceffa d'éprouver Rohan pour les Grifons, lui vinrent merveilleufement en aide. Rohan ne voyoit qu'avec douleur le traitement que fa cour faifoit fubir à ce pays foible & n'accompliffoit les ordres qu'il recevoit qu'à regret & mollement; de là fon imprévoyance à déjouer les intrigues qui alloient l'enlacer.

Ce fut Iénatfch que choifit Rohan pour l'aider à gagner les Grifons au vieux traité de Monzone, & ce choix feul montre à quel point l'efprit de Rohan devoit être troublé. Les François avoient déjà découvert au temps du maréchal d'Eftrée les menées d'Iénatfch en 1630 à Venife; Rohan lui-même, en 1632 & en 1635, en fut quelque chofe, mais à en croire fes Mémoires jamais il ne fe douta de toute la vérité; Iénatfch même, avec la rufe la plus confommée, parvint à perfuader à Rohan que les bruits que l'on avoit fait courir fur lui n'étoient que des calomnies inventées & répandues par fes ennemis pour le perdre. Rohan fut d'autant plus difpofé à ajouter foi à ces paroles, qu'il avoit été témoin de la vaillance irréfiftible déployée par Iénatfch fur le champ de bataille. Rohan n'imaginoit pas que fi Iénatfch s'étoit comporté fi bravement, c'eft que dans fon idée l'abaiffement de l'Efpagne & de l'Autriche leur feroit prêter plus facilement l'oreille à tous fes plans. En attendant, Iénatfch fembloit fervir Rohan à

merveille & rempliſſoit complétement ſon attente. En janvier 1636, Rohan raſſembla autour de lui quelques membres de la diète à Chiavenna; là ces Meſſieurs « ſuèrent » (c'eſt l'expreſſion de Sprecher) à qui mieux mieux ſur la rédaction du nouveau traité & accouchèrent d'un projet, lequel devoit être ſoumis ſans retard aux communes; l'on peut croire qu'Iénatſch, bien qu'il ne fît pas partie de la diète, influa ſur les députés; on parle de lui comme s'étant donné du mouvement pour faire accepter le projet par les communes.

En avril 1636, les députés des communes ſe réunirent en aſſemblée générale à Tuſis, & Iénatſch s'agita plus encore, répandant même de l'argent françois parmi les députés ſcandaliſés qu'on leur ſoumît un projet pareil, qu'ils finirent par accepter à une majorité douteuſe. On ajouta la clauſe que le roi de France étoit tenu d'accepter le traité ſans qu'il y fût rien changé; au cas où l'on viendroit à y introduire la moindre clauſe nouvelle plaçant les Griſons plus déſavorablement, les Griſons ne ſe croiroient plus tenus à rien. De fait, le traité étoit bien aſſez mauvais comme cela, car à peine différoit-il de celui de Monzone. Dans la Valteline, une ſeule religion reconnue, la religion catholique, la juſtice étoit aux mains des Valtelins, qui auroient à payer 25,000 florins par an aux Griſons, la défenſe de la Valteline remiſe, comme après Chierasko, à des troupes griſonnes ſoldées par la France. Voilà ce qu'avoient gagné les Griſons; le traité ne s'appela

plus le traité de Monzone ; il prit nom : les articles de Chiavenna & de Tufis. Rohan étoit enchanté qu'ils euffent été acceptés ; peut-être éprouvoit-il quelques regrets à caufe des Grifons, mais il fe voyoit déjà montant de plus en plus dans la faveur de fon roi ; fa confiance dans Iénatfch alloit croiffant.

Forcer l'adoption des articles Chiavenna-Tufis, fut de la part d'Iénatfch un coup de maître ; il eft vrai que, dans les Grifons, ceux qui n'étoient pas initiés au but de ces menées fecrètes durent ouvrir de grands yeux en voyant des démarches pareilles de la part de cet homme en faveur de la France ; depuis un certain temps ils n'y étoient plus accoutumés, mais les habitants des Grifons n'ayant pas tardé à éprouver que la France ne fe faifoit aucun fcrupule de les maltraiter, l'irritation en devint générale. L'Efpagne & l'Autriche, d'autre part, quand elles apprirent qu'un traité fi dur avoit pu fe conclure entre la France & les Grifons, penfèrent qu'il étoit temps pour elles de mettre en avant leurs demandes & de les formuler d'une manière plus affurée ; elles infiftèrent plus que jamais fur la reftitution de la Valteline, ce qui ne fit qu'augmenter la colère qu'on éprouvoit contre la France. Iénatfch, on le voit, venoit de faire un pas important vers fon but qui étoit d'effrayer les François & de les chaffer du pays pour le rapprocher de l'Efpagne-Autriche ; auffi fe vantoit-il de l'activité qu'il avoit déployée ; les Grifons n'étoient pas liés par le traité qui auroit dû être

intégralement ratifié par le roi; on avoit de plus, comme autre moyen échappatoire, la majorité douteuse en faveur de l'adoption des articles Chiavenna-Tusis.

Les choses se présentoient sous un aspect si favorable qu'Iénatsch & ses partisans résolurent de passer de l'intrigue à l'action. Dans l'été de 1636, les colonels des six régiments grisons à la solde de la France se réunirent à différentes reprises; le colonel de Salis, l'historien, en sa qualité d'ami constant de la France, ne fut pas du nombre; ils se réunirent, entre autres fois, le 1er octobre 1636 à Silva plana, dans la Haute-Engadine, & y jurèrent la main levée de quitter le service de la France & de passer au service de l'Autriche, si la France ne leur payoit pas la solde qui leur étoit due, & si elle ne donnoit pas satisfaction à leur pays en ce qui regardoit la Valteline. Lasnier, le payeur françois dans les Grisons, leur avoit compté 33,000 livres à la place du million qu'on leur devoit, somme insuffisante à satisfaire leurs besoins les plus pressants dans les premiers moments; les officiers furent excités de plus en plus à soutenir leurs réclamations par le bruit qui se répandit de la maladie de Rohan. Les colonels tinrent leur serment: Iénatsch, à la tête de son régiment, conduisit les autres officiers, qui tous quittèrent la frontière du Tyrol, où ils étoient en observation, pour se retirer dans l'intérieur du pays, dans le Domletsch; de Tusis ils vinrent camper autour de Coire le 1er octobre 1636. C'est ainsi que le

ſoulèvement contre les François commença par les militaires, les colonels donnant l'exemple ; il eſt vrai que la France, en leur refuſant leur ſolde, leur fournit des raiſons valables.

Le bruit de la maladie de Rohan dans la Valteline étoit fondé : au mois d'août il avoit été ſaiſi d'une fièvre violente, laquelle s'étoit, dit le capitaine dans ſes Mémoires, transformée en une léthargie profonde ; dix jours le patient demeura ſans reprendre la parole, les médecins avoient perdu toute eſpérance & déjà l'on faiſoit venir de Brixen, en Vénétie, des épices pour embaumer le corps. L'armée françoiſe étoit inconſolable & Eſpagnols & Autrichiens louoient à l'envi ſi bien Rohan que, par là, l'on pouvoit connoître tout ce qu'il valoit. Rohan étoit tombé malade de chagrin ; ſa joie de l'acceptation des articles, troublée il eſt vrai par la pitié qu'il avoit des Griſons, ne tarda pas à ſe changer en une affliction véritable quand il vit le mécontentement de la population & l'agitation des colonels à la ſuite des refus obſtinés de la cour de faire droit à ſes demandes ; la cour de France trouvoit même que le traité ſouſcrit n'étoit encore que trop favorable aux Griſons ; le pays ſe révoltoit & Rohan, qui avoit fait tant de choſes ſi glorieuſes, étoit lâchement abandonné ; tous ces ſoucis rongeurs l'accablèrent juſqu'à la mort : « Un bonheur pour lui, dit ſon ami Salis, ſi ce pauvre duc avoit pu paſſer au ſommeil éternel. » Cependant Rohan ſe remit &, à peine rendu à la vie, apprit le mouvement

qui venoit d'éclater le 1er octobre 1636. Le duc, malade encore, partit auſſitôt en litière de la Valteline pour Coire, mais il ne pouvoit ſe hâter guère, & Rohan envoya Laſnier en avant pour tâcher de calmer les colonels & les engager à retourner prendre leurs poſtes; mais Laſnier, fanfaron de ſa nature, traita les colonels comme auroit pu le faire un proconſul, dit un chroniqueur: « Vous ne voulez pas retourner à vos poſtes, eh bien, nous occuperons Coire, nous vous accompagnerons à la potence pour vous envoyer en paradis & je ſerai un des premiers à vous paſſer ſur le ventre. » De ce moment, les colonels briſèrent dans leur cœur à tout jamais avec la France, les ſoldats de même, l'irritation dans le peuple croiſſoit ſans ceſſe.

Les hiſtoriens griſons & Rohan lui-même mettent en grande partie la cauſe de ce changement de l'eſprit public ſur Laſnier; le fait eſt qu'Iénatſch avec ſon régiment occupa les portes de Coire pour prévenir un coup de main de la part des François. Tel étoit l'état des choſes quand Rohan arriva devant la ville dans ſa litière, le 11 octobre 1636, & la préſence des troupes griſonnes devant Coire en fut aſſez pour lui faire comprendre ce qui ſe paſſoit. Les paroles gracieuſes de Rohan & 130,000 livres qu'il diſtribua entre les colonels réparèrent en partie le mal qu'avoit fait Laſnier. Les colonels prirent l'argent & promirent de retourner à leurs poſtes, ſachant bien, à part un, qu'ils n'en feroient rien. Rohan ne vouloit pas croire

croire encore à une rupture ouverte des Grisons avec la France & prenoit ce qui venoit de se passer le 1er octobre pour une simple mutinerie de soldats pour cause de défaut de solde, & voyant les troubles apaisés en apparence, il s'emporta en reproches contre Lasnier; celui-ci nia avoir tenu des propos insultants aux colonels : « Il ment ! » lui répondit Rohan avec colère ; des paroles on en vint aux coups, les assistants se jetèrent entre deux; peu de temps après, Lasnier, à la demande du duc de Rohan, fut rappelé en France.

L'espérance que venoit de concevoir Rohan d'avoir regagné à sa cause les colonels grisons dut lui donner un instant de joie, le dernier pendant le reste de son séjour aux Grisons, car voici que le coup fatal l'attendoit. Richelieu qui, par les raisons que nous savons, tenoit à se maintenir en bons termes avec le pape, avoit montré le nouveau traité concernant la Valteline, conclu par l'entremise de Rohan, au tout-puissant capucin le Père Joseph & à Bologneto, nonce à la cour de France, & ce dernier trouvant la convention trop favorable aux Grisons réformés, la jeta par terre avec dépit en disant : « *E trattato d'un eretico in favore di eretici*, c'est le traité d'un hérétique en faveur d'autres hérétiques. » On sait que Rohan étoit huguenot, & le Père Joseph, qui visoit à obtenir du pape le chapeau de cardinal, ne manqua pas de faire chorus avec le nonce. C'est ainsi qu'au bout de plusieurs mois on renvoya à

Rohan le traité entièrement modifié : les Grifons évangéliques n'avoient pas la permiffion de féjourner plus de deux mois par an dans la Valteline, où la plupart poffédoient de grands biens, & la livraifon des 25,000 florins, tribut des Valtelins, étoit entourée de claufes telles qu'à peine de l'argent les Grifons devoient-ils entendre autre chofe que le fon.

Rohan, prévoyant autour de lui la tempête la plus affreufe, héfita à mettre au jour ces conditions nouvelles, jufqu'à ce que, preffé par fon entourage françois, il fe décida à faire ce qui étoit la volonté du roi; mais auparavant il communiqua le traité dans fon nouvel état à Iénatfch, fon confident, afin de juger fur lui de l'impreffion & de lui demander confeil; le fecret, comme on le penfe, ne fut pas longtemps gardé; Iénatfch dans fon for intérieur ne manqua pas de jubiler, le moment décifif approchoit, « Iénatfch & les Grifons avec lui, fuivant l'expreffion de Salis, alloient franchir le Rubicon. »

Iénatfch courut aux chefs de l'Etat qui demandèrent à Rohan les conditions qu'impofoit le gouvernement françois; dès lors tout le monde les fut, les colonels les premiers, après eux la diète qui fe réunit fort nombreufe à Ilanz. A la fin d'octobre 1636, tous les chefs de l'Etat & tous les militaires grifons fe déclarèrent dégagés du traité Chiavenna-Tufis, tous, difoient-ils, remplis de crainte que la cour de France ne l'acceptât intégralement. Maintenant à Rohan de fe tirer de

là : Restitution pleine & entière de la Valteline, comme on l'avoit demandé au début des négociations & la fin de la guerre.

Rohan conjura les Grisons, leur garantissant d'obtenir du roi de France, sous bref délai, l'acceptation des articles Chiavenna-Tusis; on refusa d'ajouter foi à sa promesse; on étoit trop content, du reste, d'être débarrassé de la responsabilité d'un traité pareil.

Que les choses avoient un bien autre aspect en 1636 qu'en 1635, où l'on se seroit contenté de ce qu'on offroit, mais dans ce temps Iénatsch n'avoit pas encore réussi à faire prédominer sa politique nouvelle, tandis qu'aujourd'hui, grâce à la conduite maladroite de la France, cette politique étoit devenue l'ancre de salut du pays. La diète d'Ilanz envoya Iénatsch & deux autres députés à Inspruck, avec la mission connue de négocier avec l'Autriche au sujet des huit Juridictions, de la Basse-Engadine & des affaires catholiques, avec la mission secrète de traiter avec l'Espagne & l'Autriche au sujet de l'expulsion des François & de la restitution de la Valteline. Rohan s'aperçut cependant à la fin qu'il se tramoit quelque chose, mais il avoit dans Iénatsch, l'ouvrier le plus actif de cette négociation, une confiance si absolue qu'il appuya même sa mission à Inspruck, d'autant plus qu'Iénatsch lui promit de le tenir au courant de ce qui s'y passeroit, & c'est là le fait qui montre le mieux à quel point Iénatsch étoit passé maître en dissimulation. Rohan, croyant Iénatsch

complétement gagné à ses intérêts, se flattoit encore de parvenir à apaiser la tempête qui le menaçoit s'il obtenoit du roi qu'il confirmât intégralement les articles Chiavenna-Tusis. Iénatsch & ceux qui l'accompagnèrent à Inspruck demeurèrent absents trois mois, jusqu'en février 1637, mais pour rencontrer ceux avec qui il leur importoit de traiter, Espagnols & Autrichiens, ils allèrent jusqu'à Cologne sur le Rhin. Le rôle des Grisons en vue de l'expulsion des François, les secours à fournir par l'Espagne & l'Autriche, les conditions auxquelles auroit lieu la restitution de la Valteline, on traita toutes ces questions dans les conférences d'Inspruck, c'est Rohan qui le dit. Les troupes grisonnes devoient être sous des chefs grisons, recevoir leur serment de fidélité, nommer leurs officiers; l'Espagne & l'Autriche, depuis le 1er novembre 1636, se chargeoient de la solde, & l'on donna immédiatement à Iénatsch une somme à distribuer comme à compte ; en ce qui concernoit les secours du dehors, les généraux espagnols & autrichiens, notamment Gallas, n'avoient qu'à s'en tenir aux demandes & aux indications d'Iénatsch. On voit que dans les mains de cet homme venoient d'être remis le sort des François dans les Grisons & le sort de son pays.

Iénatsch revint chez lui de la meilleure humeur au commencement de février 1637 & comme il passoit par le village de Villisur, les paysans lui ayant demandé où en étoient les négociations, il répondit : « Chassez seulement les François &

nous aurons un bon traité. » Tel fut le fruit de la diète d'Ilanz, en 1636. De même qu'à la suite de la présentation des articles Chiavenna-Tusis, les colonels avoient rompu avec la France, de même le fit le gouvernement avec Richelieu quand il eut refusé de ratifier les articles. Au commencement de 1637 les Grisons tout entiers étoient en rupture avec la France, & si la bombe n'avoit pas encore éclaté ouvertement, le secret du complot étoit celui de tout le monde; Rohan seul ne se doutoit de rien. Ses officiers, entre autres Lecques, un maréchal-de camp, son plus vaillant soldat, qui pour lors commandoit en Valteline, pressoient Rohan de venir les y rejoindre afin de se garantir d'un coup de main; mais Rohan regardoit sa présence à Coire comme nécessaire, croyant ainsi contribuer à calmer les esprits; c'étoit ce que lui persuadoit Iénatsch, & quand on avertit Rohan de se défier de ces flatteries dangereuses, il répondit d'un ton de colère : « Est-ce qu'on me croit homme à se laisser passer la plume par le bec? »

Au commencement de février 1637, Iénatsch rapporta sans se gêner à la diète de Coire, au sujet des négociations avec l'Autriche, concernant les huit Juridictions & la Basse-Engadine, puis communiqua, non pas officiellement mais confidentiellement, aux différents membres de la diète la partie importante de la tractation secrète. Quelques députés s'étant permis de douter de la sincérité des promesses des deux puissances en ce qui touchoit la Valteline, Iénatsch sut les rassurer :

« Les envoyés grifons, leur dit-il, font parvenus à fe faire donner des engagements écrits, fignés de l'empereur & du gouverneur de Milan. » De fait il produifit les documents; il eft vrai d'ajouter que les Efpagnols avoient demandé qu'on commençât par chaffer les François, avant qu'eux s'engageaffent à rien, fur quoi les envoyés grifons leur avoient répondu : « Dans ce cas, il en fera des Grifons comme des moutons de la fable qui, ayant réfolu de faire alliance avec les loups, furent fommés par eux d'avoir d'abord à éloigner les chiens! » Nous verrons plus tard qu'il ne manqua guère que les Grifons euffent le fort des moutons de la fable.

Iénatfch fe rendit auprès de Rohan afin, fuivant fa promeffe, de le renfeigner fur ce qui s'étoit paffé à Infpruck; il étoit néceffaire d'entretenir Rohan dans une fécurité trompeufe jufqu'à ce que les Grifons euffent achevé leurs préparatifs militaires, & jufqu'à ce que l'Efpagne & l'Autriche fuffent prêtes à leur venir en aide. Iénatfch dit au duc de Rohan : « Oui, on m'a fait des propofitions, mais ce n'étoient que des paroles en l'air; les gens des Grifons, au dire des Efpagnols, auroient dû enlever aux François un fort qu'ils tiennent, après quoi on feroit entré en négociations, ce que les gens des Grifons ont refufé de la façon la plus nette; ah! mais, c'eft qu'auffi ce font des têtes bien fières & bien carrées que celles de ces Efpagnols & de ces Autrichiens! » Iénatfch même, fachant que la fécurité de Rohan dépen-

doit de la confiance qu'il plaçoit en lui, alla jufqu'à dévoiler certaines intrigues fecrètes de l'Efpagnol Serbelloni, tandisque dans ce moment-là même lénatfch négocioit avec lui. Toutefois la Néméfis ne tarda pas à faire juftice d'une perfidie pareille. Rohan eut vent de ces menées avec Serbelloni; un chirurgien du colonel Salis, l'ami des François, nommé Scandolera, s'étant rendu en février 1637 à Padoue pour y pratiquer fon art, trouva en paffant à Milan, à l'hôtel des Trois-rois, un Grifon du nom de Schenardi, qui le prenant pour un ennemi des François lui montra des lettres d'lénatfch à Serbelloni; au même inftant un valet de Serbelloni entra porteur de lettres de ce dernier à lénatfch; Schenardi raconta au médecin comment depuis longtemps il fervoit d'intermédiaire entre lénatfch & Serbelloni, & le médecin auffi bien que le domeftique fe vantèrent que bientôt il n'y auroit plus un feul François dans les Grifons. Scandolera manda ces chofes à Salis & Salis les communiqua à Rohan. Rohan mit alors lénatfch fur la fellette, comme du refte il l'avoit fait déjà fouvent, dans des occafions pareilles, lui montrant une gazette qu'il venoit de recevoir de Milan, laquelle contenoit tout le traité d'Infpruck. lénatfch déclara, comme il l'avoit fait précédemment, que ce n'étoit là qu'une férie de faux bruits, répandus à deffein par les Efpagnols pour le rendre, lui lénatfch, fufpect au duc de Rohan, & qu'on favoit bien que Scandolera étudioit à Padoue aux frais des Efpagnols.

Rohan parut satisfait de ces explications, pourtant la pilule étoit plus difficile à digérer que jamais, & il ne laissa pas que de rester dans l'esprit du duc quelque chose d'obscur au sujet de ce qu'il venoit d'entendre ; néanmoins il ne changea rien à sa conduite & continua à demeurer à Coire. Rohan ne pouvoit se faire à l'idée que les Grisons, qu'Iénatsch, abandonnant la vieille politique réformée, iroient se jeter ainsi tête baissée dans les bras de leurs deux ennemis mortels ; on négocioit, on tergiversoit, c'est ce que voyoit Rohan, mais il croyoit que ce n'étoit que pour obtenir de la France des conditions meilleures; aussi l'amabilité de Rohan en étoit-elle d'autant plus grande ; il espéroit, à force de séductions, gagner des points sur l'ennemi. Iénatsch, d'autre part, effrayé de la confiance si facile de Rohan, il l'avoua plus tard, ne savoit s'il devoit se fier à lui & se sentoit pressé de frapper le grand coup, ce qui devoit avoir lieu juste un mois après, en mars 1637.

Pour faire réussir un plan comme celui qu'avoit conçu Iénatsch, il falloit avant tout une grande promptitude dans l'exécution, secondement une concentration énergique de tous les pouvoirs en une seule main sûre, les lenteurs des corps gouvernants n'inspirant dans un cas pareil qu'une confiance médiocre. Trente des plus considérés parmi les citoyens grisons se réunirent, Iénatsch étoit le plus éminent par ses talents, & nous avons lieu de croire qu'il fut le fondateur de cette ligue ennemie de la France, laquelle en se réunissant en

février

février 1637 ſe donna pour miſſion de venir de toutes ſes forces au ſecours de la patrie gravement menacée. Dans les délibérations on prit l'engagement de ſe ſoumettre humblement aux déciſions de la majorité, celui qui s'y refuſeroit devoit être de par l'aſſociation même puni de mort. Chacun jura de ſe ſoumettre. On écrivit le règlement qui prit le nom de *lettre de la Chaîne*, vu que tous les membres de la ligue ſe déclarèrent inſéparables comme les anneaux d'une même chaîne ; ils prirent auſſi le nom des *Aréopagites*, parce qu'ils ſe raſſembloient plutôt la nuit, mais on les nommoit généralement les conjurés. Ils n'avoient pas de lieu fixe de réunion, allant tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. On ſe rappelle comment Iénatſch, au début de ſa carrière politique, après le maſſacre de la Valteline, s'étant trouvé placé à la tête de l'Aſſociation des cœurs généreux pour combattre l'Eſpagne & l'Autriche, Pompée Planta tomba leur victime; proche de ſa fin, Iénatſch ſe retrouvoit le chef de la *Chaîne* dirigée entièrement contre la France, cette fois c'étoit Rohan qui alloit être le premier ſacrifié, mais à cette différence près qu'aucun ſang ne devoit être répandu.

La tâche des conjurés fut de préparer les troupes griſonnes à ſe tenir prêtes & au premier ſignal à venir ſe ſaiſir de Rohan à Coire, on en inſtruiroit auſſitôt les généraux eſpagnols & autrichiens qui à la première nouvelle marcheroient de Milan & du Tyrol ſur la frontière griſonne. Par l'arreſtation

de Rohan, ſon armée de la Valteline étoit privée de ſon chef, jetée dans le trouble & l'inaction; par le mouvement des troupes des deux puiſſances, la poſition des troupes de Rohan en Valteline devenoit intenable ; il ne reſtoit plus aux François de ſalut que dans la retraite ; en ce qui concernoit le but principal, on recouvroit la Valteline, car on tenoit en poche les promeſſes écrites de l'Eſpagne & de l'Autriche.

Le 10 mars 1637 fut jour de diète, la dernière avant le moment déciſif ; comme à Ilanz, en octobre 1636, on y redemanda la reſtitution complète de la Valteline, nommant par avance neuf commiſſaires déſignés pour en prendre poſſeſſion; Iénatſch étoit du nombre ; il déclara à Rohan que pas plus tard que le 1er mai 1537 il falloit que le roi de France eût ſatisfait à toutes les demandes des Griſons. Alors Rohan commença à concevoir de l'inquiétude ; à voir le ſérieux que mettoient les Griſons dans leurs demandes, il finit par craindre qu'ils ne négociaſſent avec l'ennemi ; abandonnant tout à coup ſes prétentions aux articles Chiavenna-Tuſis, il envoya en toute hâte ſon ſecrétaire Prioleau à Paris, porteur des demandes de la diète, laquelle, on le voit, avoit été entièrement dirigée par les conjurés, qui avoient même tenu une aſſemblée préalable le 6 mars. Le réſultat de la conférence fut non pas d'exiger une reſtitution immédiate de la Valteline, vu les promeſſes de l'Eſpagne & de l'Autriche, mais d'endormir ſi poſſible Rohan juſqu'au 1er mai ; qu'il arrivât

de Paris une acceptation ou un refus, on auroit le temps de ſe préparer.

Les choſes cependant marchèrent d'un pas encore plus rapide, les limiers eſpagnols éventèrent à la onzième heure les plans de Richelieu & prévirent qu'il finiroit par céder d'une façon pour leur gouvernement fort intempeſtive; c'eſt pourquoi les Eſpagnols preſſèrent pour qu'on en arrivât à un dénouement. Les conjurés, d'autre part, craignoient les miniſtres & leur influence ſur la population; à moitié gagnés ſeulement en faveur de l'Eſpagne-Autriche, ils auroient pu finir par ſe rattacher complétement à la France. Les conjurés donc s'étant entendus avec les Eſpagnols, on réſolut de frapper le grand coup le 19 mars 1637.

Auſſitôt après la diète du 10 mars, les chefs des trois Ligues, appartenant tous au parti des conjurés ou aux plus hautes autorités du pays, firent un appel aux communes, invoquant les raiſons que l'on fait contre la France en faveur de l'Eſpagne-Autriche : « Communes des trois Ligues, leur diſoient-ils, prenez les armes & levez-vous; formez le landſturm; au nom du Seigneur, raſſemblez-vous à Zizers, près de Coire, le 20 mars ! » Le landſturm devoit ſoutenir les troupes au moment où l'on ſe ſaiſiroit de Rohan à Coire & où l'on occuperoit la barrière du Rhin, poſte qu'il falloit avoir en ſa poſſeſſion pour être aſſuré de la perſonne du duc. Cette barrière ſituée entre Maienfeld & Luzienſteig à deux lieues au nord de Coire,

ſur la frontière des Griſons du côté de l'Autriche, à l'endroit où le Rhin ſort du territoire ſuiſſe, étoit un retranchement élevé, de 1632 à 1635, par les François & à leurs frais, comprenant un carré d'environ 600 pieds. Il y avoit là-dedans 200 François & 1000 Zurichois à leur ſolde. Si les Griſons ne tenoient pas le retranchement, rien de plus facile à Rohan que de s'enfuir de Coire ou d'être délivré par la troupe campée dans le retranchement. On confectionna à Coire des échelles pour monter à l'aſſaut de la barrière, & M. de Saint-Simon, qui la commandoit, fut invité pour le 19 mars, à Coire, à un repas, afin de l'éloigner de ſon poſte, mais ceci manqua, M. de Saint-Simon étant indiſpoſé.

Ainſi tout étoit prêt & le temps auſſi preſſoit grandement. Le 18 mars, un aſtrologue à Coire prophétiſa qu'il alloit y avoir une trahiſon. Le 19 mars étoit un jeudi, jour de prêche; le miniſtre Saluz fit un ſermon à Coire ſur le verſet 14, chapitre 26 de Saint-Mathieu : « Alors l'un des douze, appelé Judas Iſcariot, s'en alla vers les principaux ſacrificateurs, » preuve de ce qu'étoit l'opinion de la plupart des miniſtres. Rohan apprit par des eſpions qu'on fabriquoit des échelles pour monter à l'aſſaut, & des bouchers venus de la campagne donnèrent la nouvelle qu'on ſe préparoit à s'emparer de la barrière du Rhin. Rohan alors monta à cheval (c'étoit le 19 mars) pour ſe rendre au retranchement & en renforcer la garde ; malgré tous les avertiſſements qu'il avoit reçus, ſon inquié-

tude n'étoit pas grande ; depuis longtemps il avoit été accoutumé à ce qu'on répandît des bruits alarmants ; & s'il s'attendoit à une levée de boucliers, c'étoit plutôt pour le premier mai, jour où la diète devoit ſe raſſembler. Il revenoit fort tranquillement à Coire, « ſa courſe, dit Salis, ayant été une jolie promenade à cheval, par un beau jour de printemps ; mais en paſſant à Malans, ce qui l'attendoit étoit un coup de foudre au milieu d'un ciel ſerein. »

Les colonels, à la tête de leurs régiments, avoient le 19 mars quitté leurs quartiers dans le Domleſchg, pour ſe rendre à Coire, où ils entourèrent la maiſon de Rohan. Un de ſes valets parvint à s'échapper & courut à bride abattue vers la barrière du Rhin ; il rencontra ſon maître ſur le chemin & lui raconta ce qui ſe paſſoit ; mais voici que parurent preſque auſſitôt les drapeaux des ſoldats griſons qui, n'ayant pas trouvé Rohan à Coire, avoient continué leur marche ; ils étoient alors devant Malans. Le duc, à cette vue, retourne ſur ſes pas, rentre en toute hâte dans la barrière du Rhin, envoie un courrier à Zurich, demandant un renfort de 1200 hommes, puis immédiatement après un ſecond courrier à Soleure, à l'ambaſſadeur de France pour qu'il informe à Paris la cour de ce qui ſe paſſe. Un enſeigne qui accompagnoit Rohan, demeuré à quelques pas en arrière du duc, occupé à compter le nombre des troupes griſonnes, eſt fait priſonnier. Les Griſons, avec le premier landſturm, étoient au nombre de

3300 hommes. Ils mirent le ſiége devant la barrière du Rhin, & pendant les premiers jours, ce qu'il reſtoit de landſturm diſponible, vint ſe joindre aux aſſiégeants ; tous les hommes des Griſons étoient ſous les armes. Les chefs des trois Ligues, préſents devant la barrière du Rhin, firent prêter à la troupe un ſerment ſolennel & nommèrent Iénatſch général en chef des trois Ligues, haute dignité militaire qui avoit été momentanément le partage de Rodolphe de Salis; nous croyons toutefois qu'ici le commandement ne devoit être que temporaire, juſqu'à ce que la barrière priſe, les François chaſſés du pays, le danger fût conjuré. Les chefs griſons écrivirent auſſitôt au colonel Schmid de Zurich, qui ſe trouvoit en dedans de la barrière du Rhin, de ſe garder d'aucune hoſtilité contre eux; puis ils écrivirent à Zurich même, afin que de là il obtînt la certitude que ſes hommes n'entreprendroient rien; les Griſons reçurent une réponſe favorable; dès l'année 1636, non-ſeulement Zurich, mais Berne avoient conſeillé aux Griſons par-deſſous main de faire valoir leurs droits ſur la Valteline, ſans s'inquiéter des promeſſes de la France, ces deux cantons craignant que l'homogénéité du pays des Ligues menacée, l'exemple ne devînt contagieux & créât un précédent fâcheux dans l'eſprit de leurs propres ſujets. Les Autrichiens s'avancèrent juſqu'au Luzienſteig, les Eſpagnols juſqu'au fort de Fuentes, les uns & les autres avec un nombre de troupes conſidérable. La joie du gouvernement de

Milan, quand il apprit le ſoulèvement des Griſons, fut ſi grande qu'à peine en vouloit-il croire ſes oreilles. Les Eſpagnols envoyèrent à Iénatſch, pour ſes troupes, 20,000 florins & 10 charges de poudre. La nouvelle de l'empriſonnement de Rohan dans la barrière du Rhin frappa (c'eſt Rohan qui le dit) « ſon armée en Valteline comme un coup de tonnerre; ils perdirent tous la tête, ſans chef, de qui recevoir des ordres, aucun officier n'oſa prendre ſur lui d'agir; à tous manquoit l'autorité ſur les troupes, ils ne pouvoient non plus délivrer le duc, vu que les Eſpagnols, ſous Serbelloni, auroient, de Fuentes, du coup envahi la Valteline. » Les François, dans la Valteline, étoient au nombre d'environ 5000.

Le mouvement avoit réuſſi, car que Rohan eût échappé de Coire, la choſe devenoit inſignifiante, les François ſe trouvant paralyſés dans leurs efforts; une retraite prompte pouvoit ſeule les ſauver, c'étoit là l'important. Rohan vit immédiatement ce qu'étoit ſa poſition; c'eſt pourquoi dès le 26 mars 1637, huit jours après le ſoulèvement, un jeudi, il demanda à avoir une entrevue avec les envoyés de la Confédération qui venoient d'arriver; elle eut lieu en raſe campagne, en avant de la barrière du Rhin; voici ce qui y fut convenu: « Du 20 avril au 5 mai, les François évacueront les Griſons. Le 5 mai, la Valteline ſera remiſe aux Griſons. La barrière du Rhin ſera évacuée ſans aucun retard par les François & remiſe avant le 5 mai aux troupes de Zurich; le 5 mai, les Griſons

en prendront possession comme du reste du pays. Rohan se rendra, sous la garde du gouvernement des Grisons, à Coire, où il demeurera en ôtage jusqu'à ce que la convention ait été exécutée dans son entier, quand bien même il arriveroit contre-ordre de la cour. » Rohan s'attendoit à ce qu'on accepteroit à Paris ce qu'on ne pouvoit pas éviter, c'est dans ce sens qu'il envoya un courrier; la retraite des François, pour laisser à la réponse de Paris le temps d'arriver, ne devoit pas avoir lieu avant le 20 avril; depuis la diète du 10 mars c'étoit le troisième courrier & les messages étoient de pires en pires.

Les 200 François sortirent de la barrière du Rhin pour rentrer sur le sol suisse; Rohan lui-même se rendit à Coire accompagné du régiment d'Iénatsch, le 27 mars, un jour après la conclusion de la convention. Les Grisons avoient obtenu encore cette concession-là ; les Espagnols demandoient qu'on leur livrât Rohan, afin, disoient-ils, de le tenir sous meilleure garde & de lui ôter toute possibilité de courir en Valteline; mais quelque spécieuses que fussent leurs promesses, les Espagnols donnant même à entendre qu'ils raseroient la forteresse de Fuentes, les autorités des Grisons ne purent se décider à exposer le duc de Rohan à de véritables périls, vu qu'on connoissoit ses talents & qu'on savoit la terreur qu'il inspiroit aux Espagnols & aux Autrichiens. La proposition fut repoussée, seulement depuis ce moment

Rohan

Rohan fut ſurveillé de plus près, ſa demeure étant conſtamment entourée d'eſpions.

Rohan dut attendre environ quinze jours, ſur quoi arriva la réponſe de ſa cour. Quand, après la diète du 10 mars, ſon ſecrétaire Prioleau ſe préſenta avec les demandes des Griſons : « Reſtitution complète de la Valteline, armiſtice juſqu'au 1er mai, la choſe, dit Rohan, fit ſur la cour une impreſſion profonde. » On réſolut de laiſſer dormir les articles Chiavenna-Tuſis & de reſtituer complétement la Valteline, à l'exception cependant de ce qui regardoit la confeſſion évangélique, & de donner à Prioleau 800,000 livres pour ſolder les troupes griſonnes. Prioleau n'étoit pas encore parti que le ſecond meſſage de Rohan apporta la nouvelle du ſoulèvement du 10 mars & de la poſition déſeſpérée de l'armée; ceci, dit Rohan, « confondit la cour au plus haut degré; auſſi, relativement à la confeſſion évangélique, l'on réſolut de faire les mêmes promeſſes que l'Eſpagne & l'Autriche & ſi la choſe ne ſervoit plus à rien, le duc, d'accord en cela avec les Griſons, devoit ramener l'armée en France, à travers la Suiſſe. » Après l'arrivée du troiſième meſſager, on répondit : « La France en reſte aux réſolutions qu'elle a priſes; de plus, elle bâtira à ſes frais une égliſe aux évangéliques à Chiavenna, ſeulement point d'alliance des Griſons avec l'Eſpagne & l'Autriche. » Prioleau arriva à Coire avec ces propoſitions le 8 avril; au milieu du mois, il y eut de nouveau une

diète dirigée par les conjurés; tout ce que propofoit la France y fut rejeté; il étoit trop tard.

Ce qu'avoit Rohan à préfent, c'étoient les pleins pouvoirs du roi pour opérer fa retraite & il dirigea tous fes efforts de manière à ce qu'elle pût s'effectuer du 20 avril au 5 mai. Le brave feigneur de Lecques, dans la Valteline, fut tranfporté de fureur quand Rohan lui montra les pleins pouvoirs du roi adreffés : « Au duc de Rohan, pair de France, lieutenant-général de l'armée du roi, » pleins pouvoirs « donnés à Saint-Germain, le 30 mars 1637. » Lecques s'étoit promptement remis du premier effroi que lui avoit caufé le foulèvement des Grifons, il avoit complétement armé fes forterefles, qui étoient approvifionnées, garnies de troupes, fi bien qu'avec fes 6000 hommes il fe croyoit en mefure, même fans le fecours de Rohan, de maintenir la Valteline. Il nomma fon évacuation volontaire « un acte honteux & fans raifon. » Néanmoins il dut obéir aux ordres du roi, mais il jura, en paffant par les Grifons, de fe venger jufqu'à la mort des conjurés & avant tout d'Iénatfch; ce qu'avoit déjà juré Lafnier. Les menaces de Lecques arrivèrent jufqu'à Coire, aux oreilles d'Iénatfch, qui s'entoura d'une garde bien payée, toute dévouée, compofée de bandits italiens.

La retraite des François de la Valteline commença le 20 avril; quand les Efpagnols les virent partir, ils leur crièrent : « Heureux voyage! » Les François en partie traverfèrent Coire, en partie

contournèrent la ville. Au commencement de mai la Valteline étant déjà évacuée, Lecques, dans ſa marche de Chiavenna à Coire, reçut par haſard des lettres du roi qui lui ordonnoit de ſe maintenir à tout prix dans la Valteline & d'y défendre l'honneur françois; ces lettres, Rohan avoit refuſé de les lui communiquer. Lecques au déſeſpoir arriva à Coire en même temps que Rohan qu'il accabla de reproches. A Coire, ne tardèrent pas à arriver deux ſeigneurs françois qui ſommèrent le duc de Rohan de prendre des meſures un peu vigoureuſes; on le voit, la cour de France ſe repentoit des pleins pouvoirs qu'elle avoit donnés. Lecques, qui encore en Valteline étoit décidé à une action d'éclat, propoſa à Rohan le plan ſuivant: « Iénatſch, lui dit-il, le principal parmi les conjurés, eſt actuellement dans la ville, avec la plupart des colonels, ils n'ont avec eux qu'environ 300 hommes, preſque tous des payſans; en revanche, autour de Coire il y a pluſieurs milliers de François campés & parmi eux 150 officiers; la plupart des bourgeois de la ville ſont bien diſpoſés. Faiſons, continua Lecques, du dehors ſauter les portes avec des pétards, après quoi les régiments étant entrés, les 150 officiers courront à l'hôtellerie ſonner la cloche d'alarme; c'eſt dans cette hôtellerie que logent Iénatſch & ſes officiers, on s'en empare & on les tue tous. Une fois eux morts & Coire aux mains des François, les Griſons tout entiers ne manqueront pas de crier d'une voix : *Vive France!* »

Lecques pressoit Rohan, mais Rohan répondoit : Dans ce cas ce seroit la guerre la plus épouvantable dans le pays & la ruine des Grisons seroit certaine ; la masse de la population est innocente de la ligue avec l'Espagne & l'Autriche & ne mérite pas un sort pareil ; il avoit donné sa parole aux habitants des Grisons. C'est par cette noble raison que, suivant Rohan, il avoit dissimulé à Lecques les lettres que celui-ci avoit trouvées, & il ne les lui avoit envoyées que quand il n'en pouvoit plus résulter d'autre danger pour le pays. De fait, tout avoit été prévu ; à la moindre violence des François, les Espagnols & les Autrichiens faisoient irruption de toutes parts ; Iénatsch s'étoit, dès le 27 avril, entendu à cet effet avec leurs généraux. Les conjurés n'en eurent pas moins un moment peur, notamment Iénatsch ; quand dans un joyeux repas à Coire on entendit raconter les projets de Lecques : « Nous étions dans ce cas tous perdus, » dirent-ils ; la cloche auroit sonné en vain pour appeler les Espagnols, c'est leur glas funèbre qu'auroient entendu les officiers grisons.

La retraite des François s'effectua en entier, & le 5 mai Rohan se prépara à partir. Pendant les derniers jours qu'il passa à Coire, il raconta en italien, au chroniqueur Sprecher, l'histoire de sa vie, & c'est d'après les confidences de Rohan que Sprecher a écrit une vie du duc, dont il envoya trois copies : une à Genève, au théologien Spanheim, père du célèbre Spanheim, une à la fille de

Rohan, Marguerite, fiancée au duc Bernard de Weimar, & la troisième à la sœur de Rohan, Anna. Spanheim, dit Sprecher, jugea que cet écrit valoit la peine d'être imprimé. « Au moment de nous séparer, dit Sprecher, le duc me fit signe de venir dans sa chambre à coucher; là il m'embrassa en pleurant, me priant de garder mon amitié à sa personne, & me demandant ma constance & mon amour pour la vraie foi, pour la patrie & pour la couronne de France. »

En chemin Rohan prit à la barrière du Rhin les 800 hommes du régiment zurichois & rejoignit à la frontière ses François qui l'y avoient précédé. Depuis la barrière du Rhin jusque là où commençoit le sol suisse, Iénatsch & les principaux bourgeois grisons firent à cheval escorte au duc; à plusieurs reprises, Lecques furieux mit la main sur ses pistolets, se disposant à tirer sur Iénatsch; le duc le pria, pour l'amour de Dieu, de se modérer. Le cortége arrivé à la frontière, un des bourgeois grisons s'avança &, s'approchant du duc, remercia Rohan au nom de tous les autres : « Nous devons surtout, dit-il, la restitution de la Valteline par l'Espagne & l'Autriche à la valeur du duc de Rohan ; aussi votre mémoire nous restera éternellement sacrée, & quand nous devrions vous élever autant de colonnes triomphales qu'il y a dans notre pays de rochers & de montagnes, elles ne seroient pas encore suffisantes pour vous exprimer notre reconnoissance. » Ces remerciements sortoient du cœur;

les bourgeois grifons favoient que Rohan, non-feulement comme militaire, mais par fes repréfentations à la cour de France, avoit fait tout ce qui dépendoit de lui pour faire reftituer aux Grifons la Valteline; ils fe doutoient que c'étoit l'amour du duc pour la vieille Rhétie qui dans ces derniers temps avoit fauvé le pays des malheurs de la guerre, notamment en faifant avorter le plan de Lecques; auffi les Grifons aimoient de nouveau fincèrement Rohan qui, de fon côté, étoit fi fort affolé d'eux que, prifonnier de guerre à Coire, il entretenoit encore commerce avec Iénatfch.

Rohan répondit aux remerciements qu'on lui adreffa : « J'aime le peuple des Grifons, & fi je défire une chofe, c'eft que Dieu ne vous châtie pas à caufe de votre ingratitude & de votre imprudence, car je mettrai ma tête en gage, que les Efpagnols ne vous laifferont pas la Valteline. Sur quoi, Rohan donna à chacun des bourgeois grifons honnêtement la main; Lecques en fit autant, mais quand il arriva à Iénatfch, il retira fa main en difant : « Je ne touche pas dans la main d'un traître! » D'après une autre verfion peut-être plus authentique, Lecques à ce moment tira fon piftolet & le dirigea fur Iénatfch : « C'eft ainfi qu'on prend congé d'un traître. » Le coup ne partit pas, la dernière heure d'Iénatfch n'avoit pas encore fonné.

Le duc de Rohan quitta les Grifons, théâtre de fa plus grande gloire comme de fes plus

grandes douleurs, le 5 mai 1637 ; il étoit demeuré le dernier François ſur le ſol rhétien. Juvalta dit : « C'eſt ainſi que les Griſons renvoyèrent les François avec une convenance particulière, ſans leur faire éprouver la moindre offenſe ni le plus petit mal, par delà la frontière avec le ſecours de la grâce divine. »

Rohan ſe rendit à Genève ; il ne rentra jamais en France ; tombé dans la diſgrâce de la cour, on l'auroit jeté en une priſon. Arrivé à Genève, le duc publia une juſtification de ſa conduite ſous le titre : *Véritable récit de ce qui s'eſt paſſé au ſoulèvement des Griſons pour la reſtitution de la Valteline & Comté de Bormio & Chiavenne*, écrit dans lequel il met toute la faute ſur la mauvaiſe politique de la France, ſur la ſolde des troupes demeurée en retard & ſur les menaces de Laſnier, pendant que l'Eſpagne & l'Autriche leurroient les Griſons de belles promeſſes : « Si les Griſons réuſſiſſent dans leur entrepriſe, continuoit Rohan, ils ne le devront qu'à la gloire des armes de Votre Majeſté, laquelle eſt demeurée ſans tache. »

Lecques, de ſon côté, fit paroître en France une *Relation véritable*, où il met les fautes commiſes ſur l'amour aveugle de Rohan pour les Griſons, amour ſans lequel il prétend qu'au dernier moment encore tout auroit pu ſe réparer ; prétention dont nous nous permettrons, pour notre part, de douter en préſence des intrigues de l'Eſpagne & de l'Autriche & de l'armement des Griſons. Quant à l'amour qu'éprouvoit Rohan

pour la Rhétie, s'il compliquoit la tâche d'Iénatſch, il ne l'auroit pas empêché de la mener à fin, & la véritable raiſon de ſon ſuccès demeure dans les traitements indignes de la France envers les Ligues ; l'amour que Rohan ne ceſſa de leur porter a quelque choſe de dramatique, qui émeut d'autant plus qu'on penſe qu'il en devoit être la première victime & que cet amour feroit la cauſe qui alloit l'exclure à jamais de ſon pays. De Genève, le duc s'en fut mourir pour ſon roi, qui le repouſſoit, au camp du duc Bernard de Weimar, ſon gendre ; c'eſt là que le noble Rohan tomba dans un combat contre les Autrichiens, proche de Rheinfelden, le 1er mars 1638 ; il cherchoit la mort. Tranſporté dans le couvent de Kœnigsfelden, en Argovie, il y rendit l'eſprit. Quand on ouvrit ſon corps, on en trouva toutes les parties les plus nobles deſſéchées & en partie détruites, dit-on, par le chagrin. Rapporté à Genève, il obtint dans la cathédrale un tombeau qui y exiſte encore.

Les Griſons étoient dans la jubilation : ils croyoient, par la retraite des François, avoir complétement gagné la partie ; leurs troupes occupèrent ſans retard les forterеſſes de la Valteline, les Seigneuries & la barrière du Rhin. Pour les Griſons, il eſt vrai, prendre une poſition militaire dans la Valteline devoit être leur premier ſoin, mais la poſſeſſion politique du pays avec tous les droits qu'elle entraînoit dépendoit encore de la manière dont l'Eſpagne & l'Autriche tiendroient leurs engagements, & les deux puiſſances, comme

comme l'avoient fait les François, commencèrent par laiſſer en Valteline les choſes en l'état où les avoit miſes le traité de Monzone. Quant au réſultat final, les Griſons n'éprouvoient pas la moindre inquiétude; ne tenoient-ils pas en poche les promeſſes écrites ?

Iénatſch entra avec ſon régiment, le 18 mai 1637, dans le château de Chiavenna, lequel avoit eu, pendant le temps de la domination de Rohan, pour gouverneur Ulyſſe de Salis, l'hiſtorien, qui ne tarda pas à ſuivre ſes amis les François en France, où il obtint en 1641 le grade de maréchal de camp. C'étoit cette place de gouverneur du château de Chiavenna qu'Iénatſch avoit ſurtout enviée à Salis; eh bien, il l'avoit maintenant, car les chefs griſons eux-mêmes furent obligés de la lui céder & Iénatſch la conſerva juſqu'à ſa mort. De fait, il poſſédoit la ſouveraineté ſur le château, ſur la ville & le pays de Chiavenna, ſuivant l'expreſſion de Sprecher, « comme gouverneur & ſans limites, » ſi bien qu'il étoit non-ſeulement gouverneur militaire, mais civil, ceci de par le conſentement de l'Eſpagne & de l'Autriche.

Les jours qui ſuivirent le départ des François furent pour Iénatſch, comme pour les Griſons, des jours de réjouiſſances inouïes; de plus, pour le nouveau gouverneur de Chiavenna, le temps le plus brillant de ſa vie. Comme militaire, il occupoit en quelque ſorte la plus haute poſition que pouvoit lui offrir ſa patrie; il ſe donnoit pour gé-

néral en chef du pays des Grisons; à cet éclat officiel s'ajoutoit pour Iénatsch le prestige qui entoure un conspirateur heureux, aussi se nommoit-il fièrement lui-même « le directeur de l'alliance espagnole; » & ce qui aidoit à son influence, c'étoit l'argent que l'Espagne & l'Autriche le chargeoient de distribuer; on peut le croire, les bons amis pour lors ne lui manquoient pas.

Dans l'année 1637, le roi d'Espagne Philippe IV l'éleva au rang de noble & l'Autriche ajouta à son nom de famille le titre de *Grasseneck*, assez malsonnant, il est vrai, à toute oreille qui entend l'allemand. Ces honneurs qui incombèrent à Iénatsch ne sont plus possibles à prouver aujourd'hui, les diplômes manquant; on raconte qu'une descendante du baron Iénatsch de Grasseneck, dans un moment de colère, prit les titres de noblesse & les mit en pièces. A tous les honneurs qui vinrent trouver Iénatsch s'ajoutèrent les faveurs de la fortune; son poste de châtelain de Chiavenna lui rapportoit abondamment, & les sommes que les monarques ne manquèrent pas d'offrir au plus illustre habitant des Grisons lui valurent bien plus encore.

Voilà ce que dans l'espace de vingt ans il étoit advenu du pauvre pasteur de Scharans. Iénatsch avoit semé, il récoltoit & il avoit toujours travaillé en vue de la moisson; il vouloit épuiser jusqu'à la lie la coupe des plaisirs & des voluptés. Iénatsch avoit quarante ans, il étoit dans toute la force de l'âge. Sprecher en parle de la manière suivante :

« Il menoit une vie de débauches, vouée aux plaisirs, même souillée d'adultère. » C'est ce qui eut lieu surtout en 1637, au moment de la retraite des François & après.

La vie de licence à laquelle s'abandonna Iénatsch, suivant l'expression de Shakespeare, il ne la mena jamais sans *méthode*; s'il s'enivroit à la coupe des plaisirs, la prudence ne l'abandonnoit pas : « Dans la conduite de ses affaires, dit Sprecher, & dans la gestion de sa fortune, il montra une habileté consommée & fut toujours un excellent payeur. » On peut dire qu'il demeura ainsi, jusqu'à un certain point, le maître de ses passions. Il acheta une maison à Venise pour 1300 doublons d'Espagne; nous pensons que c'étoit afin de se ménager un asile, que l'Espagne & l'Autriche paroissoient songer à lui rendre nécessaire; Rohan l'avoit prédit; en tout cas les jours de joie d'Iénatsch & des Grisons commençoient à voir s'élever de sombres nuages.

Les conditions écrites consenties par l'Espagne & l'Autriche lors de la convention d'Inspruck devoient avoir été à peu près les suivantes : « Une fois les François hors de la Valteline, Leurs Majestés espagnoles & autrichiennes accorderont aux Grisons tels avantages dont ceux-ci seront satisfaits! » conditions bien vagues & bien peu liantes; de bouche, les promesses avoient été beaucoup plus solennelles, & l'on peut accuser Iénatsch de n'avoir pas insisté davantage pour obtenir des promesses écrites très-formelles; d'autre

part, dès l'inſtant où les François n'étoient plus là, les puiſſances ſe feroient-elles crues encore liées ? Des promeſſes écrites ou verbales ne faiſoient que bien peu de choſe à côté de la crainte qu'inſpiroit la France à l'Eſpagne & à l'Autriche ; néanmoins, les Griſons auroient agi ſagement de ſe réſerver en tout état de cauſe leur alliance; pour le moment, ils s'étoient rattachés plus étroitement que jamais aux deux puiſſances.

En juin 1637, les Griſons envoyèrent une ambaſſade à Milan avec Iénatſch pour régler définitivement les affaires de la Valteline. Feſtins, chaînes d'or ne manquèrent pas. De fait, la reſtitution fut admiſe en principe aſſez complétement; au point de vue religieux toutefois, la religion réformée étoit exclue de la Valteline; ſur ce point-là, il falloit envoyer une ambaſſade griſonne à Madrid auprès du roi, qui décideroit la queſtion en dernier reſſort. On ſent où étoit le défaut de la cuiraſſe.

La diète griſonne nomma, en août 1637, trois ambaſſadeurs chargés de ſe rendre en Eſpagne pour y intercéder en faveur de la religion réformée, en s'appuyant ſur les promeſſes qui avoient été faites. Les ambaſſadeurs ne devoient en tout reſter abſents que trois mois, c'eſt preſque autant d'années qu'il auroit fallu dire. Ils s'en furent par Gênes; Iénatſch, lui, reſta dans les Griſons avec les chefs du mouvement, à qui il avoit déclaré que pour la religion il n'y avoit rien à eſpérer; il l'avoit bien vite vu à Milan.

Pendant l'année 1638 arrivèrent bon nombre de meſſagers envoyés par les ambaſſadeurs en Eſpagne, qui tous ne tariſſoient pas ſur la pompe & la grâce déployées par Leurs Majeſtés dans leurs réceptions, mais qui ne vouloient pas entendre parler de la religion réformée en Valteline. L'Autriche même, qui venoit d'être grandement effrayée par l'expédition du duc Bernard de Weimar dans le Frickthal, ne craignit pas de faire aux Griſons la propoſition impudente « de céder à l'Autriche la Valteline, ainſi que Chiavenna & Bormio, & d'accepter en échange les quatre villes de Rheinfelden, Sæckingen, Laufenburg & Waldſhut. »

De ce moment les miniſtres, qui n'avoient jamais été bien ſympathiques à la politique catholique d'Iénatſch, commencèrent à s'émouvoir & à ſoulever l'opinion dans les communes. Pluſieurs doyens parurent devant les anciens, exprimant leur douleur & leur étonnement; ils demandoient la rupture des négociations avec les puiſſances catholiques, en ajoutant : « Nous prenons Dieu à témoin qu'à nous ne ſera pas la faute s'il éclate un mouvement. » L'irritation populaire fut encore excitée quand on vit que les catholiques, depuis le départ des François, relevoient de plus en plus la tête. Ainſi, dans la Valteline, un arquebuſier évangélique, qui s'étoit fait catholique & qui menaçoit de revenir à la religion réformée, fut pris, lié à un arbre & tué à coups de mouſquet. En ſecond lieu, le curé de Trimmis, près de Coire,

ſe vantoit à Coire même, dans l'hôtellerie du *Sapin*, qu'une fois l'alliance conclue avec l'Eſpagne, grâce à ſon ſecours, on chaſſeroit du pays les luthériens juſqu'au dernier; en même temps il faiſoit le ſigne de ſouffler ſur ſa main. Plus tard, il prétexta un état d'ivreſſe & chercha ainſi à excuſer un pareil langage.

Iénatſch accourut ſe juſtifier. Ce fut cette année-là qu'il déploya une activité particulière pour arriver à faire balayer de la Baſſe-Engadine & des Dix-Juridictions ce qui y étoit reſté de capucins ; on les chaſſoit, ils revenoient toujours ; alors Iénatſch partit pour Inſpruck en compagnie de quelques commiſſaires autrichiens, demandant une enquête ſur l'état des religions dans les communes, & faiſant prévaloir comme maxime d'Etat ce qui ſe paſſoit dans la Confédération depuis la bataille de Cappel, à ſavoir que la majorité décide de la religion dans les communes, & qu'à cette majorité appartient de diſpoſer des égliſes, des preſbytères, des revenus. Son enquête montra que, dans la Baſſe-Engadine, pour cent réformés il n'y avoit guère qu'un catholique.

La faveur dont jouiſſoit Iénatſch en Autriche lui permit de l'emporter ; néanmoins, malgré les peines qu'il ſe donna en faveur des réformés, il put s'apercevoir à quel point ſon alliance avec les deux puiſſances catholiques l'avoit rendu impopulaire : dans le village de Remüs, les femmes ne parloient de rien moins que de le lapider.

Dans ſa ſeigneurie de Chiavenna, bien que

quelques voix s'y élevassent contre l'Espagne & l'Autriche, Iénatsch ne pensoit pas qu'il eût besoin de se justifier; il y régnoit en maître & en maître absolu. C'est ainsi qu'il fit enfermer dans le château un certain Piperelli qui s'étoit avisé de raisonner. Mais le trait suivant est une honte & un méfait plus grands peut-être qu'aucun de ceux qu'avoit commis jusque là Iénatsch. Stampa, un bourgeois de Chiavenna, grand ami de Salis, l'ancien gouverneur, pour cela détesté d'Iénatsch qui le nommoit l'espion françois, se prit à dire un jour que Salis entretenoit une meilleure discipline dans son régiment qu'Iénatsch. Iénatsch murmura entre ses dents : « *Li costera del suo sangue!* Ceci lui coûtera la vie. » Chiavenna s'appuie à de hauts rochers percés de grottes naturelles dont les habitants se servent comme de glacières ou caves fraîches. Iénatsch invita Stampa, avec force protestations d'amitié, à venir dans sa cave boire un verre de vin frais; c'étoit le 26 juillet 1638; Stampa vient, six bandits payés par Iénatsch se précipitent sur lui; Stampa s'empare d'un tonneau posé sur un chevalet, il veut se défendre, mais en vain; il tombe frappé de vingt-deux blessures. Les assassins demeurèrent impunis.

Ceci & d'autres faits pareils ne firent qu'irriter la vindicte populaire contre Iénatsch. Par égard soi-disant pour la sécurité de sa famille qui habitoit Coire, de tout temps sous l'influence du parti françois, il envoya dans l'hiver de 1638 une garnison qui lui étoit dévouée; mais Iénatsch voyoit

bien que de sa part ni douceur, ni violence ne viendroient à bout d'influencer l'opinion publique dans les Grisons; il sentoit en même temps que le malheur & une ruine prochaine menaçoient l'échafaudage de sa fortune; ses revers, il alloit les devoir aux réticences & aux faux-fuyants des puissances catholiques. Iénatsch avoit supporté sa fortune adverse en silence, comptant toujours sur des nouvelles meilleures d'Espagne; elles ne vinrent pas. Dès lors, il ne cacha plus sa colère & pour fermer la bouche d'un seul coup à tous les ennemis que venoit de lui susciter son dernier crime, il déclara aux conjurés membres de l'association de la Chaîne qu'il alloit, avec le secours de ses troupes, rétablir la domination des Grisons dans la Valteline; « les puissances accepteront la chose, il n'y a rien à craindre. » Et les agents des puissances dans les Grisons ayant essayé de contrecarrer ses desseins, Iénatsch les menaça ouvertement & leur dit : « C'est bien; dans le cas où toutes les promesses qu'on m'a faites ne seront pas remplies, je rappellerai les François; j'ai aidé à les faire chasser; je saurai bien les faire revenir. » De fait, dans ce moment-là, au commencement de janvier 1639, Iénatsch négocioit avec Richelieu.

Les choses tournèrent bien différemment qu'on auroit pu le croire.

Iénatsch vint, dans le courant de janvier, de Chiavenna à Coire; il arriva vers l'heure de midi, au moment où un violent tourbillon de vent, s'abattant

battant

battant ſur le clocher de Saint-Luce, le mettoit en pièces ; l'orage dura un quart d'heure. « Iénatſch, dit Sprecher, en fut rempli de terreur. » On voit qu'il ne ſe ſentoit plus en ſûreté.

Quelques années auparavant, il avoit à prix d'argent arraché un oracle à un *medicus* allemand de Kaiſerſtuhl, qui lui avoit prédit qu'il mourroit de mort violente, prédiction qui, à ce moment d'angoiſſe, dut lui revenir en mémoire.

Iénatſch chercha à étouffer ſes ſombres penſées au ſein d'un joyeux feſtin. Le 24 janvier 1639, un lundi, il banquetoit à Coire avec quelques colonels dans la maiſon de Laurent Fauſch, le faiſeur de pâtés, *à la Hutte poudreuſe, zum Stauben Hüttli*, c'eſt ainſi que ſe nommoit l'établiſſement. Des muſiciens jouoient gaiement des airs de danſe ; il étoit dix heures du ſoir ; vingt maſques entrèrent, ce qui n'avoit rien d'étonnant, vu qu'on étoit en carnaval. Le premier maſque, un homme de haute taille & de grande force, alla droit à Iénatſch en lui faiſant force ſaluts & civilités : « Ha ! ſeigneur Iénatſch, » lui dit-il en lui tendant la main droite, laquelle Iénatſch prit comme s'il avoit voulu conduire ſon compagnon à la danſe. Le maſque étreignit vigoureuſement la main qu'on lui offroit, & ayant la main gauche libre, en profita pour tirer un piſtolet de deſſous ſa peliſſe ; le coup partit ; la joue d'Iénatſch fut effleurée ; il ſaiſit un chandelier pour ſe défendre, ſur quoi un autre maſque s'approcha &, avec le dos d'une hache, le frappa au front,

« comme il auroit frappé un bœuf, » dit Sprecher. Iénatſch tomba & ſix nouveaux coups de hache ou de marteau l'achevèrent. Le premier maſque retourna le ſeigneur Iénatſch, il étoit mort. Les maſques relevèrent le chapeau d'Iénatſch avec ſa plume bleue, on éteignit les lumières & tout le monde ſortit. « Cet acte ſanglant, ſuivant le chroniqueur, fut fait ſi leſtement, avec tant de *furia*, que ce n'eſt pas à dire. » Le cadavre demeura une demi-heure giſant dans ſon ſang, après quoi on l'emporta.

Le Conſeil ſe raſſembla auſſitôt & fit fermer les portes de la ville; on craignoit un mouvement en faveur de l'aſſaſſiné; ſes adhérents, ceux qu'il avoit envoyés peu de temps auparavant à Coire, campoient autour de la ville; tout demeura dans le repos. L'évêque de Coire, quand il apprit l'événement, ne vouloit pas y croire : « Je connois trop l'humeur d'Iénatſch, diſoit-il en riant, Iénatſch ne ſe laiſſera pas tuer comme cela. »

C'eſt ainſi qu'Iénatſch fut enlevé bruſquement à ſa vie de voluptés ſenſuelles & au vain éclat dont il aimoit à ſe parer; il avoit 43 ans, & ſa mort fut une mort violente comme celle qu'il avoit ſi ſouvent infligée aux autres. « Quiconque tire l'épée, périra par l'épée, » dit Salis.

Iénatſch, ce Wallenſtein des Griſons, avoit comme ſon grand émule vu venir la vengeance à pas preſſés ſur ſes traces. On ne tarda pas à apprendre que l'un des aſſaſſins étoit Rodolphe

Planta, le fils de Pompée, & que dans le nombre il y avoit aussi des vengeurs du colonel Ruinelli, porteurs de l'épée qui avoit servi à le tuer dans le duel; enfin on assure que Lucrèce, la fille de Pompée Planta, étoit parmi les gens masqués & qu'elle tenoit la hache avec laquelle on avoit tué son père vingt années auparavant. On raconte que depuis la mort d'Iénatsch, poursuivie par les remords de sa conscience, elle fonda une bourse de 300 florins par an, pour l'entretien de l'église & pour les pauvres de la commune où son père étoit mort. Lucrèce étoit mariée avec le baron Travers d'Ortenstein, dont la famille acquitte encore aujourd'hui le legs de son aïeule. Quant à la hache doublement meurtrière, on la conserve au château d'Ortenstein.

Une chose encore est certaine, c'est que si les vengeurs de Planta & de Ruinelli se hasardèrent à commettre un acte pareil, ils y furent encouragés par les agents espagnols dans les Grisons & par les membres de l'association de la Chaîne, dont on connoît le serment de livrer à la mort le premier conjuré infidèle à ses engagements. Iénatsch étoit devenu d'une arrogance extrême vis-à-vis du parti espagnol-autrichien, qui fut assez influent pour assurer l'impunité aux meurtriers d'Iénatsch.

Une mort violente n'en attendoit pas moins le principal des conjurés, Rodolphe Planta. Peu de temps après l'époque dont nous parlons, il fit assassiner un de ses cousins sur le terrible Umbrail & jeter son corps dans l'abîme. Découvert, Ro-

dolphe fut arrêté, enfermé dans un cachot par les parents du mort & tué dans l'année 1641. « C'étoit comme au temps des Atrides, » dit à ce propos Vuillemin.

Outre les Planta & les Ruinelli, ennemis particuliers d'Iénatſch, outre les Eſpagnols & les Autrichiens, ſes ennemis politiques, il paroît certain auſſi que la France devenue, comme on ſait, ſon ennemie, tous avoient pouſſé à ſon meurtre ; du moins, l'on peut remarquer ce que raconte Salis : « C'étoit au commencement de l'année 1639, un ſoir du mois de février. J'avois la garde du roi & j'étois allé dans le cabinet du roi chercher le mot d'ordre, quand Sa Majeſté me demanda ſi je n'avois point reçu de nouvelles de chez moi ? Je dis que non ; ſur quoi le roi reprit : « Iénatſch a été aſ« ſommé avec une hache dans un cabaret par des « gens maſqués. N'eſt-ce pas, continua-t-il, c'é« toit un mauvais homme ? » Je levai les épaules & penſai à part moi, ſuivant mon idée. Le roi me demanda encore diverſes autres choſes qui ne valent pas la peine d'être rapportées. » Ce qui nous frappe dans ce récit, c'eſt que le roi fût informé ſi promptement & ſi exactement de ce qui s'étoit paſſé, avant même Salis qui étoit Griſon.

Le lendemain de l'aſſaſſinat, le 25 janvier 1639, le corps d'Iénatſch fut porté avec les honneurs militaires, au milieu d'un grand concours de peuple, dans la cathédrale ; les capucins de Feldkirch réclamèrent le cadavre pour le placer à côté de celui du père Fidelis, mort dans le ſou-

lèvement du Prættigau en 1621. « Partout les prêtres catholiques portèrent Iénatſch aux nues, » dit Sprecher. Le tombeau d'Iénatſch, qui s'élève à l'extrémité gauche de la nef, où il eſt maintenant preſque complétement maſqué par les bancs, témoigne dans ſon inſcription des ſentiments de vénération du clergé catholique; elle eſt en latin & contient ce qui ſuit: «George Iénatſch, diſtingué dans la paix & dans la guerre, également par la manière dont il ſut conduire la plume; né de nouveau à la foi; après la concluſion des alliances, il a péri victime d'un ſort jaloux, au moment où d'un Saul il étoit devenu un Paul, l'an 1639. Qu'il repoſe en paix. »

Nous avons déjà dit en commençant quelques mots de l'extérieur d'Iénatſch; nous compléterons ce qu'on ſait de lui : il avoit l'air hardi & dominateur, un œil ruſé; il portoit d'habitude un vêtement riche à la mode du temps; un col en fines dentelles retombant ſur une veſte écarlate; une écharpe brodée d'or ceignoit ſon corps chargé d'embonpoint.

Les Griſons tendirent par-deſſus le tombeau d'Iénatſch une main de conciliation à l'Eſpagne & à l'Autriche; il eſt vrai que le héros de tant de guerres ſanglantes une fois mort, les puiſſances ſe montrèrent plus récalcitrantes que jamais: non-ſeulement elles ne voulurent pas accorder le libre exercice de la religion réformée en Valteline, mais elles refuſoient même d'y reconnoître le pouvoir de la juſtice; en un mot, elles rappe-

loient le traité de Monzone comme l'avoit fait la France, si bien que l'on entendit les Grisons s'écrier avec regret : « Ah! si le puissant homme de guerre Iénatsch vivoit encore ! » Il étoit mort, mais le duc Bernard de Weimar étoit au service de la France, il se battoit pour elle, & en 1638 & 1639 il remporta une série de victoires, si bien que l'Espagne & l'Autriche se hâtèrent de conclure un accord avec les Grisons, de peur d'être encore une fois évincées. Dans l'été de 1639, les trois ambassadeurs grisons revinrent d'Espagne après une absence de deux ans. Ils apportoient chacun une chaîne valant 200 doublons, plus 300 florins comptants ; des trois ambassadeurs, le catholique avoit été fait, en outre, chevalier de Saint-Jacques de Compostelle ; les deux protestants, qui ne pouvoient pas accepter un ordre catholique, eurent la liberté de le revendre à beaux deniers comptants ! L'ambassade coûta d'entretien au roi d'Espagne au delà de 100,000 florins.

Le 3 septembre 1639, se signa & se jura à Milan l'alliance entre les Grisons & les deux puissances catholiques ; les Espagnols distribuèrent une médaille commémorative, sur l'un des côtés de laquelle on lisoit le mot *Tandem*, enfin. Mais ceci n'auroit pas dû s'appeler une alliance, les bons catholiques ne contractant pas d'*alliance*, mais la *paix éternelle*, suivant le droit canonique, avec les infidèles. (*O sancta simplicitas!*)

Les Grisons recouvrèrent leurs pays sujets, la Valteline, Chiavenna, Bormio, avec tous les

droits temporels, notamment ceux qui regardoient la justice, comme avant le massacre de la Valteline en 1620; quant à la religion, le culte réformé demeura exclu. Les habitants grisons réformés qui avoient des propriétés dans les pays sujets, obtinrent de pouvoir y aller par année passer trois mois pour récolter leurs fruits & tirer leurs loyers. Les employés grisons réformés ne pouvoient y passer que les deux ans, durée de leurs fonctions; on ne souffroit d'ailleurs en Valteline ni prédicants, ni culte réformé; la religion s'y trouvoit à peu près sur le même pied que chez les Suisses dans leurs bailliages italiens, à Lugano & à Locarno, seulement on n'y admit pas l'inquisition; de plus, nous croyons que ni les fiers Bernois, ni les baillis de Zurich & de Bâle ne se laissèrent jamais imposer l'article 34 qu'acceptèrent les Grisons: « Les employés à qui il naîtra des enfants pendant le temps de leurs fonctions, s'ils veulent qu'ils soient baptisés dans la Valteline ou dans les deux comtés, les feront baptiser selon les us & coutumes de l'Eglise catholique. » Telle fut la restitution de la Valteline par l'Espagne & l'Autriche après vingt années d'une occupation violente, mais, ajoute Salis: « Pour leur honte personnelle, les Grisons livrèrent ainsi à jamais la religion réformée; en retour, les puissances catholiques obtinrent des Grisons le libre passage des troupes. »

Mentionnons encore que la Basse-Engadine & les communes des Dix-Juridictions, où l'Autri-

che poſſédoit encore des droits de juſtice inſignifiants, droits dont elle avoit fait dans ces temps de troubles un ſi triſte abus, ces communes, diſons-nous, petit à petit ſe rachetèrent moyennant une ſomme de 100,000 florins. Le conſentement de l'Autriche à cette tranſaction fut le fruit de la politique conciliatrice d'Iénatſch vis-à-vis des puiſſances catholiques.

Le mérite principal d'Iénatſch, en ce qui concerne les Griſons, fut la rèſtitution de la Valteline & des autres pays ſujets, bien qu'avec des reſtrictions religieuſes ſans leſquelles on n'auroit pu y arriver. La politique paſſionnée d'Iénatſch avoit commencé par cauſer la ruine de ces vallées ; la conduite de l'âge mûr répara les fautes de la jeuneſſe. Nous dirons toutefois plus encore : ce fut un des mérites d'Iénatſch que ſon abandon de la politique françoiſe pour paſſer à la politique eſpagnole, car il fit de l'occupation de ces vallées par les Griſons une ſituation durable ; Iénatſch avoit réuſſi, elle demeura. De ce moment les Griſons goûtèrent juſqu'à la révolution françoiſe un repos qu'ils n'avoient jamais connu depuis le ſeizième ſiècle, & dont ils n'auroient pas joui s'ils avoient obtenu la reſtitution de la Valteline, même à des conditions meilleures, avec l'aide de la France.

Que les Griſons avec Iénatſch à leur tête aient longtemps ſoutenu la politique réformée de la monarchie françoiſe, c'eſt là un fait des mieux compréhenſibles, dont il ne falloit attendre le

changement

changement que des enſeignements de l'hiſtoire les plus cruels ; c'eſt pourquoi reſpect à la première partie de la vie d'Iénatſch, mais honte à toutes les taches qui l'ont ſouillée ! Iénatſch étoit un patriote ſans doute, il étoit bien plus encore un égoïſte, un égoïſte dans la vie publique comme dans la vie privée. Iénatſch fut un homme extraordinaire ; à tout prendre, pour ſon pays fort ſalutaire ; au fond, comme Louis XIII le diſoit à Salis : « C'étoit un mauvais homme. » En rapport continuel avec des bandits, il étoit lui-même un bandit italien dans le grand genre. Il y a pourtant dans ſa vie un trait qu'on ne ſauroit très-hautement blâmer, ce fut ſa conduite vis-à-vis du duc de Rohan ; ici qu'on veuille bien perdre de vue quelques inſtants la noble victime & ne conſidérer que la conduite indigne de la France, elle auroit ſuffi ſeule & amplement à expliquer, ſinon à juſtifier la converſion perfide d'Iénatſch. Un chrétien n'eût pas agi ainſi, mais quels ſont les grands caractères politiques du monde à l'abri d'un reproche pareil ?

Après la mort d'Iénatſch les Griſons demeurèrent en poſſeſſion de la Valteline, de Chiavenna & de Bormio pendant cent cinquante ans, juſqu'en 1797. Que n'avoient pas ſouffert les Griſons pour ces ſeigneuries ! Pas un canton de la Suiſſe n'avoit, ni près de là, enduré des maux pareils pour un de ſes pays ſujets ; tous leur furent conſervés, le ſeul enfant de douleur devoit être enlevé à ſa mère.

lénatſch, pour en finir, ſuivant le jugement remarquable porté ſur lui par Zſchokke, eſt un homme « que la poſtérité placera au nombre des plus illuſtres qu'aient jamais produits les Ligues ; car la patrie devra plutôt regarder aux ſervices qu'il lui a rendus, qu'aux taches qui déſhonorent ſa conduite; la cruauté, la licence, l'ambition marquèrent ſa vie privée, mais ſa vie publique ne fut qu'une ſuite d'actions d'éclat, témoignages vivants de ſon patriotiſme, de la puiſſance de ſon eſprit, de ſa valeur & de ſa prudence; cet homme eſt, à nos yeux, comme un autre Alcibiade, qui nous laiſſe dans le doute ſi nous devons plus le haïr que l'admirer. »




EN TOVT BIEN



